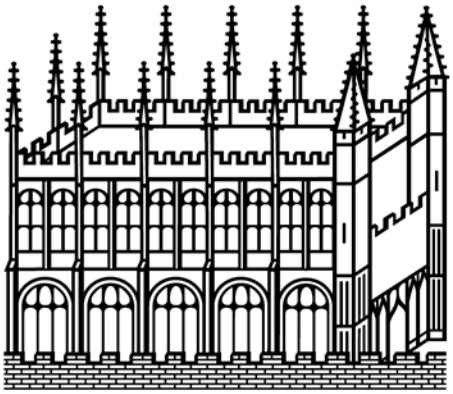


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TNR. 43924

~~I/S 7924 A.1~~

1/S · 7924 £.

GRANDES

AMOUREUSES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Quinze exemplaires numérotés à la presse, sur papier de Hollande.

JEAN RICHEPIN

GRANDES

AMOUREUSES

DALILA — JUDITH
LA BELLE HÉLÈNE
SAPPHO — LAÏS — PHRYNÉ
POPPÉE — BAUDVILDE
VITTORIA COLONNA — LA PÉRINE
SOPHIE MONNIER

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1896

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1975
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE

Voici un pauvre bougre d'ouvrage qui en a vu de dures et qui revient de loin. C'est un ressuscité, très ancien mort-né qui n'avait jamais été ni tout à fait né ni tout à fait mort. C'est un enfant de ma jeunesse, que reconnaît, en le légitimant, mon âge mûr. C'est proprement l'enfant du miracle, et même de plusieurs miracles.

Qu'il ait seulement, à l'état de volume, l'âme aussi chevillée au corps qu'il l'eut à l'état de *copie*, et cela lui fera une assez enviable fortune de bouquin. Songez que cela le mènerait jusqu'au tournant de 1920. Excusez du peu !

Quelle que soit, d'ailleurs, cette fortune, et fût-elle désormais la plus ordinaire, la plus banale, la plus plate du monde, il aura eu quand même son compte d'extraordinaire, de romanesque, d'aventure. Son compte, certes, et au delà ! S'il doit, une fois paru, passer au nombre des livres qui n'ont point d'histoire, il lui restera au moins la consolation d'avoir eu, avant de paraître, des histoires. Et quelles histoires ! Et que d'histoires !

Entre le moment, en effet, où fut rédigé le manuscrit de cet ouvrage, et le moment où en furent corrigées les épreuves, il s'est écoulé près de vingt-cinq ans; et pendant ce quart de siècle, le calamiteux, nomade, tenace et invaincu manuscrit a été successivement (attention! que je prenne du vent pour tâcher d'aller jusqu'au bout de la phrase), a été successivement, donc, trimballé d'une librairie en déconfiture à une station balnéaire en éclosion, — enfoui au bord de la mer dans une bibliothèque fantastique dont le sous-sol était un réservoir d'eau, — ramené à Paris pour y être inséré par lambeaux dans un *Magazine* à l'existence tourmentée et au trépas malheureux, — exhumé des décombres de ce *Magazine* pour être étalé *sur le marbre* d'un quotidien où n'arriva point son tour de feuilleton, — colporté dans des Revues qui jugèrent telle de ces études trop courte et dans des journaux qui estimèrent telle autre trop longue, — mutilé en un de ses membres par un copiste qui égara dix-huit pages, — condamné à mort dans une malle où s'entassait un Himalaya de paperasses en souffrance, — rendu partiellement à la lumière sous forme de deux fragments publiés en brochures avec des images, et dont quelques exemplaires font semblant, sur les quais, d'être des raretés bibliographiques, — traîné de nouveau à la mer, puis retraîné à Paris après un crochet en Belgique, — ballotté, usé, élimé, à tous ces changements de domicile et de destination, où son papier jauni s'écornait, s'ébarbait de déchirures, où

pâlissait son encre, — vendu finalement par un premier éditeur à un second, — revendu par ce second à un troisième, — abandonné il y a deux ans sur une banquette de fiacre, — retrouvé à la préfecture de police au bureau des épaves de la voie publique, — composé et laissé en placards durant vingt-deux mois, — et tout cela sans que l'auteur en sût rien la plupart du temps, et surtout sans qu'il y pût rien, ayant considéré longtemps comme aboli ce manuscrit fantôme, l'ayant tout à fait oublié, et ne possédant plus, d'ailleurs, le moindre droit sur lui, ni n'ayant envers lui le moindre devoir, puisqu'il en avait aliéné à tout jamais, vers 1872, la pleine et entière propriété.

A quel prix? Il n'importe. Tout ce que j'en puis et veux dire, c'est que ce prix était alors le très bienvenu. Et je suis toujours resté reconnaissant à l'homme qui, ayant entrepris cette énorme compilation intitulée les *Grandes Amoureuses*, et y faisant travailler des écrivains célèbres déjà, quelques-uns même glorieux, ne dédaignait pas de m'y employer, moi inconnu, auteur inédit, et pauvre diable en quête de mon pain à gagner. Si mince que fût la somme contre laquelle je livrais mon labeur, et à tout jamais, cette somme était grosse pour moi. Des meurt-de-faim, dont j'étais, en ont eu le ventre moins creux et le cœur ragaillardi. Avec la paie de telle de ces études, j'ai vécu parfois des trois semaines, tranquille, sans soucis d'argent, ma sébile pleine de tabac, tout à la joie de rimer, à l'espoir d'être un brave artiste, à l'or-

gueil de croire que j'en étais un. Certains de mes poèmes, parus depuis dans la *Chanson des Gueux*, les *Caresses* et les *Blasphèmes*, datent de ce temps-là. De quoi donc me plaindrais-je? Et de quoi me plaindrait-on? Tout vu et tout pesé, loyalement et en conscience, j'estime que dans le marché c'est moi qui fus le bon marchand et qui redois encore sur le compte.

D'autant, je suis forcé de l'avouer, que mon labeur ne me coûtait pas toujours une peine valant un salaire bien mirifique. *Dalila* et *Judith*, par exemple, ne demandaient pas un grand effort. Il ne s'agissait que d'amplifier une matière fournie par la Bible. D'autres fois, les documents à mettre en œuvre m'étaient fournis par un camarade, rat de bibliothèque, avec qui je partageais l'aubaine de la besogne à faire.

En revanche, je me rends cette justice, que plusieurs de ces études m'ont vraiment pris beaucoup de temps et exigé un fort bûchage. Si j'établissais le bilan des heures que j'y ai consacrées, dans la grande salle de la rue Richelieu, cela représenterait des heures soldées en centimes. Mais le calcul, quand même, serait inexact; car j'oublierais d'y faire entrer en balance le plaisir de belles, attrayantes et absorbantes lectures, où mon temps n'était point perdu, ni mon bûchage sans profit pour ma nourriture intellectuelle. Ainsi, la curieuse et introuvable dissertation de Depping et Francisque Michel sur Véland le Forgeron, la passionnante histoire des Mirabeau par Loménie,

TAYLOR INST. OXFORD

les discours du grand tribun, ses lettres à Sophie, et les admirables pages de Philarète Chasles sur l'Arétin, et du latin creusé à fond pour Poppée, et du grec traduit à même pour Sapphô, et l'italien appris exprès, patiemment et fiévreusement, pour tâcher de rendre en français quelques mystérieux sonnets de Michel-Ange, ce qui, par contre-coup, m'induisit à un décalquage, vers pour vers, des trois premiers chants de l'Enfer dantesque. Mais c'est-à-dire, quand j'y pense, que je suis tenté de m'écrier :

— Ah! çà, tu n'avais pas honte, malandrin, de te faire payer pour t'offrir un pareil régal! Eh! bien, mon cochon!

Sans compter qu'à retrouver les vieilles pages de mon manuscrit, à les relire, après une si longue séparation, comme des pages étrangères, à revoir mon écriture d'il y a tantôt vingt-cinq ans, j'ai passé aussi quelques heures d'une douce mélancolie. Et cela m'a été encore du revenant-bon. Ce que je pouvais bien penser en ce temps-là, comment je l'exprimais, il ne m'a point déplu de le savoir.

Le plaisir que j'y ai pris sera peut-être partagé par plusieurs de ceux qui veulent bien s'intéresser à ce que j'ai fait depuis. Afin de le leur donner, quel qu'il doive être, sans mélange, je n'ai rien retranché, rien ajouté, rien modifié, à cette production de ma jeunesse. Telle je la rédigeai voilà un quart de siècle, telle je l'imprime, avec les outrances et les négligences de sa verve turbu-

lente, avec ce qu'elle a souvent de rhétorique bavarde, de vaine et puérile assurance, de hâtif parfois et même de bâclé en certains passages, bref avec tous ses défauts qui me crèvent les yeux, hélas!

Essayer de corriger ces défauts dans le livre m'eût paru un manque de probité et comme une ingratitude envers le manuscrit. C'est dans l'état où il a couru tant d'aventures, dans cet état et non dans un autre, qu'il doit courir sa dernière aventure, le pauvret, et voir enfin le jour de la publication, puisqu'il s'est acharné si obstinément à être publié. Bon ou mauvais, mais œuvre d'un débutant, en somme, et fleur de ma vingtième année, c'est bien le moins qu'il se présente aux lecteurs en cette qualité et avec sa, quelle qu'elle soit, beauté du diable.

3 janvier 1896.

JEAN RICHEPIN.

DALILA

DALILA

I

Voici, d'après la Bible, l'histoire de Samson et de Dalila.

Les fils d'Israël ayant offensé le Seigneur, il les avait livrés aux mains des Philistins pour quarante années, et une très dure servitude pesait sur eux.

En ce temps-là vivait un homme de Saraa, de la race de Dan, qui s'appelait Manué et qui avait une femme stérile. Or, un ange du Seigneur apparut à cette femme et lui dit :

— Tu es stérile et tu ignores ce que c'est que les enfants; mais tu concevras et tu enfanteras un fils. Fais donc attention à ne pas boire de vin, et à ne rien manger d'immonde. Car ton fils sera voué à Dieu. Il sera Nazaréen, et le fer ne touchera pas ses cheveux. C'est lui qui

commencera l'œuvre de délivrance contre les Philistins.

La femme alla aussitôt trouver son mari et lui dit :

— Un homme de Dieu est venu à moi, ayant une face et des yeux terribles. Et comme je lui demandais qui il était, d'où il venait, et comment il s'appelait, il a refusé de me le dire ; mais il m'a répondu ceci : Tu concevras et tu enfanteras un fils qui sera Nazaréen du Seigneur depuis le ventre de sa mère jusqu'au jour de sa mort.

Alors Manué pria le Seigneur et lui dit :

— Je t'en conjure, Dieu tout-puissant, envoie de nouveau l'homme qui est venu, afin qu'il nous apprenne ce que nous devons faire touchant l'enfant qui va naître.

Le Seigneur entendit cette prière, et l'ange apparut de nouveau à la femme, tandis qu'elle était assise dans les champs. Mais son mari Manué n'était point avec elle, Aussi, à peine eut-elle vu l'envoyé de Dieu, qu'elle se leva, et courut en toute hâte chercher son mari pour qu'il vît l'homme de Dieu.

Manué la suivit, et, venant à la rencontre de l'apparition, lui dit :

— Est-ce toi qui as parlé à ma femme ?

— C'est moi.

— Eh bien, alors, réponds-moi. Quand ce que tu as prédit sera arrivé, que fera l'enfant, et de quoi doit-il s'abstenir?

— Qu'il s'abstienne de tout ce que j'ai défendu à sa mère; qu'il ne boive pas de vin, qu'il ne touche même pas aux fruits de la vigne, qu'il refuse toute nourriture immonde, et qu'il observe les commandements concernant ceux qui sont voués au Seigneur. Le fer ne doit point toucher ses cheveux.

Alors Manué, satisfait, dit à l'ange :

— Permets qu'en récompense de ta bonne nouvelle je t'offre un chevreau de mon troupeau.

— Je ne puis manger de ta nourriture, répondit l'étranger; mais si tu veux faire un holocauste, offre-le au Seigneur-Dieu.

Or Manué, ignorant toujours qu'il parlait à un ange, lui dit :

— Quel est ton nom, afin que nous puissions l'honorer, si ce que tu as prédit arrive ?

— Pourquoi chercher à savoir mon nom ? Il est miraculeux.

Manué prit alors un chevreau et de quoi faire

des libations, et il posa le tout sur une pierre, en offrant un sacrifice au Seigneur qui fait les miracles. Et il resta en prière avec sa femme. Comme la flamme de l'autel montait aux cieux, l'homme de Dieu se fondit en elle et s'éleva dans ses replis ardents. Ce que voyant, Manué et sa femme tombèrent la face contre terre, épouvantés. Et Manué, comprenant qu'il avait parlé à un ange, dit à sa femme :

— Nous allons mourir, femme, car nous avons vu Dieu.

— Non, répondit sa femme. Si Dieu voulait notre mort, il n'accepterait pas ainsi notre holocauste, il ne se manifesterait pas à nous par une aussi bonne nouvelle, et il ne nous annoncerait pas l'avenir.

Ils ne moururent point en effet, mais commencèrent à prospérer à cause de l'honneur qu'allait avoir leur race. Et la femme de Manué se sentit grosse, et enfanta un fils, qui fut appelé Samson.

Il croissait chaque jour en force, et Dieu bénit son adolescence, et l'esprit du Seigneur souffla avec lui dans le camp de Dan, entre Saraa et Esthaol.

Samson descendait un jour à Thamnata, et y

vit une très belle femme d'entre les filles des Philistins. A son retour, il dit à son père et à sa mère :

— J'ai vu à Thamnata une très belle femme d'entre les filles des Philistins, et je viens vous demander de vouloir bien l'agréer comme mon épouse.

Son père et sa mère ignoraient les desseins de Dieu, et ne savaient pas que ce mariage serait la première cause du malheur des ennemis. Aussi répondirent-ils à leur fils :

— Est-ce qu'il n'y a pas de belles femmes parmi les filles de notre tribu, et dans tout le peuple d'Israël? Pourquoi donc veux-tu choisir ton épouse parmi les Philistins, qui sont nos oppresseurs et qui sont incirconcis?

— Je veux celle-là, dit Samson, parce qu'elle a plu à mes yeux.

Ils descendirent avec lui à Thamnata afin de décider ce mariage.

En route, comme Samson marchait en avant au milieu des vignes, voici qu'un lionceau vint à sa rencontre, terrible et rugissant. Or, l'esprit du Seigneur souffla dans le cœur du jeune homme; et, quoiqu'il n'eût aucune arme dans sa main, il prit le lion et le déchira en mor-

ceaux comme un faon de biche. Son père et sa mère ne s'aperçurent de rien ; il jugea à propos de ne pas leur raconter cette aventure.

A quelques jours de là, comme ils revenaient tous trois pour conclure ce mariage, Samson se détourna un peu du chemin pour aller voir le cadavre du lion. Un essaim d'abeilles était venu habiter la gueule de l'animal et y avait déposé un rayon de miel. Samson prit ce rayon, en mangea, en fit aussi manger à ses parents le long de la route, mais il ne leur dit pas que ce miel venait de la gueule du lion.

Cependant, le mariage fut conclu et, selon la coutume, on offrit un grand festin. Les citoyens de Thamnata, pour honorer le jeune mari, lui avaient donné une escorte de trente jeunes gens de la ville. Samson leur dit en manière de récréation pendant le repas :

— Je vais vous proposer une énigme. Si vous trouvez la réponse d'ici à la fin des noces, c'est-à-dire dans sept jours, je vous donnerai trente robes et autant de tuniques ; mais si vous ne pouvez répondre, vous me paierez le même enjeu.

— Propose ton énigme, dirent-ils.

— Voici. De celui qui mangeait les autres est sortie une nourriture, et du fort est sortie la douceur.

Au bout de trois jours, personne n'avait encore trouvé le mot de l'énigme Le sixième jour, les trente jeunes gens cherchaient toujours en vain. Ils s'adressèrent à la femme de Samson :

— Caresse ton mari, flatte-le, afin qu'il te dise le mot de son énigme. Si tu refuses de nous servir, nous te brûlerons, toi et la maison de ton père. Nous as-tu invités à ta noce pour que le fils d'Israël nous dépouille?

Elle pria donc et supplia son mari. Fondant en larmes et le caressant, elle lui disait :

— Tu me hais certainement, et tu ne m'aimes pas comme tu le dis. Quoi! tu ne veux pas me dire le mot de cette énigme? Je suis donc une étrangère pour toi?

— Je ne puis te le dire, en vérité, répliqua Samson ; je ne l'ai pas dit même à mon père et à ma mère.

Mais le septième jour, fatigué par ses larmes, il lui dévoila le secret, qu'elle se hâta de communiquer à ses concitoyens.

Et le soir, avant le coucher du soleil, les trente jeunes gens dirent à Samson :

— Qu'y a-t-il de plus doux que le miel et de plus fort que le lion?

— Misérables! Si vous n'aviez pas labouré avec ma génisse, vous n'auriez pas trouvé mon secret.

Et l'esprit de Dieu souffla en lui. Il descendit à Ascalon, y tua trente Philistins, et donna leurs vêtements à ceux qui avaient tenu la gageure. Puis, plein de fureur, il revint à la maison de son père, laissant sa femme seule à Thamnata.

Toutefois, peu de temps après, vers le temps de la moisson des orges, il eut envie de revoir sa femme, et il lui apporta un chevreau. Il allait entrer dans la chambre où elle reposait, quand son beau-père lui barra le passage en disant :

— J'ai pensé que tu la détestais et que tu ne voulais plus la revoir, puisque tu l'avais quittée. C'est pourquoi je l'ai donnée en mariage à un des trente jeunes gens qui assistaient au festin. Mais ne sois pas irrité. Elle a une sœur beaucoup plus belle et plus jeune qu'elle, et je te donne celle-ci.

— Cette fois, répondit Samson, les Philistins n'auront pas à se plaindre si je me venge.

Je ne veux pas de ta seconde fille, et je vous ferai tout le mal que je pourrai.

Il s'en alla sur ces menaces et prépara sa vengeance. Il prit trois cents chacals, et les attacha deux à deux par la queue, avec une torche de résine pour lien. Puis il les lâcha à travers les champs des Philistins, après avoir mis le feu aux cent cinquante torches. Le ravage fut grand : les blés sur pied, les blés en meules, les oliviers, les vignes, furent complètement brûlés.

Les Philistins effarés couraient çà et là pour éteindre l'incendie, et criaient :

— Qui a fait cela?

— C'est Samson, leur fut-il répondu, Samson, le gendre d'un homme de Thamnata, parce qu'on lui a pris sa femme et qu'on l'a donnée à un autre; il s'est vengé sur toute la nation.

Les Philistins, comprenant qu'on avait eu tort envers lui, brûlèrent sa femme et le père de sa femme, espérant ainsi l'apaiser.

— Vous avez beau chercher à me satisfaire, répondit Samson. Je ne me déclare pas vengé, et je ne me reposerai pas encore de vous faire du mal.

Et il fit dans la campagne un grand carnage

de Philistins, au point qu'ils n'osaient plus sortir sans armes.

Après quoi, il se retira dans une caverne de la montagne qui s'appelle Etam.

C'était une déclaration de guerre.

Les Philistins donc se réunirent en armes, et vinrent camper sur la terre de Juda, au lieu qui depuis fut appelé Léchi, c'est-à-dire mâchoire.

— Pourquoi montez-vous vers nous? leur dirent ceux de la tribu de Juda.

— Pour lier Samson, répondirent-ils, et l'avoir à notre discrétion, et lui rendre tout le mal qu'il nous a fait. Si vous ne nous aidez pas à le punir, nous vous punirons en même temps que lui.

Trois mille hommes de la tribu de Juda, de ceux du peuple, effrayés par l'armement des Philistins, résolurent donc de les aider et se rendirent à la caverne du mont Etam.

— Pourquoi as-tu massacré tant de Philistins? dirent-ils à Samson. Voici qu'ils viennent en armes contre nous et qu'ils nous ordonnent de te lier. Nous n'osons leur résister, et nous sommes forcés de leur obéir. Nous venons donc pour te lier et te remettre entre leurs mains.

— Jurez-moi, répondit-il, que vous ne me

tuerez point, et que vous me livrerez simplement à eux.

L'ayant juré, ils le lièrent de deux grosses cordes neuves et l'emportèrent hors de sa caverne jusqu'au lieu nommé Léchi. A peine arrivé, Samson entendit les hurlements de rage qui demandaient vengeance, et comprit que les Philistins voulaient le tuer. Alors l'esprit du Seigneur souffla en lui. Comme on voit des fils s'en aller en fumée, ainsi ses liens se brisèrent. Une mâchoire d'âne gisait près de lui. Il la ramassa, et, frappant autour de lui avec cette arme, il tua mille ennemis.

— Victoire! victoire! cria-t-il en chantant. Gloire à Dieu! Avec cette mâchoire d'âne, avec la mandibule d'un pauvre âne, j'ai vaincu les Philistins, j'ai tué mille Philistins.

Et, jetant par terre la mâchoire, il appela ce lieu *Ramathlechi*, c'est-à-dire *Gloire des mandibules.*

Puis, comme il avait soif, il cria :

— Seigneur! Seigneur! tu m'as donné la victoire et tu as mis le salut dans ma main ; mais voici que je suis seul dans la plaine aride, et je meurs de soif, et je vais tomber entre les mains des incirconcis.

Dieu voulut alors qu'une source d'eau jaillît d'une des molaires de la mâchoire. Samson fut ainsi sauvé.

Cette victoire et ce miracle indiquaient clairement que Dieu reconnaissait et désignait Samson pour son élu. Aussi le peuple d'Israël le nomma Juge.

Durant les vingt années qu'il exerça la judicature, Samson continua à terrifier les Philistins, qui n'osaient plus opprimer Israël, maintenant qu'Israël était commandé par l'élu de Dieu. Mais les perfides machinaient toutes sortes de ruses pour venir à bout de celui qu'ils ne pouvaient vaincre ouvertement. Ils faillirent une fois le prendre dans un moment où ils espéraient que le souffle de Dieu ne serait pas en lui.

Samson étant allé à Gaza, y avait vu une belle femme qui faisait métier de courtisane, et il était entré chez elle pour y passer la nuit. Le bruit se répandit vite dans la ville, et les Philistins joyeux disaient :

— Cette fois, il ne nous échappera point. Il sera affaibli par l'amour et abandonné de son Dieu quand nous le prendrons.

Ils entourèrent donc la maison, et mirent des

gardes à la porte de la ville. Ils comptaient dormir tranquillement toute la nuit et se lever de bonne heure, frais et dispos, pour le tuer au sortir du lit.

Mais Samson, ayant eu vent de leurs desseins ou inspiré par l'esprit de Dieu qui souffla en lui, se leva au milieu de la nuit, et sortit en silence de la maison. Puis, allant à la porte, sans réveiller les gardes, sans effort, sans bruit, il arracha les deux battants de la porte, avec les solives, les gonds, la serrure, et chargeant le tout sur ses épaules, il le porta au sommet de la montagne qui regarde Hébron.

Ainsi les Philistins furent trompés dans leur attente et Samson échappa une fois de plus à leurs embûches.

II

Tel était l'homme qui sauvait Israël, qui préparait l'ère des rois, qui avait en lui la force miraculeuse soufflée par l'esprit de Dieu, que personne ne pouvait vaincre, et qui allait pourtant être vaincu par une femme.

Nous avons déjà vu Samson s'amouracher

d'une courtisane de Gaza. C'est une courtisane encore qui va le prendre dans ses filets; mais, cette fois, non pas pour une nuit seulement. Celle-ci va jouer auprès de lui le rôle que la mythologie grecque fait jouer à Omphale auprès d'Hercule. Elle saura dompter le héros, le soumettra tout entier au pouvoir de ses charmes, et l'invincible l'aimera assez pour lui confier le secret de sa force, c'est-à-dire de sa vie et de sa gloire.

Cette courtisane s'appelait Dalila, et habitait la vallée de Sorec.

Il peut sembler étrange, au premier abord, de voir ainsi un homme voué à Dieu depuis sa naissance, un Nazaréen du Seigneur, un Juge d'Israël, se commettre avec des courtisanes et chercher dans ces liaisons des plaisirs qui passent pour interdits même aux vulgaires fidèles; mais c'est là une opinion fausse, et ce fait n'a rien que de naturel pour qui veut réfléchir aux mœurs de l'Orient.

L'Asie est non seulement le berceau du genre humain, mais aussi le berceau de la prostitution; c'est dans ce pays passionné, sous les tiédeurs de ce ciel enivrant, que les courtisanes ont tout d'abord pratiqué leur métier et c'est là

aussi qu'elles l'ont poussé à la perfection. Il y a tout un abîme entre notre prostitution occidentale, qui se cache, qui est hypocrite, que nos mœurs tolèrent seulement, et la prostitution de l'Orient, qui se montre au grand jour, ignorant la honte, faisant partie des mœurs. Tandis que chez nous la courtisane est considérée comme un être inférieur et dégradé, en Orient elle fut longtemps regardée comme la prêtresse en quelque sorte de la volupté. Dans la constitution même de la famille, elle avait sa place, ainsi que le prouve la coutume tout asiatique du sérail. Ce serait une grave erreur de voir dans le sérail une invention simplement dépravée, un raffinement de riche voluptueux, une forme infamante de l'esclavage. Le sérail est d'origine patriarcale, et peut-être doit-on y voir la forme primitive de la famille. Le patriarche, le père de famille nomade, n'arrivait à la prospérité, à la richesse, à la puissance, qu'en accroissant le nombre de ses enfants. Plus il avait d'enfants, plus il possédait de bras pour le défendre et pour travailler. De là vint la nécessité d'avoir plusieurs femmes, comme on voit chez les animaux un seul mâle suffire à tout un troupeau de femelles. De là vint le

sérail, et au sérail se formèrent les courtisanes. C'est à cette origine presque sacrée qu'il faut attribuer le caractère religieux qu'eut chez certains peuples la prostitution. Les Assyriens et les Babyloniens offrent le plus prodigieux exemple de cette croyance, qui nous semble monstrueuse.

Les Juifs, de race asiatique, issus de famille patriarcale, devaient être tout préparés à ces mœurs. L'idée d'un Dieu unique les empêcha d'ériger la volupté en religion et la prostituée en prêtresse ; mais ils n'en conservèrent pas moins le besoin, l'amour, et presque le respect des courtisanes.

Il n'y a qu'à feuilleter leur histoire pour se convaincre qu'ils ne répugnaient pas à aimer les filles faisant métier de leur corps. Eux qui avaient pour principe de ne pas se mêler aux peuples étrangers, ils ne dédaignaient pas le contact avec les filles de ces peuples, et on put voir des Ethiopiennes, des Moabites, des Cananéennes, devenir les maîtresses et même les femmes des circoncis. Le législateur des Juifs, le premier de tous qui eût condamné la prostitution s'il l'eût crue condamnable, Moïse, pendant le grand voyage dans le désert, eut pour

maîtresse une Ethiopienne. Plus tard, après Samson, un juge, Jephté, fut le fils d'une femme de Galaad. Nous avons vu Samson épouser d'abord une fille de Philistin, puis aller passer la nuit chez une courtisane de Gaza. Les livres saints, qui rapportent ces faits, n'ont pas un mot de blâme pour les fredaines du héros, pas plus que la mythologie grecque pour celles de Jupiter; car le peuple, qui plus tard vit Salomon au milieu d'un sérail de mille femmes, ne devait pas être étonné de voir Samson aimer des courtisanes.

Samson aima donc Dalila, fille de la vallée de Sorec, Philistine et courtisane.

C'était une de ces femmes blondes, ou plutôt rousses, comme la Syrie en voit naître, comme fut depuis la Madeleine, comme on en peut voir encore dans les harems turcs et sur les marchés d'Orient. Ces femmes joignent des cheveux d'or à une peau mate et ambrée, contraste rare et singulièrement étrange, bien fait pour exciter les désirs. Tout en ayant la sveltesse des femmes syriennes, elles n'en ont point les maigreurs; et l'ampleur de leurs formes fait songer à nos beautés du Nord. Un poète arabe les a comparées à la jument du désert, qui vient de

passer l'hiver dans une écurie de Bagdad. Elle a gardé ses jambes nerveuses, ses attaches fines, son encolure de cygne; mais sa croupe et son poitrail sont plus fermes et plus rebondis.

Ainsi devait être Dalila.

On se représente aisément la demeure de la courtisane riche, chez qui les chefs philistins et juifs, les commerçants, les entrepreneurs de caravanes, apportaient leurs gains et leur butin. Elle mettait sans doute sa gloire à se laisser aimer, et restait immobile et implacablement sereine parmi leurs caresses. Eux-mêmes aimaient à la façon des Orientaux, paresseusement, sans fièvre, et n'en prenaient que pour leur argent. Ils savaient, comme le disent tous leurs sages, que la femme est impure et méchante, qu'il en faut jouir comme d'un beau fruit, mais qu'il ne faut point lui donner son cœur si l'on veut garder sa raison. Et ainsi tous étaient satisfaits et tranquilles, parce qu'ils ne demandaient pas à la femelle plus qu'elle ne peut donner.

Mais elle n'était point heureuse parmi cette opulence et cette domination assurées. Le secret désir de toute femme, c'est d'être aimée pour faire souffrir celui qui l'aime, et de pos-

séder un fort qu'elle rend faible à ses pieds; ce qu'elle cherche dans l'amour, c'est une sorte de lutte dont elle sorte victorieuse.

Et plus cette femme est belle, intelligente, courtisane, plus elle portera haut ses vœux. Un homme ordinaire à soumettre lui semble une œuvre dérisoire. Qu'importe tel ou tel vulgaire adorateur? Il ne vaut pas la peine qu'on se fatigue pour être aimée de lui. Mais un homme dominant les autres par la force ou le génie, un héros, un artiste, un roi, voilà celui qu'il est doux de voir souffrir.

Dalila trouva Samson, le vainqueur des Philistins, le Nazaréen, le fort miraculeux, et Samson aima Dalila à en mourir.

III

Quand les chefs des Philistins virent le héros ainsi soumis à une femme, ils pensèrent qu'ils en auraient aisément raison s'ils mettaient la femme de leur côté. Et ce n'était point chose difficile. Elle était de la race des Philistins, dont l'orgueil et la tyrannie avaient été si bien confondus par Samson. Puis elle était femme;

c'est dire qu'elle devait désirer connaître le secret de son amant, et qu'elle serait prête à le trahir quand elle le connaîtrait.

Les chefs allèrent donc la trouver et lui dirent :

— Trompe ton amant, enjôle son esprit, afin qu'il te dise le secret de sa force, qu'il n'a jamais dit à personne. Quand tu le sauras, apprends-le-nous afin que nous puissions le vaincre. Ainsi tu éprouveras ta puissance sur lui et nous éprouverons ton dévouement à la nation. Que si tu nous écoutes et si tu réussis, nous te donnerons chacun onze cents pièces d'argent, et tu auras à toi seule la gloire d'avoir vaincu l'Invincible.

Elle écouta leurs propositions; et comme Samson satisfaisait tous ses caprices, elle pensa qu'elle viendrait vite à bout de l'œuvre entreprise. Un soir donc qu'elle caressait le visage de son amant, et qu'elle était assise sur les genoux du héros :

— Dis-moi, fit-elle, tu te vantes toujours de ne me rien refuser?

— Tu connais, répondit-il, que je fais pour te contenter tout ce qui est possible.

— Il y a pourtant une chose que je voudrais

savoir, que tu sais, et que tu ne voudras sans doute pas me dire.

— Si je la sais, et s'il m'est possible de te la dire, je te la dirai. Parle.

— Eh bien, dis-moi le secret de ta force, et comment il se fait qu'on ne puisse te lier?

Samson se rappela comment sa première femme avait trahi le secret de son énigme; et, soit qu'il voulût éprouver Dalila, soit qu'il fût déjà sûr de sa trahison et qu'il cherchât à y échapper, il retint le mot qui était sur ses lèvres, et conta un mensonge.

— Si on me liait, dit-il, avec sept cordes à boyaux encore humides, je serais aussi faible que les autres hommes.

— Je veux voir si cela est vrai.

Et elle le lia comme il avait dit, après avoir fait cacher une troupe de Philistins dans la maison. Et Samson, pour lui complaire, faisait semblant de ne pouvoir bouger en ses liens.

— Sus donc! cria-t-elle tout à coup. Voici le moment de le prendre.

Et les Philistins envahirent la chambre.

Mais Samson rompit sans efforts les sept cordes à boyaux encore humides, comme la flamme réduit en fumée un fil d'étoupe qui sort du

fuseau. Il se dressa debout. Les Philistins se sauvèrent.

Et on ne sut pas encore cette fois le secret de sa force.

Comme toutes les femmes prises en faute, Dalila, au lieu de demander pardon, s'irrita; et comme tous les hommes trop aimants, Samson supporta doucement sa colère sans lui reprocher sa faute.

— Pourquoi m'as-tu trompé ? lui dit-il quelques jours après. Pourquoi voulais-tu me livrer à mes ennemis ? Est-ce ainsi que tu dois reconnaître mon amour?

Mais elle, au lieu de répondre humblement à ces questions :

— C'est toi qui m'as trompée; tu as menti en me disant qu'il fallait te lier de sept cordes à boyaux encore humides. Que viens-tu me parler de ton amour? Tu ne m'aimes pas, puisque tu ne veux pas me dire ton secret.

— Tu vois bien que j'avais raison de ne pas te le confier, puisque tu étais prête à le trahir.

— Je t'ai trahi parce que j'avais bien vu que tu mentais. Si tu m'avais dit la vérité, je ne t'aurais pas trahi. Dis-la-moi, et tu verras.

— Eh bien ! répondit Samson, si on me liait

avec des cordes neuves, qui n'auraient jamais servi, je deviendrais faible comme les autres hommes.

Elle le lia donc ainsi qu'il avait dit, après avoir encore fait cacher des Philistins dans la maison. Mais quand ils parurent, ce fut comme la première fois; les cordes se rompirent ainsi qu'une barbe de toile, Samson se dressa debout, et les Philistins se sauvèrent.

Et on ne sut pas encore cette fois le secret de sa force.

Dalila se mit en colère, prétendit plus que jamais que Samson ne l'aimait pas; et, patiente comme un félin à l'affût, lui demanda une troisième fois le merveilleux secret. Samson lui répondit :

— Si on enroulait sept cheveux de ma tête autour d'un rouleau de tisserand, et si on fixait ce rouleau à la terre avec un clou, je deviendrais faible comme les autres hommes.

Pour le coup, Dalila crut qu'il disait vrai, car le moyen était étrange. Mais quand les Philistins arrivèrent, Samson arracha le clou et le rouleau et se dressa debout.

Et on ne sut pas encore cette fois le secret de sa force.

A cette nouvelle défaite, Dalila sentit que si elle se laissait toujours tromper, c'en était fait de sa puissance sur son amant. Elle éclata en violents reproches. Elle se plaignit de n'être pas aimée. Elle pleura. Elle alla jusqu'à feindre la soumission. Elle se traînait aux genoux de Samson en le suppliant. Elle posait amoureusement sa tête sur la poitrine du héros, et sanglotait. Elle lui caressait doucement la barbe en lui jurant qu'elle ne le tromperait plus. Puis tout à coup elle s'emportait encore, voyant l'inutilité de ses prières. Elle devenait amère, et elle menaçait de s'en aller.

Cela dura plusieurs jours. Elle ne lui laissait pas un instant de repos. Avec cet acharnement féroce de la femme blessée et coupable, elle poursuivait son dessein le jour et la nuit.

Enfin, dit l'Écriture, l'âme de Samson faiblit, et fut lasse jusqu'à la mort.

Un grand poète, Alfred de Vigny, a traduit ainsi les sentiments qui amenèrent Samson à dire son secret:

Eternel Dieu des forts! Vous savez que mon âme
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur.

Jugez-nous!... La voilà sur mes pieds endormie;
Trois fois elle a vendu mon secret et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux,
Honteuse qu'elle était, plus encor qu'étonnée,
De se voir découverte ensemble et pardonnée.
Car la bonté de l'homme est forte, et sa douceur
Ecrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.
Mais enfin je suis las. J'ai l'âme si pesante
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante,
Qui soutiennent le poids des colosses d'airain,
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.
Toujours voir serpenter la vipère dorée
Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée,
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La femme, enfant malade et douze fois impur,
Toujours mettre sa force à garder sa colère
Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
D'où le feu s'échappant irait tout dévorer,
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,
C'est trop! Dieu, s'il le veut, peut balayer ma cendre.
Je donne mon secret!... Dalila, va le vendre!
Ce qui sera, sera!...

— Voici, dit-il; le fer n'a jamais passé sur ma tête parce que je suis Nazaréen, c'est-à-dire voué au Seigneur. Si on me rasait la tête, toute ma force m'abandonnerait, et je serais semblable aux autres hommes.

Cette fois, Dalila vit qu'il disait vrai. Elle le

fit donc endormir sur ses genoux, après l'avoir enivré de longues caresses. Il reposait, la tête sur le sein de sa maîtresse. Un barbier fut prévenu, et le rasa pendant son sommeil, doucement, sans le réveiller.

— Sus! Sus! Voici les Philistins! Réveille-toi, Samson, cria Dalila.

Il se réveilla en effet, mais non plus avec l'esprit du Seigneur, et les Philistins le firent prisonnier, et le conduisirent à Gaza, couvert de chaînes. Avant de partir, ils lui avaient crevé les yeux. Mais, avant d'être aveugle, il avait pu voir Dalila toucher les pièces d'argent qui payaient sa trahison.

On sait la fin de la légende et la mort de l'Hercule juif. Elle est de la plus sublime grandeur.

Les Philistins, orgueilleux de leur victoire si misérable, gardèrent Samson vivant, afin de l'humilier et de se venger à petit feu. Ils lui faisaient tourner la meule en prison, comme à une bête de somme.

Peu de temps après, pour que tout le peuple pût jouir du triomphe, il fut décidé qu'on donnerait une grande fête à l'idole Dagon, dieu de la nation. On se réunit dans un immense tem-

ple, dont la toiture était soutenue par deux colonnes colossales.

Là, une orgie prodigieuse fut célébrée. Les chefs des Philistins reposaient au milieu du temple, ainsi que Dalila. Plus de trois mille guerriers se tenaient à l'entour, mangeant, buvant, et fêtant le dieu. De temps en temps, on chantait la gloire de Dalila, l'opprobre des Juifs, et la joie du triomphe. Mais le plus beau était réservé pour la fin.

On fit venir Samson, afin qu'il dansât devant ses vainqueurs, comme un esclave et un bouffon. Et à ce moment la foule eut permission d'entrer dans le temple, en sorte qu'il y avait des hommes le long des murs, sur des gradins, jusqu'au toit.

Samson entra, et un immense éclat de rire l'accueillit. On pouvait se moquer du héros, maintenant qu'il était sans force, et enchaîné. Parmi les rires, il reconnut la voix claire et railleuse de celle qui l'avait trahi. Des larmes lui vinrent aux yeux, à ses yeux crevés qui ne pouvaient plus voir la cruelle maîtresse. Une pitié le prit peut-être ; mais bientôt le désir de la vengeance et l'esprit de Dieu soufflant en lui lui rendirent le calme.

— Enfant, dit-il à l'esclave qui conduisait ses pas, mène-moi entre les deux colonnes du temple, afin que je me repose un peu avant de danser.

Et l'enfant l'y mena, tandis que la foule béante regardait.

— Danse, danse, criaient les chefs.

— Danse, criait Dalila.

Alors Samson, d'une voix forte qui fit taire toutes les clameurs, répondit en s'adressant au Seigneur :

— Seigneur Dieu, Dieu tout-puissant, fais que je me venge. Souviens-toi de moi, rends-moi mon ancienne force.

Et poussant les deux énormes colonnes, l'une de la main droite, l'autre de la main gauche, il les ébranla d'un coup. Le temple croula, et tout ce qui était dedans fut tué : les chefs, le peuple, Samson et Dalila.

Ses frères vinrent le lendemain, ainsi que toute la famille, et ceux du peuple, et tous pleuraient le grand Nazaréen qui avait jugé Israël pendant vingt ans. Et on l'enterra dans le sépulcre de son père Manué, à l'endroit qui est entre Saraa et Esthaol.

JUDITH

JUDITH

Arphaxad, roi des Mèdes, avait soumis beaucoup de peuples, et avait bâti une puissante cité nommée Ecbatane. Aussi Nabuchodonosor lui déclara-t-il la guerre. Une grande bataille fut livrée, dans le lieu qu'on appelle Ragau, entre l'Euphrate et le Tibre, et Arphaxad fut vaincu. Alors l'orgueil de Nabuchodonosor s'enfla de plus en plus et le grand roi envoya dire à toutes les nations de se soumettre à lui. Les hérauts vinrent en Cilicie, dans la Damascène et le Liban, au Carmel et au Cédar, dans la Galilée et la plaine d'Esdrelon, dans la Samarie, et dans la terre de Jessé jusqu'à l'Éthiopie. Mais tous les hommes qui habitent dans la plaine du Jourdain renvoyèrent sans honneurs les hérauts du roi et ne voulurent point reconnaître son autorité. Alors Nabuchodonosor indigné jura par

son trône et son sceptre qu'il se vengerait de ces insolents.

Donc, la treizième année de son règne, le vingt-deuxième jour du premier mois, la guerre fut décidée. Le roi réunit les anciens, les chefs, les guerriers, en conseil secret, et là il leur ouvrit son dessein de subjuguer toute la terre. Et ce dessein leur plut. Nabuchodonosor se tournant vers Holopherne, chef de sa milice :

— Va, lui dit-il, contre tout l'Occident, et surtout contre ceux qui ont méprisé mes hérauts. Que ton œil n'épargne aucun royaume. Soumets-moi toute ville fortifiée.

Alors Holopherne composa son armée de cent vingt mille fantassins et douze mille archers à cheval. Derrière les soldats venaient une foule de chameaux chargés de provisions, et des bœufs et des moutons, dont on ignorait le nombre. Et cette multitude, avec les chars, les chevaux, les bêtes, couvrit la face de la terre comme un vol de sauterelles.

Lorsqu'il eut traversé les limites de l'Assyrie, Holopherne trouva partout la victoire. Tous les châteaux forts des monts Ange, à gauche de la Cilicie, lui ouvrirent leurs portes. Il prit d'assaut la ville de Meloth, et pilla les fils de Thar-

sis et les fils d'Ismaël, qui habitent près du désert à l'ouest de la terre de Cellon. Il traversa l'Euphrate, entra en Mésopotamie, et brisa toutes les portes des hautes cités qui s'y trouvent, depuis le torrent de Mambré jusqu'à la mer, et il s'empara de leurs frontières depuis la Cilicie jusqu'au pays de Japeth qui est à l'ouest. Et il conquit les fils de Madian et pilla toutes leurs richesses. Et il descendit dans les plaines de Damascus au temps de la moisson, et brûla tous les blés, tous les arbres et toutes les vignes, et la terreur de son nom se répandit sur tous ceux qui habitaient cette terre.

Alors les rois et les chefs de toutes les villes et de toutes les régions de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Cilicie, du pays de Sobal, de la Libye, et de bien d'autres encore, envoyèrent des hérauts qui dirent à Holopherne :

— Que ta colère contre nous s'apaise. Mieux vaut vivre esclave de Nabuchodonosor, le grand roi, que mourir dans une vaine résistance. Toutes nos cités, tout ce que nous possédons, nos montagnes, nos plaines, nos troupeaux de bœufs et de moutons, nos chèvres, nos chevaux, nos chameaux, et nos familles entières, sont devant ton regard. Que tous nos biens soient

sous ta loi. Nous et nos enfants nous sommes tes esclaves. Viens à nous en maître pacifique, et sers-toi de tes esclaves tout ainsi qu'il te plaira.

Alors il descendit des montagnes et prit possession de ces pays. Dans chaque ville il choisissait les plus vaillants pour grossir son armée. Et de toutes les cités on venait au-devant de lui avec des couronnes et des fleurs, des lampes et des encensoirs, et on le recevait au chant des chœurs, au son des tambours et des flûtes. Mais ils avaient beau faire ils ne pouvaient adoucir son humeur farouche. Car, selon l'ordre de Nabuchodonosor, il rasait les temples, afin qu'il ne restât au monde qu'un seul Dieu, Nabuchodonosor. Et il parcourut ainsi toute la Syrie, toute l'Apamée, toute la Mésopotamie et l'Idumée et la terre de Gabaa, et il y demeura pendant trente jours, semant la terreur dans le cœur des hommes.

Entendant raconter ces choses, les fils d'Israël, qui habitaient la terre de Juda, eurent une grande frayeur. Ils tremblèrent en pensant qu'il pourrait faire à Jérusalem et au temple du Seigneur ce qu'il faisait partout. Ils envoyèrent donc des soldats dans toute la Samarie jusqu'à

Jéricho, et occupèrent les sommets des montagnes. Ils entourèrent de murs leurs bourgs et ramassèrent du blé pour se préparer à soutenir le siège. Le grand prêtre Joacim écrivit à tous ceux voisins d'Esdrelon qui est près de la grande plaine de Dothaïn. Il leur disait d'occuper tous les défilés qui pouvaient livrer passage vers Jérusalem. Et les fils d'Israël firent ce que leur ordonnait le grand prêtre. Et tout le peuple cria sa terreur vers Dieu, et ils humilièrent leurs âmes dans les jeûnes et les oraisons, eux et leurs femmes. Les prêtres se couvrirent de cilices, et ils en couvrirent aussi l'autel du Seigneur et ils crièrent en chœur vers le Seigneur-Dieu, pour qu'il ne les donnât pas en proie aux ennemis, pour que leurs femmes ne fussent pas vendues, leurs cités brûlées, leurs temples détruits, et pour qu'ils ne devinssent pas l'opprobre des nations. Le grand prêtre rassembla tout Israël et il leur dit :

— Sachez que Dieu écoutera vos prières si vous restez fidèles aux jeûnes et aux oraisons en face du Seigneur. Souvenez-vous de Moïse, qui avait à combattre Amalec, fier de son courage, de sa force, de son armée, de ses boucliers, de ses chars, de ses cavaliers. Moïse était le ser-

viteur de Dieu, et ce n'est pas par le fer, mais par les prières, qu'il vainquit son ennemi orgueilleux. Ainsi en sera-t-il de tous les ennemis d'Israël, si vous persévérez dans votre pieuse conduite.

Soutenus par cette exhortation, ils demeuraient fidèles sous l'œil du Seigneur, offraient des holocaustes, se meurtrissaient le corps sous l'étreinte des cilices, et couvraient leur tête de cendre. Et de tout leur cœur ils priaient le Dieu tout-puissant de visiter son peuple d'Israël.

On annonça donc à Holopherne que les fils d'Israël avaient mis des gardes aux défilés de leurs montagnes, et qu'ils se préparaient à résister. Une grande fureur le gonfla ; il fit appeler les chefs de Moab et les chefs d'Ammon et il leur dit :

— Quel est ce peuple qui occupe les montagnes ? Quelles sont ces villes ? Sont-elles nombreuses ? Quel est leur courage ? Combien sont-ils ? Pourquoi, seuls de toute la terre, n'ont-ils pas envoyé au-devant de nous pour se soumettre au grand roi que je représente ?

Alors Achior, chef des fils d'Ammon, répondit :

— Si tu daignes m'entendre, maître, je dirai

la vérité en ta présence, et pas une parole fausse ne sortira de ma bouche. Ce peuple est de la race des Chaldéens. Ils adorent un seul Dieu, qui leur ordonna de quitter la Mésopotamie et d'aller habiter la terre de Charan. Quand la famine couvrit toute la terre, ils descendirent en Égypte, et là, pendant quarante ans, ils se multiplièrent au point qu'on ne pouvait les compter. Comme le roi d'Égypte les accablait de travaux et leur faisait construire ses villes en les persécutant, ils crièrent vers leur Dieu qui frappa la terre d'Égypte de fléaux divers. Et comme les Égyptiens les avaient renvoyés et que, les fléaux ayant cessé, ils avaient voulu les reprendre, le Dieu des fugitifs ouvrit la mer à son peuple et la referma sur les Égyptiens qui furent engloutis. Après avoir ainsi traversé la mer à pied sec, ces hommes vinrent dans le désert du mont Sina, où jamais homme ne put vivre, et ils y vécurent quarante ans, parce que leur Dieu faisait jaillir des fontaines d'eau douce sous la verge de leur prophète, et leur envoyait du ciel la manne pour les nourrir. Et partout où ils passèrent, sans glaives et sans flèches, sans cuirasses et sans boucliers, leur Dieu combattit pour eux et fut vainqueur. Ainsi ils ont

soumis les rois des Chananéens, des Jébuzéens, des Phérézéens, des Héthéens, des Hévéens, des Amorrhéens, et tous ceux qui étaient puissants dans Hésebon. Quand ils cessent d'être fidèles aux commandements de leur Dieu, alors seulement on peut les vaincre. Maintenant donc, maître tout-puissant, cherche à savoir s'ils ont offensé leur Dieu. Car dans ce cas ce Dieu lui-même les livrera. Si au contraire ils ont été fidèles à ses commandements, il est inutile de les combattre, car leur Dieu sera avec eux, et leur Dieu est toujours vainqueur.

Ainsi dit Achior, tandis que les chefs assyriens, pleins de colère, pensaient à le tuer. Et ils se disaient l'un à l'autre :

— Quel est ce misérable qui ose affirmer que les fils d'Israël pourront résister à Nabuchodonosor ? Montons sur leurs montagnes, et quand nous aurons pris leurs chefs, nous tuerons celui-ci avec eux. Ainsi toute nation saura que Nabuchodonosor est Dieu sur la terre, et qu'après lui il n'y en a pas d'autre.

Alors Holopherne, s'adressant violemment à Achior, lui dit :

— Puisque tu as prophétisé que la nation d'Israël serait défendue par son Dieu, je veux

te montrer qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Nabuchodonosor. A partir de ce moment, tu fais pour moi partie de leur armée. Je veux que tu sois puni de ton impiété en même temps qu'ils seront punis de leur insolence. Quand je les frapperai comme un seul homme, toi aussi tu seras frappé avec eux, et c'est quand mon fer aura traversé leur armée qu'il entrera dans tes côtes.

Et Holopherne ordonna à ses esclaves de prendre Achior et de le conduire à Béthulie pour le livrer aux mains des fils d'Israël.

Les esclaves d'Holopherne sortirent donc et allèrent vers Béthulie. Comme ils approchaient, des frondeurs les reçurent à coups de pierre. Alors ils attachèrent Achior à un arbre et s'en allèrent.

Ce que voyant, les fils d'Israël descendirent de Béthulie et vinrent à lui. Ils le délièrent, et l'amenèrent au milieu du peuple étonné, où se tenaient les chefs, Ozias, fils de Micha, de la tribu de Siméon, assisté de Charmi et de Gothoniel. Et Achior leur raconta ce qu'il avait dit à Holopherne, et ce qu'Holopherne lui avait répondu.

Quand il eut tout exposé, le peuple entier se

prosterna la face contre terre et se mit à adorer le Seigneur dans une commune oraison, disant :

— Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, regarde l'orgueil de nos ennemis et notre humilité. Montre que tu n'abandonnes point ceux qui espèrent en toi, et que tu abaisses ceux qui n'espèrent qu'en eux-mêmes.

Et ils consolèrent Achior, en lui disant :

— Le Dieu de nos pères, dont tu as proclamé la force, te fera voir la mort de tes ennemis, et alors tu auras la joie de le connaître, et tu te joindras à nous pour l'adorer.

Ozias ferma le conseil par ces mots, et emmena chez lui Achior, en l'honneur de qui on rompit le jeûne par un grand festin. Puis tout le peuple fut convoqué pour qu'on passât la nuit dans le temple, à demander le secours du Dieu d'Israël.

Cependant Holopherne commanda le lendemain à ses troupes de s'avancer contre Béthulie. Il avait en tout, avec les levées faites dans les pays conquis, cent vingt mille fantassins et vingt-deux mille cavaliers, qui arrivèrent devant la ville par le sommet de la montagne dominant Dothaïn, depuis le lieu appelé Belma jusqu'à Chelmon.

Quand les fils d'Israël virent cette multitude, ils se prosternèrent en mettant de la cendre sur leur tête et en implorant la miséricorde de Dieu. Puis, prenant leurs armes, ils s'établirent en sentinelles à tous les endroits dangereux, et ils se mirent à veiller jour et nuit.

Holopherne, ayant entouré la ville, vit qu'une grosse source fournissait à boire aux assiégés. Il la fit couper. Il restait encore non loin des murs quelques fontaines où ils pouvaient venir la nuit pour se refaire. Mais les fils d'Ammon et de Moab dirent à Holopherne :

— Les fils d'Israël comptent pour se défendre non sur leurs armes, mais sur la position escarpée de leur ville où ils espèrent tenir longtemps. Pour les prendre vite et sans coup férir, fais occuper toutes les fontaines. Ils seront obligés de se rendre.

Ces paroles plurent à Holopherne qui fit garder chaque fontaine par cent hommes. Lorsque le vingtième jour fut venu, les citernes furent épuisées dans la ville, qui n'eut plus d'eau à espérer. Et Holopherne, joyeux, attendit leur soumission et le moment de se venger.

Alors tout le peuple se réunit, les hommes, les femmes, et jusqu'aux petits enfants, et ils

allèrent trouver Ozias et ils lui dirent d'une seule voix :

— Que Dieu juge entre nous et toi. Tu as mal fait de ne point envoyer dire aux Assyriens des paroles de paix, et c'est pour cela que Dieu va nous vendre par leurs mains. Et certes il n'y a personne qui puisse nous aider, tandis que nous gisons dans les angoisses de la soif et dans notre perdition. Et maintenant, réunis tout le peuple, et allons nous livrer de plein gré à Holopherne. Car il vaut mieux vivre pour louer le Seigneur que mourir en opprobre à toute chair, et voir nos femmes et nos enfants mourir devant nos yeux. Nous prenons à témoin le ciel et la terre; et le Dieu de nos ancêtres, qui sans doute veut nous punir de nos péchés, nous le prenons à témoin que nous voulons être livrés à Holopherne. Si nous devons mourir, que notre fin soit brève devant le regard des épées. Cela vaut mieux que la mort lente et l'aridité de la soif.

Quand ils eurent dit cela, il s'éleva une grande lamentation et un long hurlement dans le temple, et pendant de longues heures ils crièrent d'une seule voix vers Dieu. Ils disaient :

— Nous avons péché avec nos ancêtres, nous avons été injustes. Toi qui es bon, aie pitié de nous, et ne nous abandonne pas, nous qui avons confiance en toi. Ne nous livre pas à un peuple qui ne veut pas te reconnaître. Songe qu'on dira parmi toutes les nations : Où donc est leur Dieu ?

Quand ils furent fatigués de crier et qu'ils eurent fait silence, Ozias se leva, et parmi ses larmes leur dit :

— Ayez confiance, mes frères, et attendons encore cinq jours la miséricorde de Dieu. Peut-être que pendant ce temps il fera honneur à son nom. Mais si, après ces cinq jours passés, il ne nous est pas venu de secours, alors je ferai ce que vous avez dit tout à l'heure.

Ces paroles furent entendues par Judith, fille de Mérarus, fils d'Idox, fils de Joseph, fils d'Ozias, fils d'Elaüs, fils de Jamnor, fils de Gédéon, fils de Raphaïm, fils d'Achitob, fils de Melchias, fils d'Enan, fils de Nathanias, fils de Salathiel, fils de Siméon, fils de Ruben.

C'était une veuve.

Son mari, nommé Manassès, était mort au temps de la moisson des orges. Comme il inspectait les moissonneurs liant les gerbes, le

soleil lui frappa la tête, et il mourut à Béthulie, sa cité, où il fut enseveli dans le tombeau de la famille.

Judith était veuve depuis trois ans et six mois.

Elle s'était fait arranger dans les combles de sa maison une chambre secrète où elle demeurait enfermée avec ses femmes, ayant un cilice sur les reins, et jeûnant tous les jours de sa vie, excepté les jours de sabbat, les jours de nouvelle lune, et les jours de fête dans Israël.

Son mari lui avait laissé de grandes richesses, une nombreuse maison, des terres et des pâturages pleins de troupeaux de bœufs et de moutons.

Elle était célèbre par sa crainte de Dieu et sa conduite exemplaire, et personne n'eût songé à mal parler d'elle.

C'était une femme extrêmement belle.

Quand elle eut entendu dire à Ozias qu'il livrerait la cité au bout de cinq jours, elle l'envoya chercher ainsi que les prêtres Chabri et Charmi. Ils vinrent tous trois chez elle, et elle leur dit :

— Que signifie cette parole d'Ozias, qu'il livrera la cité si le peuple n'a reçu aucune aide

d'ici cinq jours ? Et qui êtes-vous pour tenter Dieu ? Un tel discours n'est point fait pour gagner sa miséricorde, mais pour allumer sa colère. Comment ! vous avez osé assigner Dieu et fixer un jour à sa pitié, et vous constituer juges d'un tel procès ? Mais Dieu est patient. De même qu'il ne se laissera pas effrayer comme un homme par vos menaces, de même il saura ne pas s'en irriter comme un homme. Humilions-nous, et parlons-lui en esclaves que nous sommes, et demandons-lui en pleurant qu'il fasse selon sa volonté. Disons-lui bien que nous n'avons jamais adoré de Dieu étranger, que nous ne connaissons que lui seul, et attendons qu'il daigne nous consoler. Et maintenant, mes frères, puisque vous êtes prêtres chez le peuple de Dieu, puisque leur âme est suspendue à la vôtre, élevez leur cœur par votre langage. Dites-leur de bien se souvenir que nos pères ont souvent été tentés par le Seigneur qui voulait voir jusqu'où allait leur confiance en lui. Rappelez-leur Abraham, qui a subi tant d'épreuves avant d'être reconnu l'ami de Dieu. Ainsi d'Isaac, ainsi de Jacob, ainsi de Moïse, ainsi de tous ceux qui ont plu à Dieu. Mais ceux qui n'ont pas supporté les tentations, ceux

dont l'impatience a murmuré contre le Seigneur, ceux-là ont été donnés en pâture à l'exterminateur. Nous, donc, soyons patients, et souffrons ce qui nous arrive en punition de nos péchés. Les coups de fouet de Dieu serviront plus à notre salut qu'à notre perdition.

Ozias et les prêtres lui répondirent :

— Tout ce que tu as dit est vrai, et nous n'avons rien à reprendre de ton discours. Maintenant donc, prie pour nous, puisque tu es une sainte femme craignant le Seigneur.

Et Judith reprit :

— J'ai parlé comme j'ai pu, et vous reconnaissez que mes paroles viennent de Dieu. De même approuvez ce que j'ai résolu de faire, si mon dessein vient de Dieu, et priez pour que ma volonté s'affermisse dans mon cœur. Vous vous tiendrez cette nuit près de la porte, et moi je sortirai avec ma servante. Priez pour que, selon votre promesse, Dieu prenne en pitié son peuple avant cinq jours. Mais je ne veux pas que vous m'interrogiez sur ce que je vais faire. Et jusqu'à ce que je sois revenue à vous avec une réponse, je veux que vous ne fassiez rien, sinon prier pour moi le Seigneur notre Dieu.

Et Ozias, prince de Juda, lui dit :

— Va en paix, et que Dieu soit avec toi pour nous venger de nos ennemis.

Et sans plus l'interroger, ils s'en allèrent, tandis qu'elle entrait silencieusement dans son oratoire.

Là, elle revêtit un nouveau cilice, plus dur et plus cruel, et, se mettant des cendres sur la tête, elle se prosterna en criant vers Dieu :

— Seigneur, Dieu de mon aïeul Siméon, toi qui lui as donné l'épée pour se venger des étrangers qui avaient violé honteusement la famille et avaient mis à nu les cuisses d'une vierge, Seigneur Dieu qui donnas en proie à tes serviteurs les femmes de ces étrangers et leurs filles, ô Dieu tout-puissant, viens au secours de moi qui suis une veuve. Tout ce que tu veux se fait. Regarde le camp des Assyriens, regarde-le comme tu regardas celui des Égyptiens, quand ils poursuivaient ton peuple, et quand ils se fiaient à leurs chars, à leurs cavaliers, et à la foule de leurs combattants. Tu jetas les yeux sur leur camp, et ils furent enveloppés de ténèbres. L'abîme retint leurs pieds, et l'eau les couvrit. Qu'ainsi périssent les Assyriens qui s'enorgueillissent de leur nombre, de leurs chars, de leurs boucliers, de leurs flèches et de leurs

lances, et qui ne savent pas que tu es notre Dieu et que ton nom est Seigneur et maître! Lève le bras et brise leur force. Que leur courage s'évanouisse devant ta colère, eux qui promettent de violer tes temples, de souiller ton tabernacle et de casser tes autels à coups de sabre. Fais, ô Seigneur, que leur orgueil soit égorgé par leur propre glaive, et que je le prenne dans le rets de leurs propres yeux. Et frappe-le par les lèvres de mon amour. Donne-moi la constance pour que je méprise l'ennemi, et le courage pour que je le tue. Ce sera un beau titre de gloire pour toi, que d'avoir vaincu par la main d'une femme. Car ta force n'est pas dans le nombre, ô Seigneur, et les superbes ne t'ont jamais plu. Mais tu écoutes la prière des doux et des humbles. Dieu du ciel, créateur des eaux et de la terre, écoute mon oraison. J'ai confiance en toi. Mets ta parole dans ma bouche et ta vigueur dans mon sein, pour que ta maison soit sanctifiée, et pour que toutes les nations reconnaissent que tu es Dieu et qu'il n'y en a pas d'autre que toi.

Quand elle eut cessé de crier vers le Seigneur, elle sortit du lieu où elle s'était prosternée, elle appela sa servante, et elle descendit

dans sa maison. Là elle ôta son cilice, dépouilla tous les vêtements de deuil de son veuvage, et fit sa toilette.

Elle se lava le corps dans un bain onctueux qui rendit à sa peau toute sa souplesse et tout son éclat ; elle oignit tous ses membres de myrrhe délicieuse, et parfuma des parfums les plus exquis les plus charmantes parties de son corps. Ensuite elle divisa ses cheveux avec un peigne d'ivoire, elle ôta la cendre qu'elle avait versée sur eux, et elle leur rendit leur lustre et leur finesse. La cendre fut remplacée par des essences enivrantes et les cheveux épars s'étagèrent en une coiffure élégante qui faisait comme une sorte de casque merveilleux. Sur ce casque naturel elle posa une mitre couverte d'or, de broderies et de pierres précieuses. Des voiles transparents tombaient de chaque côté. Elle mit à ses doigts des bagues, à ses oreilles des pendants, à ses bras et à ses chevilles des anneaux d'or, sur sa poitrine étincelante une longue chaîne qui allait se perdre en serpentant dans son corsage. Elle revêtit enfin ses vêtements de fête et de bonheur, et elle fut prête quand elle eut mis ses pieds dans de mignonnes sandales.

Or Dieu mit en elle la splendeur ; car toute cette toilette n'avait pas pour but le plaisir, mais le devoir. Et ainsi elle était belle à faire arrêter tous les hommes devant elle.

Elle donna à sa servante une corbeille qui contenait une cruche de très vieux vin, un pot d'huile, de la polenta, des pains, du fromage, et elle partit.

Quand elles arrivèrent à la porte de la ville, elles trouvèrent Ozias et tous les prêtres qui attendaient. Et tous furent stupéfaits de sa beauté. Néanmoins, sans l'interroger, ils la laissèrent passer en disant :

— Que le Dieu de nos pères te donne sa grâce, et affermisse ton dessein dans ton cœur, pour que Jérusalem soit glorifiée par toi, et pour que ton nom soit mis au nombre des justes et des saints.

Et tous ceux qui étaient présents s'écrièrent d'une seule voix :

— Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

Et Judith, priant le Seigneur, traversa la porte avec sa servante.

Comme elle descendait la montagne, vers le lever du jour, des éclaireurs assyriens la virent, vinrent à sa rencontre, et la firent prisonnière en lui disant :

— D'où viens-tu? Et où vas-tu?

Elle leur répondit :

— Je suis une fille des Hébreux, et j'ai fui de leur face parce que j'ai reconnu qu'ils devaient vous être donnés en proie, eux qui vous avaient méprisés et qui n'avaient pas voulu se soumettre de leur plein gré. C'est pourquoi j'ai pensé en moi-même, disant : J'irai devant le prince Holopherne, et je lui dirai les secrets des Hébreux, et je lui dirai comment il peut s'y prendre pour entrer dans leur ville sans perdre un seul homme de son armée.

Les soldats ayant entendu ces paroles, considéraient sa figure, et leurs yeux étaient pleins de stupeur parce qu'ils admiraient sa beauté. Et ils lui dirent :

— Tu as sauvé ta vie, grâce au dessein que tu as eu de descendre vers notre maître. Car sache ceci : c'est que, lorsque tu seras devant sa face, il ne pourra qu'être bon avec toi, et tu seras très agréable à son cœur.

Et ils la conduisirent vivement à la tente d'Holopherne.

A peine fut-elle entrée, qu'Holopherne eut les yeux pris.

Et ses satellites lui dirent :

— Qui mépriserait le peuple juif, puisqu'il a de si belles femmes? Et n'est-il pas juste que nous combattions pour conquérir de telles proies?

Cependant Judith avait vu Holopherne qui était couché sur un lit de pourpre orné d'or et de pierres précieuses. Aussitôt, comme frappée d'admiration devant sa majesté, elle se prosterna la face contre terre, et se mit humblement à l'adorer.

Mais lui, fit un geste à ses serviteurs, et ceux-ci relevèrent Judith, afin qu'elle fût debout devant Holopherne.

Alors Holopherne lui dit:

— N'aie pas peur ; car jamais je n'ai fait de mal à un être qui voulait servir le roi Nabuchodonosor. Si ton peuple ne m'avait pas méprisé, je n'aurais pas levé ma lance contre lui. Maintenant dis-moi pourquoi tu t'es éloignée des tiens, et ce qui t'a poussée à venir à nous.

Judith lui répondit:

—Écoute les paroles de ta servante, parce que, si tu les écoutes, Dieu fera tout ce que tu voudras. Le roi Nabuchodonosor est maître de la terre, et sa force vit en toi pour la conquête de tous les êtres vivants ; car les hommes ne sont

pas seuls à lui obéir, mais les bêtes elles-mêmes sont ses esclaves. Tu sais ce qu'a dit Achior et je n'ignore pas ce que tu lui as promis. Il est vrai que notre Dieu nous a mandé par ses prophètes qu'il nous livrerait à nos ennemis quand nous l'aurions offensé. Or les fils d'Israël ont conscience d'avoir offensé le Seigneur. Aussi la terreur de ton nom pèse sur eux. De plus la faim les opprime, et la sécheresse de la soif va les mettre avant peu au nombre des morts. Ils en sont réduits à tuer leurs troupeaux pour boire du sang. Les choses consacrées au Seigneur, en blé, en huile et en vin, ces choses qu'on ne doit pas même toucher de la main, ils ont résolu de les manger. Il est donc certain qu'ils vont à leur perte. Ce que sachant, moi ta servante, j'ai fui loin d'eux et Dieu m'a envoyée pour t'annoncer ces choses. Car moi, ta servante, j'adore Dieu, même devant toi. Et tu me laisseras sortir pour prier Dieu. Et quand il m'aura dit le jour de ta victoire, je te l'annoncerai, afin de t'amener moi-même au milieu de Jérusalem. Et tu auras tout le peuple d'Israël à toi, comme un troupeau de moutons, et pas un seul chien n'aboiera contre toi, parce que tout cela sera voulu par la providence de Dieu.

Ces paroles plurent à Holopherne et à ses serviteurs. Et ils admiraient la sagesse de Judith, et ils disaient entre eux :

— Cette femme n'a pas de pareille sur terre pour la beauté et la sagesse.

Et Holopherne lui dit :

— Dieu a bien fait de t'envoyer à moi. Et puisque ta promesse est bonne, si Dieu fait ce que tu dis, il sera Dieu pour moi aussi, et toi tu seras grande dans la maison de Nabuchodonosor, et ton nom sera glorifié sur toute la terre.

Alors il ordonna qu'on la fît entrer dans la salle où étaient ses trésors, et il lui demanda ce qu'elle voulait de son festin.

Judith lui répondit :

— Je ne puis rien manger de ce que tu m'offrirais. En acceptant je ferais un péché. Je mangerai des choses que j'ai apportées.

Holopherne reprit :

— Mais si cela vient à te manquer, comment feras-tu ?

Et Judith lui répondit :

— Ta servante n'aura certainement pas fini ces provisions, quand Dieu fera par ma main ce que j'ai pensé.

Les esclaves la firent donc entrer dans la

tente qu'Holopherne avait désignée. Et elle demanda en y entrant qu'il lui fût permis d'en sortir toutes les nuits avant le lever du jour pour aller prier le Seigneur. Holopherne donna l'ordre aux gardes de la laisser entrer et sortir comme elle voudrait.

Et toutes les nuits elle sortait et allait dans la vallée de Béthulie se baptiser dans une source, et elle priait Dieu de la diriger dans la voie de salut qui devait mener à la vengeance les fils d'Israël. Et en rentrant elle restait pure dans la tente, en attendant de prendre sa nourriture du soir.

Or, le quatrième jour, ce qui devait arriver arriva. Holopherne donna un grand festin à ses serviteurs, et dit à Vagao, son eunuque :

— Va, et persuade à cette Juive de venir passer la nuit avec moi. Car il serait honteux pour un Assyrien qu'une femme se moquât de lui, et pût le quitter sans avoir été touchée par ses caresses.

Alors Vagao entra chez Judith et lui dit :

— Que la belle femme ne craigne pas d'entrer chez mon maître, pour être honorée devant sa face, pour manger assise à côté de lui, et boire avec lui le vin de la jouissance.

Et Judith répondit:

— Qui suis-je, pour contredire mon maître? Tout ce qui lui paraîtra bon, je le ferai. Tout ce qui lui plaira me paraîtra très bon pendant tous les jours de ma vie.

Elle se leva, mit tous ses ornements, et, étant entrée dans la salle du festin, elle s'arrêta debout dans sa beauté devant Holopherne.

Or le cœur d'Holopherne fut réellement frappé, car il était ardent dans le désir qu'il éprouvait pour elle.

Et il lui dit:

— Bois maintenant, assieds-toi tout près de moi, et couche-toi dans le plaisir, car tu as trouvé grâce devant mes yeux, et tu es très belle.

Et Judith lui répondit:

— Je boirai, seigneur, et je ferai tout ce que tu voudras, et ce jour-ci sera compté comme le plus beau de tous mes jours, car mon âme est magnifiée par ton désir.

Elle s'assit à côté de lui, et elle but et mangea ce que sa servante lui avait préparé.

Holopherne nageait dans la joie, et la regardait avec des yeux de plus en plus flamboyants. Il attendait le moment d'être seul avec elle, et son cœur bondissait d'avance en songeant à la

volupté. Pour s'exciter davantage, ou plutôt pour rafraîchir son sang qui brûlait, il buvait sans cesse du vin et jamais de sa vie il n'en avait tant bu que ce soir-là. Et il était bien heureux en pressant Judith dans ses bras.

Il était tard. Tout le monde se hâta de regagner sa tente, et Vagao sortit le dernier, et ferma en souriant les portes de la chambre. Tous étaient fatigués par le vin.

Holopherne gisait sur le lit, assoupi dans une profonde ivresse.

Judith était seule avec lui.

Elle appela sa servante qui était dans un coin, et elle lui dit de se tenir dehors devant la chambre, pour observer.

Alors Judith vint se placer debout auprès du lit, et priant avec des larmes, remuant les lèvres en silence, elle dit :

— Donne-moi de la force, ô Dieu d'Israël, et jette en ce moment les yeux sur l'œuvre de mes mains, afin que j'accomplisse ce que j'ai résolu de faire avec ton aide.

Après avoir dit tout bas cette prière, elle s'approcha de la colonne qui était à la tête du lit. Là pendait l'épée d'Holopherne accrochée avec le baudrier. Judith tira la lame du fourreau, et

prit à pleine main les cheveux d'Holopherne, et dit :

— Voici l'heure où j'ai besoin de toute ta force, ô Seigneur-Dieu !

Et elle frappa deux grands coups sur la nuque, et la tête fut coupée.

Elle prit alors un grand manteau de pourpre, qui pendait à une colonne, et elle abandonna le corps sans chef.

Et un peu après, elle sortit, et donna à sa servante la tête d'Holopherne, pour la mettre dans sa corbeille.

Toutes deux s'en allèrent, suivant leur habitude de chaque nuit, comme si elles allaient prier. Elles traversèrent tout le camp, et faisant un détour par la vallée, elles arrivèrent à la porte de la ville.

Du plus loin qu'elle vit les gardes, Judith leur cria :

— Ouvrez les portes, car Dieu est avec nous, et il a mis sa force dans Israël.

Et quand on eut entendu sa voix, on appela les prêtres, et tout le peuple vint au-devant d'elle, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, car ils n'espéraient plus la revoir. Tous l'entourèrent avec des torches. Alors elle monta sur

un tertre d'où elle dominait la foule, elle imposa silence par un geste, et tandis que tous écoutaient, haletants, elle dit :

— Louez le Seigneur notre Dieu, qui n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui. Par moi sa servante, il a accompli ce qu'il avait promis aux fils d'Israël, et par ma main il a tué cette nuit l'ennemi de son peuple.

Et, tirant de la corbeille la tête d'Holopherne, elle la leur montra en disant :

— Voici la tête d'Holopherne, chef des armées assyriennes, et voici le manteau de pourpre avec lequel il s'était couché dans son ivresse. Dieu notre Seigneur est vivant, car son ange m'a gardée, et quand je suis partie d'ici, et quand je suis arrivée là-bas, et quand j'en suis revenue. Et Dieu a été bon, car il n'a pas permis que mon sacrifice fût complet, et que sa servante fût souillée, mais il m'a ramenée chez vous sans tache comme j'en étais partie. Réjouissons-nous donc de sa victoire, de mon évasion, et de votre délivrance. Confessons tous qu'il est bon et miséricordieux.

Et tous, adorant le Seigneur, s'écrièrent :

— Le Seigneur t'a bénie; car par toi, il a réduit nos ennemis à rien.

Et Ozias, prince du peuple d'Israël, lui dit :

— Tu es une fille bénie par le Dieu tout-puissant, qui a conduit ta main quand tu coupais cette tête. Et ton nom restera dans la mémoire des hommes qui honorent le courage et la vertu.

Et tout le peuple répondit :

— Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

Achior aussi fut appelé, et Judith lui dit :

— Le Dieu d'Israël, auquel tu as rendu témoignage, veut te prouver que tu as eu raison. Tiens, voici la tête d'Holopherne qui, dans son orgueil, méprisait le Dieu d'Israël, et te menaçait de mort en disant que tu serais tué avec tout le peuple d'Israël.

Achior voyant la tête d'Holopherne tomba la face contre terre, étranglé par la peur. Quand il eut repris ses esprits, il se jeta aux pieds de Judith, et l'adora en disant :

— Tu es bénie par ton Dieu dans toute la famille de Jacob ; et chez toute nation qui entendra prononcer ton nom sacré, on magnifiera à cause de toi le Dieu d'Israël.

Cependant Judith se retourna vers le peuple tout entier, et lui dit :

— Ecoutez-moi, mes frères. Suspendez cette

tête sur nos murs. Et quand le soleil se lèvera, que chacun prenne ses armes, et ruez-vous dehors avec force. Alors il faudra que les éclaireurs assyriens aillent avertir leur chef et l'appeler au combat. Et quand ils trouveront Holopherne sans tête et roulé dans son sang, la terreur tombera sur eux. Vous les verrez fuir, et vous pourrez leur courir sus en toute sûreté, car Dieu les écrasera sous ses pieds.

Alors Achior, voyant le courage que Dieu donne à Israël, abandonna la croyance de sa nation, et se convertit au vrai Dieu. Il se coupa la peau du prépuce et compta au nombre des enfants d'Israël, lui et toute sa race depuis ce jour.

Dès que parut le soleil, on fit ce que Judith avait conseillé, et ce qu'elle avait dit arriva.

Les éclaireurs assyriens coururent au camp avertir les officiers que les gens de Béthulie sortaient. Mais ni les trompettes, ni les ordres criés à voix haute ne purent éveiller Holopherne. Alors Vagao se décida à entrer dans sa chambre. Il s'approcha des rideaux du lit, n'osant les soulever, car il croyait que son maître était couché avec Judith; mais il frappa dans ses mains. Etonné de n'entendre aucun bruit lui

répondre, il souleva les rideaux, et vit le corps d'Holopherne, sans tête, et gisant dans une mare rouge. Alors il poussa de grands cris, et entrant dans la chambre de Judith, et voyant qu'elle n'y était pas, il comprit tout, et sortit pour clamer aux Assyriens :

— Une seule femme juive a jeté la confusion dans la maison de Nabuchodonosor. Voici qu'Holopherne est couché par terre, et son corps est sans tête.

Et tous les princes assyriens arrachèrent leurs vêtements, et se mirent à pousser des hurlements de douleur.

Quand toute l'armée connut cette mort, le courage leur faillit, et ils ne pensèrent plus qu'à fuir, la tête baissée, sans se rien dire les uns aux autres. Ils entendaient venir les Hébreux armés, et ils se sauvaient devant eux par les chemins de la plaine et par les sentiers des collines. Et les fils d'Israël, bien unis en bataillons épais, en firent un grand massacre, et les poursuivirent longtemps, en sonnant de la trompette et en criant après eux.

Ozias envoya aussitôt avertir les autres cités d'Israël, et on traqua partout les Assyriens, jusqu'aux dernières limites de la Judée. Quant

aux Béthuliens, ils envahirent le camp ennemi, pillèrent tout le butin qu'avaient laissé les fuyards, et revinrent avec d'immenses troupeaux, des meubles, des bijoux, et de l'or.

Or Joacim, le grand prêtre, vint de Jérusalem à Béthulie avec tous les prêtres pour voir Judith. Et quand celle-ci sortit au-devant d'eux, tous s'écrièrent d'une seule voix :

— Tu es la gloire de Jérusalem, tu es la joie d'Israël, tu es l'honneur de notre peuple. Tu as agi virilement. Et ton cœur a été fort parce que tu aimes la chasteté, et parce que tu n'as pas connu d'autre homme que ton mari. Aussi Dieu t'a bénie, et tu seras éternellement honorée.

Et tout le peuple répondit :

— Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

Il fallut trente jours pour ramasser dans toute la Judée les dépouilles des Assyriens. Et on donna à Judith tout ce qui avait appartenu à Holopherne en or, argent, vêtements, pierres précieuses, vaisselle de luxe. Et tout le peuple lui donnait ces choses de bon cœur, en célébrant son nom sur les cithares.

Alors Judith prit une harpe, et devant les hommes, les femmes, les jeunes gens et les

vierges, elle chanta ce cantique au Seigneur :

« Chantez Dieu sur les tambours, chantez Dieu sur les cymbales; et commencez un nouveau psaume en son honneur.

« Assur est venu des montagnes du Nord et la multitude de ses troupes arrêtait le cours des torrents.

« Il a dit qu'il brûlerait mes temples, qu'il tuerait mes jeunes gens, et qu'il emmènerait en captivité mes vierges.

« Mais Dieu s'est mis contre lui, et l'a livré aux mains d'une femme, et l'a vaincu.

« Car ce n'est pas un géant, ni un monstre qui est venu à bout de l'ennemi; c'est Judith, fille de Mérarus.

« Elle a oint sa face de parfums, et elle a mis sa belle mitre et sa belle robe pour le tromper.

« Ses sandales ont ravi les yeux d'Assur, sa beauté l'a captivé. Et elle lui a coupé la tête à coups d'épée.

« Alors le camp des Assyriens s'est mis à aboyer de douleur, et a fui devant les Béthuliens qui avaient soif.

« Et les fils de mes filles ont tué l'ennemi, et l'ont chassé comme on chasse des enfants qui ont peur.

« Chantez un hymne au Seigneur, chantez un hymne nouveau au Dieu tout-puissant. »

Et tout le peuple d'Israël se rendit à Jérusalem pour adorer le Seigneur, et lui offrir des holocaustes. Judith offrit en anathème d'oubli toutes les armes et le manteau de pourpre d'Holopherne.

On célébra la fête de la délivrance pendant trois mois entiers, avec Judith pour reine de la fête.

Puis chacun retourna dans sa maison, et Judith revint à Béthulie, et sa renommée était la plus belle de toute la maison d'Israël. Elle donna la liberté à sa servante. Elle reprit sa vie pieuse, chaste et solitaire, et ne connut aucun homme pendant les instants de sa vie. Les jours de fête seulement elle sortait et c'était avec grande gloire.

Elle demeura ainsi dans la maison de son mari cent cinq ans, et mourut, et fut ensevelie avec son mari Manassés, à Béthulie. Tout le peuple, à sa mort, prit le deuil pendant sept jours.

Durant toute sa vie et longtemps après sa mort, personne n'inquiéta jamais le peuple d'Israël.

Quant au jour commémoratif de sa victoire, il fut placé par les Hébreux au nombre des jours sacrés, et on l'a toujours fêté depuis ce temps, et on le fête encore aujourd'hui.

LA BELLE HÉLÈNE

LA BELLE HÉLÈNE

I

Celle d'Homère, ou celle d'Offenbach ?

Certes il serait plus que bizarre d'établir une comparaison quelconque entre ces deux noms ; et au premier abord, il semble qu'il n'y ait aucun rapport possible entre l'auteur des *Deux aveugles* et l'immortel aveugle de la Grèce. Il faut bien avouer cependant que si on interrogeait sur la belle Hélène tous les gens qui connaissent ce nom, les neuf dixièmes répondraient par une ritournelle d'Offenbach.

Depuis l'apparition de cette parodie, il s'est trouvé force gens pour la blâmer. Aujourd'hui même qu'elle est devenue en quelque sorte classique, plus d'un crie encore à la profanation et au sacrilège. Ces dévots rétrospectifs traite-

raient aisément Meilhac de Vandale et Halévy d'iconoclaste.

Toucher à Homère! Blaguer une légende! Et le respect, fichtre? Et les choses sacrées? Et les mythes?

Une chose cependant est à remarquer, c'est que les gens qui parlent le plus doctoralement à ce sujet sont précisément ceux qui sont les plus faibles docteurs en la matière. On embarrasserait fort la plupart de ces chauvins de l'antiquité, si on leur mettait le nez dans ce vénérable grec qu'ils défendent à la façon des martyrs mourant pour une religion sans la comprendre.

Pour qui sait le grec, pour qui a lu Homère dans Homère et non dans Bitaubé, le sacrilège de Meilhac et Halévy change absolument de caractère. C'est non seulement une charmante plaisanterie, une excellente caricature; mais c'est de plus une manière d'interprétation qui a sa valeur. Évidemment les hommes d'esprit qui ont ainsi travesti Homère le connaissent fort bien, et en ont pénétré le sens intime. C'est en forçant la traduction qu'ils ont trouvé la parodie. Ils ont simplement franchi le pas qui sépare le sublime du grotesque. Ils ont eu

peu d'efforts à faire pour rendre ridicules ces héros barbares dont la grandeur est presque disproportionnée et qui en même temps touchent à la nature humaine par les plus vulgaires besoins. Achille et son talon invulnérable, Ménélas et ses malheurs domestiques, l'orgueilleux et stupide Agamemnon, le fourbe Calchas, Hélène enfin telle que nous la verrons tout à l'heure, sont trop vrais pour n'être point comiques. Homère lui-même, qui les a faits si puissants et si superbes, ne manque pas à l'occasion de s'égayer sur leur compte. Tous les lazzis de l'opérette sont respectueux auprès des grossières injures que se jettent à la face ces demi-dieux. Il faut lire dans le grec même les enfilades d'épithètes qu'ils se renvoient, telles que porc, chien, cœur de renard, sac à vin, et bien d'autres. Il faut les voir manger des bœufs entiers qu'ils font rôtir eux-mêmes, boire d'autant, se menacer du poing et s'attaquer de la gueule. Il faut peser le mépris d'Achille pour Agamemnon, la sottise de Ménélas, la forfanterie d'Ajax. Et quand on a bien saisi tout le fond de la pensée homérique, il faut cesser de crier au scandale parce que des hommes d'esprit ôtent à ces vivants les

bandelettes de momie que les pédants avaient mises à leur nudité. En vérité une telle parodie nous semble plus près du vrai sens que bien des commentaires érudits, qui de plus ont le désavantage d'être ennuyeux.

Si d'ailleurs il y a sacrilège, ce n'est pas au temps moderne qu'il faut s'en prendre. Il y a longtemps que la légende troyenne a fourni des sujets de rire. Les Latins et même les Grecs, qui pourtant n'avaient pas comme nous l'excuse d'être d'une religion étrangère à celle d'Homère, se sont autant moqués que nous du divin aède. Sans parler des innombrables poèmes perdus dont les grammairiens anciens nous ont conservé à peine les titres, il suffit de lire Lucien, Ovide, Martial, pour voir qu'on ne se gênait pas avec les héros. Andromaque elle-même, si noble et si touchante de tous points, n'a pas été respectée par les railleurs de l'antiquité. Que vient-on donc accuser les railleurs modernes?

Au fond, anciens et modernes avaient raison. Il est permis de rire des plus grandes choses. Il est permis de parodier le génie, et même on ne peut parodier que lui. Il ne viendra certainement à l'idée de personne de tourner en ridi-

cule la *Franciade* de M. Viennet. Ce serait faire double emploi.

Ceci dit, et pour n'avoir plus à y revenir, la vérité est qu'Hélène présente une des plus belles et plus splendides figures d'amoureuses que jamais poète ait rêvée. Oublions donc un instant le costume bouffon dont les rieurs l'ont souvent affublée, chassons de notre mémoire les couplets égrillards que lui fait chanter Offenbach, et tâchons de retrouver purement l'image antique.

Hélène, c'est la beauté fatale et souveraine qui domine une des plus grandioses épopées de l'esprit humain; c'est l'incarnation terrestre du type féminin, l'adorée inconsciente et terrible, naïve et cruelle, qui promène la volupté chez les hommes, tandis que les malheureux se ruent dans le sang et les batailles pour un regard de ses yeux.

Hélène est au nombre des plus divines parmi ce divin cortège des reines et des courtisanes, dont les astres étoilent le ciel de l'humanité. C'est la même femme que Cléopâtre, celle-ci étant dans l'histoire, et celle-là dans la légende.

II

Hélène la belle était fille d'un dieu. Sa mère, femme de Tyndaris, roi de Lacédémone, était Léda ; et son père fut ce fameux Cygne de l'Eurotas qui n'était autre que Jupiter métamorphosé. Il ne fallait pas moins qu'un tel amour et qu'une telle origine pour expliquer la merveilleuse beauté de cette femme.

Cette beauté n'attendit pas d'ailleurs longtemps pour se révéler et pour être désirée. Dès l'âge le plus tendre, elle éclatait si surnaturelle que les hommes s'arrêtaient pour la contempler, et que sa réputation était déjà faite dans toute la Grèce. Au dire de plusieurs historiens et mythographes, Plutarque et Hellenius par exemple, cette enfant qui n'était pas encore nubile, inspirait déjà de si violentes passions, qu'on était obligé de la faire toujours escorter par des gardiens.

De telles précautions, une si précoce splendeur, une pareille renommée, mirent au cœur d'un héros le désir de connaître la jeune mer-

veille. Thésée, accompagné de son ami Pirithoüs, pensa qu'une telle conquête n'était pas au-dessous de ses exploits, et qu'il était bon de prendre dès maintenant l'enfant pour la garder et posséder plus tard la femme.

Hélène n'avait alors que douze ans, pour prendre l'affirmation des plus modérés de ses biographes. S'il fallait s'en rapporter à quelques-uns, elle n'aurait eu que sept ans. En tout cas, c'était une enfant encore, une fillette, et elle dansait avec ses compagnes dans un temple de Diane, quand Thésée la vit. Comme tous les hommes qui la voyaient, il sentit aussitôt l'amour. Il était venu pour ravir une enfant, et il trouvait déjà la femme.

Il l'emmena de force avec lui, et la confia à sa mère, dans Aphidnès.

Cependant les frères d'Hélène, Castor et Pollux, ne voulant pas lâcher un tel trésor, et furieux que Thésée eût commis un rapt au lieu de demander un mariage, s'étaient mis en campagne. Vainement Thésée cacha sa proie, afin qu'on ne pût la découvrir. Hélène était trop belle pour demeurer quelque part inconnue. Les oiseaux même qui la voyaient auraient crié son nom à cette vue. Des Athéniens la virent.

Castor et Pollux furent avertis. Il assiégèrent Aphidnès, et reprirent Hélène.

Comme toutes les femmes complètes, Hélène était déjà aussi fourbe que belle, car elle remercia ses frères par un mensonge. Elle leur jura que Thésée l'avait respectée. Il est certain pourtant que le héros, qui voulait garder ce fruit pour plus tard, voyant que le fruit lui échappait, avait mordu la fleur. En revenant à Lacédémone avec ses frères, Hélène s'arrêta chez sa sœur Clytemnestre, femme d'Agamemnon. Avec ce passage coïncide la naissance d'Iphigénie, qui était la fille de Thésée et d'Hélène. Hélène ne voulait pas ramener à Sparte ce témoignage de sa honte. Clytemnestre fit croire à Agamemnon qu'Iphigénie était sa fille, et se chargea de l'élever à la cour d'Argos.

Après cette première aventure, la surveillance redoubla autour d'Hélène. Elle devenait d'ailleurs plus belle de jour en jour. Son corps divin s'était épanoui sous les premiers baisers ; maintenant elle semblait Aphrodite vivant sur la terre.

On a, cela va sans dire, peu de renseignements certains qui permettent de faire son portrait exact. Ce qu'on sait suffit néanmoins à

recomposer ou à imaginer sa figure. Elle était grande, blanche et blonde. Deux traits caractéristiques sont connus : la longueur de son cou et la perfection de sa gorge. C'est pour expliquer ce col souple et onduleux qu'on l'avait fait naître du cygne. Quant à sa gorge il suffit de rappeler qu'elle passe pour la première femme dont les seins aient servi de modèles aux coupes que l'on consacrait à Vénus. Cette poitrine et ce cou d'une ligne si pure, la sveltesse du corps, la blancheur marmoréenne des chairs, il n'en faut pas davantage pour donner l'impression d'Hélène. On n'a plus qu'à se représenter les yeux grands et profonds, la bouche voluptueuse, et par-dessus tout, couvrant ces détails exquis, une sereine et superbe majesté.

Aussi toute la Grèce fut-elle bientôt amoureuse de la belle femme. Tous les chefs, tous les rois, tous les héros, avaient au cœur cette même envie : la posséder. On oubliait son aventure avec Thésée, on ne voulait pas penser à son humeur capricieuse que nul ne pourrait satisfaire, à ses charmes que nul ne pourrait garder ; on ne songeait qu'au bonheur de l'avoir.

Tyndaris, père d'Hélène, était fort embarrassé pour choisir un gendre. Préférer un des

rois grecs, c'était se faire autant d'ennemis des autres. Puis, qui assurerait au préféré la libre possession de la femme ? Les dédaignés ne se ligueraient-ils point pour se venger de lui? Il communiqua aux prétendants son embarras, et chercha avec eux le meilleur moyen de tout concilier.

Hélène en proposa un : au lieu d'être choisi par Tyndaris, le mari serait choisi par elle. On accepta, chacun espérant être remarqué. Mais cela ne suffisait pas encore. Car parmi les prétendants plus d'un était assez amoureux d'Hélène pour l'aimer malgré son ordre; et rien ne rendait certain qu'on respecterait même sa volonté. Alors Tyndaris proposa un serment solennel, par lequel tous s'engageaient à devenir l'allié de celui que préférerait Hélène, et à lui prêter main-forte si quelqu'un portait atteinte à ses droits.

Tout étant ainsi ordonné, Hélène choisit Ménélas, roi de Sparte. Ce n'était ni le plus jeune, ni le plus beau, ni le plus illustre. Mais il passait pour le plus simple, et ceci suffit pour expliquer le choix. On trouve là, dans la légende, cette pointe d'ironie qui donne raison à ceux qui l'ont raillée. Épouser Ménélas, c'était

s'assurer la liberté des caprices et l'impunité des fautes.

Les premiers temps du mariage furent heureux, Ménélas adorant sa femme. Hélène eut une fille nommée Hermione. Mais le bonheur calme du ménage, la paix monotone du gynécée, n'allaient point à la jeune femme. Hélène n'était pas faite pour être mère de famille. Elle était faite pour aimer, pour être aimée, pour verser au cœur des hommes la volupté divine. Ménélas ne suffisait pas à ses impatients désirs; et celle qui s'était laissé enlever à douze ans par Thésée ne pouvait vraiment pas vieillir obscure dans la maison d'un roi de Sparte. Aphrodite lui avait réservé un destin moins tranquille, mais plus resplendissant.

Un étranger, Pâris, fils de Priam, roi de Troie, avait été marqué par la déesse pour apporter à Hélène le changement désiré. C'était un pasteur, jeune et beau, si jeune qu'Aphrodite avait rougi en se montrant nue à ses yeux sur le mont Ida, si beau qu'elle avait presque regretté un moment de ne pas être Hélène qui allait être aimée par lui. Pâris avait entendu parler de la merveilleuse reine de Sparte, et, pour le prix de la pomme donnée à Vénus, il avait

demandé à la déesse l'amour d'Hélène. Il venait le chercher.

Que pouvait faire Hélène contre tant d'ennemis : la simplicité de Ménélas, la beauté de Pâris, l'ennui de la vie paisible, et la volonté de Vénus? Elle céda, et se laissa ravir par le jeune homme troyen. Ils partirent, et Pâris posséda Hélène pour la première fois dans l'île de Cranaé.

Le moment était venu de rappeler aux prétendants leur serment solennel. On avait attenté aux droits de Ménélas. Bien plus, c'était un étranger, un Asiatique, qui avait enlevé à la Grèce sa plus belle femme. Au nom de la Grèce outragée, de Ménélas trahi, et du serment juré, il fallait venger l'offense, et tous les rois devaient se liguer pour le faire. Quelques-uns trouvaient pénible de tenir leurs promesses et d'aller combattre pour une femme qui ne leur était plus rien. Mais il n'y avait pas à reculer. On avait juré, il fallait obéir. C'est ainsi que fut décidée la guerre de Troie.

Guerre gigantesque, restée légendaire grâce à la merveilleuse épopée grecque. Là se rencontrèrent la Grèce et l'Asie barbares et héroïques. Là se heurtèrent deux civilisations, qui

devaient se retrouver plus tard en présence à Marathon et à Salamine. Tous les chefs de la Grèce étaient venus : Agamemnon, le roi des rois, Ménélas, roi de Sparte, Achille aux pieds légers, Ajax, fils de Télamon, le rempart des Grecs, Nestor, le vieillard aux lèvres de miel, qui avait vu trois générations d'hommes, le subtil Ulysse cher à Minerve, et l'autre Ajax, et Diomède, et Idoménée, et enfin toute la fleur des princes et des rois. Du côté des Troyens, les innombrables fils de Priam ont appelé à leur aide les rois pasteurs des montagnes, les chefs de la plaine et de la côte, et la fortune du pays s'est réfugiée avec eux dans la citadelle d'Ilion. Parmi tous ces héros, on remarque Énée, fils d'Anchise et de Vénus, Pâris, le ravisseur d'Hélène, et surtout Hector, le grand guerrier seul capable de résister au divin Achille, Hector qui fait reculer toute l'armée des Grecs au cri de sa voix.

Et la lutte terrible commence, et dix ans entiers se continue. Pour la belle femme ravie, des milliers d'hommes sont massacrés, des héros meurent. Les dieux eux-mêmes se mêlent à la bataille sans fin. De temps en temps, quand les deux partis lassés semblent vouloir un peu

de repos, ou quand l'un des deux est prêt à céder, alors, du haut de l'Olympe, un Dieu saute dans la mêlée. On entend le rugissement de son cri de guerre, semblable au tonnerre grondant dans les cavernes de la nue. Et soudain, dans les rangs épais des vainqueurs, un trou se creuse. C'est le dieu qui passe en moissonnant les hommes. Mais un autre dieu soutient les vainqueurs ainsi massacrés, et il descend à son tour, et bientôt l'Olympe entier est sur la terre, confondu avec les combattants. Et Ajax tient tête à Mars, Diomède blesse Vénus d'un coup de lance, et une odeur d'ambroisie couvre le champ de bataille quand le sang rose de la déesse tombe sur la terre. Les fleuves sortent de leur lit pour voir la lutte effroyable, et eux-mêmes entraînés par le tourbillon de la mêlée, se ruent parmi les massacres. Mais Achille les voit, fond sur eux, et Achille est plus fort que les divinités. Sans un signe de Zeus qui fronce ses noirs sourcils, la bataille ne s'arrêterait pas même à la nuit. Mais le souverain a parlé. Les dieux remontent dans l'Olympe las d'avoir combattu contre des héros. Les Grecs aux belles knémides reviennent à leurs vaisseaux tirés sur le rivage. Les Troyens ren-

trent derrière les solides murailles de la ville. Et il ne reste plus sur la plaine fumante que les hérauts comptant les morts et préparant les bûchers immenses pour les funérailles.

Que fait Hélène pendant ce temps? Que fait-elle, la belle femme pour qui les hommes et les dieux se battent? Enfermée dans sont haut palais, sereine et douce, elle tisse de ses mains blanches un large manteau de pourpre double, et elle y brode de son aiguille les combats sans nombre des Grecs aux belles knémides contre les Troyens habiles à dompter les chevaux.

Et ces Troyens, sur qui elle a fait fondre tant de maux, n'ont pour elle aucune parole de reproche ou de blâme. Jeunes et vieux, tous s'accordent pour la respecter et l'admirer, tant la beauté souveraine a de prestige. Quand les vieillards, placés sur le haut des portes de la ville, comme des cigales au faîte d'un arbre, s'attristent et se lamentent à cause des braves jeunes hommes qui tombent dans la plaine, soudain Hélène paraît auprès d'eux. Sans doute ils vont penser à ceci, que c'est elle qui est cause de ces égorgements, et leurs lamentations vont éclater contre l'adultère qui jouit de son crime au prix de tant de morts. Eh bien! non.

TAYLOR INST. OXFORD

Hélène est trop resplendissante pour qu on lui en veuille de quoi que ce soit. En la voyant, les vieillards se taisent, et l'admirent. Leurs larmes se sèchent dans leurs yeux éblouis, et ils disent tous d'une seule voix :

— Il est juste que tant d'hommes meurent pour une si belle femme.

Et Priam, le pauvre vieux roi, qui perd chaque jour un de ses enfants, comme ces grands chênes anciens qui voient tomber une à une leurs branches coupées par la cognée, Priam dont la ville est assiégée, dont le royaume est pillé, dont la vieillesse sera peut-être déshonorée par l'esclavage, que dit-il d'Hélène? A coup sûr, il doit la haïr. Eh bien ! non plus. Il la compare religieusement aux déesses immortelles, et c'est le destin seul qu'il accuse de tous ses maux.

Ménélas lui-même n'a point de haine contre elle. Il s'irrite contre Pâris, contre Troie qui conserve le ravisseur. Il sent frémir le javelot dont il voudrait percer l'infâme. Contre Hélène, il ne ressent rien. Qu'il la voie, qu'il la reprenne, et il sera heureux.

Mais Pâris la garde. Non qu'il soit un amant jaloux, et qu'il surveille les pas de sa maîtresse.

Hélène est liée à lui par un lien autrement fort, par la volonté d'Aphrodite. Eh ! sans cette attache qu'elle ne peut briser, resterait-elle auprès de Pâris?

Hélène est généreuse et bonne ; et s'il était en son pouvoir de mettre fin à la guerre, elle le ferait. Il semble qu'elle puisse le faire. Car elle a toute liberté dans Troie. Elle peut aller, venir, sortir, et il lui serait facile de gagner le camp des Grecs et de s'en retourner avec eux. Mais la volonté de la déesse cruelle pèse sur son cœur, et elle ne peut fuir son amant.

Elle le méprise toutefois, et elle regrette bien souvent d'avoir couru une telle aventure, d'avoir quitté son mari, ses frères et sa fille, d'avoir suscité une telle guerre, pour un homme qui n'est que beau et qu'elle voudrait voir brave.

— Ah ! dit-elle à Hector, puisque les Dieux avaient voulu ces choses funestes, pourquoi ne pas m'avoir donné pour amant un guerrier plus brave, capable d'être irrité par les insultes des hommes?

Et quand elle voit le beau jeune homme occupé, loin du combat, à polir sa cuirasse, elle le couvre d'outrages, elle l'appelle paresseux,

cœur de cire, âme d'enfant, et elle veut l'envoyer se battre. Ne devrait-il pas être toujours au premier rang, lui pour l'amour de qui elle a consenti à toutes les hontes, lui qui goûte seul les douceurs d'une volupté pour laquelle deux peuples se déchirent ?

Pâris va combattre en effet; mais la fatigue l'accable. Aphrodite d'ailleurs l'enlève dans un nuage, et vient le déposer dans la chambre d'Hélène, pour qu'il se repose.

— Lâche ! lui dit Hélène au grand cœur ! Tu viens du combat. Plût au ciel que tu y fusses mort, tué par l'homme courageux qui était mon premier mari. Certes auparavant tu te vantais, disant que tu l'emportais sur le vaillant Ménélas par ta force, tes mains et ta lance. Va donc le provoquer, va trouver le vaillant Ménélas, pour qu'il lutte encore une fois contre toi. Va ! Mais non ! Je te conseille de rester tranquille, et de ne pas t'attaquer au fauve Ménélas, et de ne pas combattre contre lui comme un sot, de peur qu'il ne te jette à terre d'un coup de lance !

Mais Pâris connaît son pouvoir. Il sait qu'Aphrodite le protège et qu'il peut fermer la bouche d'Hélène avec un baiser.

— Ne t'emporte pas contre moi, femme, en pénibles opprobres. Car si Ménélas vient de me vaincre, c'est avec l'aide de Pallas Athènè. Je le vaincrai à mon tour, car nous avons aussi des Dieux pour nous. Mais viens, réjouissons-nous dans l'amour, et couchons-nous ensemble. Car jamais l'amour ne m'a autant empoigné le cœur, pas même quand, après t'avoir enlevée de ta chère Lacédémone, je naviguais avec toi sur mes vaisseaux, et que dans l'île de Cranaë je me suis fondu en toi par l'amour qui joignait nos corps. Je t'aime autant aujourd'hui que la première fois, et un doux désir m'a saisi.

Et il entraîne Hélène vaincue vers la couche amoureuse.

Ainsi, plus grande que son amant, mais soumise à Vénus toute-puissante, Hélène ne peut songer à regagner le camp des Grecs, et la guerre dure toujours.

Quand finira-t-elle ? Voici que Pâris est tué, et il semble que tout soit terminé par cette mort. Mais il s'agit bien d'un homme ! C'est tout le peuple qui possède Hélène, puisqu'il la voit, puisqu'il a l'ineffable bonheur de jouir de ce spectacle. On marie Hélène à Deïphobe,

frère de Pâris, et la guerre dure toujours.

Cette fois cependant, quoiqu'elle eût cédé à la volonté d'Aphrodite, Hélène se sentait moins faible qu'avec Pâris. Elle avait aimé Pâris, elle n'aimait point Deïphobe. Aussi se surprenait-elle plus souvent à penser aux Grecs, à Sparte, à l'Eurotas. Dix ans d'ailleurs s'étaient écoulés. Son âme aventureuse se reposait maintenant avec plaisir dans l'espoir d'une famille tranquille, d'une maison respectée. Elle songeait avec envie au bonheur, au vieux et cher foyer reconquis, et le temps avait plus fait pour la rapprocher de Ménélas que les gigantesques batailles du siège.

Aussi quand Ulysse déguisé en mendiant pénétra dans Troie et vint lui annoncer le coup définitif qui allait mettre fin à la guerre, le reçut-elle avec joie. Elle seule fut dans la confidence du départ simulé des Grecs et du fameux cheval de bois orné d'airain. Le cheval entra et fut placé par les Troyens dans le temple de Pallas. Elle savait que ce cheval contenait la ruine de Troie. Elle aurait pu faire avorter le monstre, et peut-être le souvenir des fils de Priam tués pour elle lui reprocha de ne pas servir à la victoire des Troyens. Il y avait de l'ingratitude à

ne pas les sauver. Mais d'autre part elle était grecque, elle voulait revoir son pays abandonné et elle préféra la ruine de ceux qui l'avaient prise à la ruine de ceux qui allaient la reconquérir. Seulement, pour éprouver son habileté et pour faire peur au prudent Ulysse, elle alla la nuit dans le temple, et, se plaçant sous le ventre du cheval, elle imita la voix des femmes que les chefs avaient laissées en Grèce. Anticlos s'y trompa si bien que, ne pouvant résister au désir de répondre, il allait parler, quand Ulysse lui serra la gorge pour le faire taire. A part cette espèce de gaminerie, bizarre quand on connaît la sérénité d'Hélène, rien ne troubla la ruse des Grecs. Et le lendemain Troie était prise et brûlée. Le vieux Priam mourait, Deïphobe était tué par Ménélas, et les Grecs avaient enfin repris la belle femme qui avait fait couler tant de sang.

Son retour fut glorieux. Elle ne revit pas la Grèce en captive, comme y arrivaient Hécube, Cassandre, Andromaque. Elle revint en reine, reçue avec ivresse par son mari, acclamée par toute la Grèce.

Quand plus tard Télémaque, cherchant son père, vint à Sparte, il trouva Hélène heureuse

et vénérée. Elle était la maîtresse du palais, et lui versa le vin qui apaise la colère, chasse les chagrins et fait oublier tous les maux. Ménélas et tous les Grecs avaient sans doute bu de ce vin; car jamais personne ne reprocha à Hélène ses erreurs et les générations d'hommes que sa fantaisie avait précipitées dans l'Hadès.

Cependant une lugubre fin était réservée à la plus belle des femmes. Ménélas mort, les contemporains de la guerre de Troie morts aussi, Hélène restait, moins belle sans doute. Le temps devait avoir enlevé à son visage et à son corps divins les charmes qui enivraient et aveuglaient autrefois les hommes. Aussi les deux fils naturels de Ménélas, Mégapenthe et Nicostrate, chassèrent-ils Hélène du palais de son mari. Elle dut fuir, non plus maintenant pour suivre un amour vagabond, mais pour échapper à la mort. Elle se réfugia dans l'île de Rhodes. Mais là régnait Polyxo, femme de Tlépolème, un des héros morts au siège de Troie. Polyxo haïssait Hélène. Un jour que celle-ci était au bain, la veuve de Tlépolème envoya des femmes déguisées en Furies et chargées de tuer celle qui avait causé la mort du héros. La belle femme

allait payer tous les maux qu'elle avait fait subir aux hommes.

Châtiment terrible et le plus cruel qu'on pût imaginer! Hélène, la belle Hélène, la merveille du monde, l'image de la beauté divine, Hélène fut pendue.

Mais la postérité ne ratifia pas ce jugement implacable. Comme les Grecs du siège, la postérité demeura éblouie par la beauté d'Hélène, et de toutes parts, à Rhodes même, on lui éleva des temples ainsi qu'à une déesse.

La postérité avait raison. Hélène était l'incarnation de l'amour et de la beauté, et son amour d'ailleurs était fatal. C'est la volonté d'Aphrodite qui la menait, et nul ne peut résister aux Dieux. Le dernier mot à dire sur Hélène c'est celui des vieillards de la porte de Scées, c'est celui de Priam :

— Non ! ce n'est pas ta faute si les hommes meurent pour toi. Et quand même ce serait ta faute, les hommes auraient raison de se tuer pour une si belle femme !

SAPPHÔ

SAPPHÔ

C'est fête aujourd'hui à Mitylène. Les Lesbiens ont laissé leurs travaux pour célébrer le jour d'Aphroditâ. Les riches commerçants ont fermé leurs comptoirs où ils échangent la pourpre d'Asie contre la toile de Grèce, et les bijoux égyptiens contre les peaux des bêtes tuées par les Barbares. Les robustes portefaix ont cessé de remuer, de charger et de décharger les lourdes caisses en bois odorant, pleines de raisins dorés séchés au soleil et de figues violettes à la peau ridée. Les esclaves eux-mêmes se reposent : ils ne tournent plus la meule sous laquelle s'écrasent l'orge et le froment; ils ne recueillent plus dans d'énormes amphores l'huile claire et parfumée qui tombe goutte à goutte du pressoir regorgeant d'olives. Tout le monde est en joie : c'est la fête de la grande Aphroditâ.

Et l'on se rend au temple de la Déesse, bâti en marbre rose, sur une colline baignée par la mer bleue.

Autour du merveilleux palais s'étend le bois sacré, planté de myrtes aux sombres feuilles, de rosiers aux fleurs rouges comme des lèvres, et de cyprès, emblèmes de la fécondité, arbres à la fois mâles et femelles. Des allées tortueuses mènent à d'obscurs réduits; partout des bocages propices au mystère; des lits de gazon sous chaque arbre; un nid de baisers dans chaque fleur. C'est là que s'accomplissent les initiations amoureuses; c'est là que les femmes viennent offrir aux prêtres le sacrifice de leur corps, et que les amants viennent nouer et dénouer les liens de leur cœur.

Aujourd'hui le jardin perd son mystère. Tout le monde envahit le bois. Les échos s'étonnent de répéter la rumeur d'une foule, au lieu de soupirer les sanglots d'amour que la volupté satisfaite arrache aux couples enlacés. Le sable fin, où des corps nus et pâmés roulaient hier leur ivresse, crie sous les sandales nombreuses, comme le chaume sous les mille pas d'un troupeau de moutons. On va, on vient, on se promène en se heurtant. Les

jeunes gens qui voient pour la première fois les doux retraits d'amour, interrogent curieusement les vieillards, qui répondent avec indulgence et sourient avec malice. Des femmes sentent leur monter à la gorge un mélancolique souvenir en passant au pied d'un arbre, dont les racines couvertes de mousse leur ont servi d'oreiller. Des vierges parlent bas à de beaux éphèbes, et choisissent d'avance le tombeau de leur virginité. Le regret des joies passées, l'espoir des plaisirs promis, l'image de la volupté empreinte sur tous les objets de ce lieu charmant, la chaude brise de mer apportant ses effluves salés parmi les pénétrantes senteurs des roses et des myrtes, le grand et fécondant soleil versant son vin de flamme aux cœurs épanouis, tout respire la gloire de la déesse, tout chante la puissance de l'amour.

Et voici qu'arrive la théorie des prêtres marchant par rangs ordonnés et sur un pas rythmique. Le premier rang est vêtu de robes blanches, symbole de la virginité; le second rang, de robes rouges, symbole de la maternité sanglante; et les deux couleurs vont ainsi en alternant jusqu'à la fin de la première hétairie.

Puis arrivent, mêlés et confondus à dessein pour signifier le désordre de la passion, les Ityphalles et les Phallophores, non point barbouillés de lie et pleins de vin comme aux fêtes de Bacchos, mais uniquement appliqués au rite de l'Aphroditâ féconde. L'emblème masculin, qu'ils portent comme étendard, indique le sens de leur culte.

Leurs vêtements, d'une symbolique plus raffinée, sont compris par les initiés seulement, et le vulgaire se contente d'en admirer la curieuse et riche ordonnance. Les Ityphalles ont des tuniques bigarrées de nuances infinies sur un fond blanc; leurs mains sont entièrement couvertes par les manches, qui sont faites de fleurs naturelles cousues sur une fine étoffe de gaze. Une ceinture en cuir fauve fixe à leurs flancs une tarentine qui traîne sur leurs talons. Les Phallophores, vêtus d'une caunace, portent comme signes distinctifs une couronne de lierre et de violettes, et un plastron tissu de serpolet.

Ils s'avancent, en chantant l'hymne antique de la Déesse, accompagnés par les flûtes aux sons coulants et les lyres aux notes détachées. Le peuple répète après eux les louanges

d'Aphroditâ, mais sur un ton doux, pour ne point couvrir la voix des chanteurs sacrés.

L'hymne fini, on doit pénétrer dans le temple, pour offrir sur l'autel les sacrifices préparés. C'est ainsi qu'on achètera le droit d'accomplir dans l'année, sur l'autel plus charmant d'un lit de gazon, sous le dôme des myrtes du bois sacré, le sacrifice amoureux.

Déjà les prêtres s'apprêtaient à frapper trois fois du marteau d'ébène la porte d'ivoire. Ils allaient prononcer la formule qui ouvre aux profanes le sanctuaire. Le peuple se pressait derrière eux. Les jeunes gens avides, les vierges palpitantes, attendaient, la bouche ouverte et la poitrine gonflée. On n'entendait plus que le bruit des respirations entrecoupées et des voluptueux soupirs, au milieu du recueillement religieux qui lentement posait son aile sur tous les fronts.

Tout à coup, dans ce silence, une mélodie douce s'élève sur le rivage et arrive avec la brise de mer. C'est un chœur de voix féminines, pures et vibrantes comme un son de cristal, et soutenues par les notes graves des barbitos aux cordes d'airain. Des accents plus mâles dominent parfois cet accord charmant.

On dirait un chœur de Néréides parmi lesquelles chanterait un jeune éphèbe, dont la voix encore tendre a déjà cependant les vigueurs plus viriles de la puberté.

La mélodie est si belle, que les prêtres eux-mêmes, au lieu de continuer la cérémonie, s'arrêtent pour écouter. Et le silence du peuple est si profond que tout le monde peut entendre.

Le chœur merveilleux chante un hymne à la belle Aphroditâ.

Il dit :

Toi dont le trône est orné, immortelle Aphroditâ, — fille de Zeus, savante en ruses, je t'implore. — Ne me méprise pas, ne charge pas d'ennuis, — O reine, mon cœur.

Mais viens vers moi, si jamais à ma demande, — ayant souvent entendu mes prières, — tu les as écoutées; si, quittant la maison de ton père, — tu es venue sur l'or

De ton char attelé par toi; si tu as été conduite par tes beaux — rapides moineaux, au-dessus de la terre noire — faisant un tourbillon de leurs ailes nombreuses, eux venus du ciel, au mi — lieu de l'éther.

Et en un moment ils furent arrivés; et toi, ô bienheureuse, — ayant souri sur ton immortel visage, — tu demandas quelle était la cause de ma souffrance, et pourquoi — certes je t'appelais,

Et quels sont par-dessus tout les désirs et les vœux — de mon cœur en délire, et quelle personne je veux de nouveau — voir prendre au filet de mon amour? Qui donc, ô — Sapphô, t'outrage?

Va, si cette personne te fuit, bientôt elle te poursuivra; — si elle dédaigne tes présents, au contraire elle t'en donnera; — si elle ne t'aime pas, bientôt elle t'aimera, — même toi ne le voulant pas.

Déesse, viens à moi maintenant aussi, et délivre-moi de mes pénibles — tourments, et tout ce qu'il faut accomplir, — pour satisfaire mon cœur, accomplis-le; et toi-même, — viens combattre avec moi.

Les voix s'étaient peu à peu rapprochées; et quand vibra la dernière note de l'hymne, on vit apparaître au fond de la grande allée du bois la troupe des chanteuses.

Le peuple et les prêtres, qui déjà dans les

paroles de l'ode avaient saisi au vol le nom de l'auteur, saluèrent ce nom qui était leur gloire.

— Honneur à Sapphô !

— Louange à la grande Sapphô !

— Bienheureuse Aphroditâ qu'une pareille lyre a chantée !

Et le chef des prêtres, marchant au-devant de la poétesse, lui dit de loin, comme s'il parlait à une divinité :

— Joyeuse et renommée soit la cité de Mitylène, joyeuse et renommée soit l'île de Lesbos, pour avoir mis à la lumière du jour la puissante chanteuse qui charme les dieux et les hommes.

Et Sapphô entra dans le temple, lentement, comme une génisse blessée, et elle était suivie de ses belles jeunes filles semblables à de craintives brebis.

Ces jeunes filles, c'étaient ses élèves et ses amantes : Andromeda, Erinna, Anactoria, Telesippa, Megara, Atthis, Cydno, vierges de Lesbos, Eunica de Salamis, Anagara la Milésienne, Damanilê la Pamphilienne, Gongyla de Colophôn. Toutes portaient une longue robe blanche, semée de violettes pâles pareilles à des yeux mélancoliques. Leur front était

voilé par une coiffure d'étoffe légère, qui servait à assurer le fragile et capricieux édifice de leur chevelure. Elles tenaient de la main gauche une lyre en ivoire appuyée contre leur sein, et de la main droite elles frappaient les cordes de métal avec un plectre d'ébène.

La mâle Sapphô n'était point vêtue comme elles. Une tunique jaune ceignait sa taille mince, et marquait le contour anguleux et serré de ses hanches, étroites comme celles d'un garçon. L'étoffe, relevée par un pli dans la ceinture, laissait voir des chevilles fines et des jambes nerveuses. Les bras, qui étaient nus, n'avaient pas la rondeur exquise et la molle douceur des bras de femme. On sentait des muscles menus et courts, mais secs et forts, sous cette peau vigoureuse. Le corps entier était maigre et petit.

Le visage de Sapphô la distinguait de ses compagnes peut-être plus encore. Toutes ces filles, en effet, étaient belles. Sapphô ne l'était point. Elle n'avait pas ce teint blanc et vermeil qui est l'ornement des visages et qui semble fait de l'écume des vagues et du sang des roses. Elle n'avait pas ces joues fermes qui font penser aux fruits savoureux. Elle n'avait pas

ces yeux à la fois doux et brillants, qui sont les yeux des gazelles et les yeux des femmes d'Asie, et qui ont un reflet d'améthystes dormant sur du velours. Elle n'avait pas non plus ces belles chevelures, arrangées avec art, ni les lourds bandeaux plaqués sur le front comme il sied aux cheveux noirs, ni les légers nuages des boucles soyeuses et blondes, ni le crespelage fauve et tordu des crinières rousses. On admirait tous ces trésors chez les compagnes de Sapphô. Et à côté d'elles, Sapphô paraissait, au premier abord, pauvre de beauté.

Son teint était brun, non pas doré comme les grappes au soleil, mais sombre comme une feuille morte. On sentait que cette face obscure avait été brûlée au soleil des passions, séchée au feu des fièvres, hâlée au vent amer des voluptés.

Les cheveux encadraient étrangement ce visage. Bordant un front bombé et trop haut, ils s'élançaient irrégulièrement, par mèches rebelles, en broussailles, en épis, drus, noirs, bourrus, et il fallait un peigne de buis aux dents solides, pour les tenir violemment rejetés en arrière.

Les yeux de Sapphô, qui donc pourrait les

dire ? Ils étaient jaunes, comme les yeux des fauves, caressants et cruels, ténébreux et profonds. Aphroditâ tout entière, Aphroditâ la farouche, celle qui au printemps fait fermenter la sève dans les forêts, bouillir le sang chez les bêtes, celle qui embrase le ciel et la terre, celle qui met la création en rut, Aphroditâ formidable habitait dans ces yeux.

Et c'est pourquoi, malgré son corps petit, malgré ses membres maigres, malgré son front bombé, ses cheveux grossiers, son teint noir, Sapphô était belle. Elle était belle comme l'ouragan est beau, avec ses colères, ses cris, ses contorsions, ses coups de vent, ses avalanches de pluie, ses craquements de tonnerre. Sapphô aussi était une tempête. La frénésie de l'amour avait bouleversé son être, tordu ses bras, fait crier son cœur. Le souffle rauque des jalousies avait renversé ses joies. Ses larmes avaient coulé, brûlantes comme la pluie d'orage. Et son âme ressemblait à un grand chêne, frappé à coups redoublés par le tonnerre, arbre sans feuilles, arbre sans nids, géant foudroyé, morne et superbe.

Aussi le prêtre ne faisait-il qu'exprimer la pensée de tous, en rendant à Sapphô des hom-

mages presque divins. Et c'est une des belles choses de l'antiquité que cette cérémonie religieuse interrompue pour honorer le génie.

Et ce prêtre, d'ailleurs, en glorifiant Sapphô, que faisait-il, ce prêtre d'Aphroditâ, sinon adorer encore Aphroditâ dans sa plus noble et sa plus sublime victime?

Quelle vie, en effet, que la vie de Sapphô, autant qu'on la peut reconstruire par la légende!

Cette femme, destinée aux amours étranges, commença pourtant sa vie amoureuse de la façon la plus simple. Elle fut d'abord mariée à un citoyen d'Andros, marchand selon toute apparence, nommé Cercala, et elle eut de ce mariage une fille.

A cette époque, qui se place vers la 42e Olympiade (610 av. J.-C.), les colonies grecques de l'Asie Mineure étaient le pays des lettres et des arts grecs. Alcée, Anacréon, sont à peu près du même temps. Il y avait donc des artistes, des poètes, et des écoles où l'on apprenait le métier d'artiste ou de poète.

Sapphô, que sa nature ardente poussait vers la poésie, avait versé dans les rythmes le trop-plein de son cœur que ne satisfaisait pas

l'amour conjugal. C'est par ses vers qu'elle se rendit d'abord célèbre, au point de fonder bientôt à Mitylène une école de poésie et de rhétorique. Attirées par son talent et sa réputation, les jeunes poétesses de Lesbos vinrent d'abord auprès d'elle. Puis, sa renommée s'étendant, elle eut aussi, comme nous l'avons vu, des élèves étrangères, venant des autres colonies, et même de la Grèce.

C'est alors, c'est dans la vie intime avec ces vierges intelligentes et belles, que Sapphô prit le goût de l'amour particulier qui a depuis porté le nom d'amour Lesbien. Ses élèves devinrent ses amies, et ses amies se changèrent en amantes. Elle porta dans cette passion l'ardeur, la fougue, la poésie qu'elle avait en elle, et qui faisaient son génie.

Des savants, trop pudibonds, ont essayé d'excuser Sapphô de ce qu'ils appellent un crime. Dans l'expression frénétique de ses sentiments pour ses élèves, ils ont voulu voir seulement une amitié très vive.

D'abord, avant d'appeler criminel l'amour de Sapphô, il faut réfléchir au temps et au lieu où cet amour a pris naissance. A Lesbos, nous sommes en Asie, pays des saisons molles et

énervantes, sous le soleil caressant, près de la voluptueuse mer Égée, dont les vagues courtes et gonflées ont des rondeurs semblables à celles des seins de femme. L'Asie est par excellence le pays de l'amour sensuel, le paradis de la chair.

Puis, à Lesbos, non seulement nous sommes en Asie, mais nous sommes chez les Grecs, c'est-à-dire chez un peuple qui n'a jamais connu ce que nous nommons la pudeur. Les Grecs ne ressentaient, devant les beaux corps, que de l'admiration ou de l'amour, mais point de honte. Aussi la beauté était-elle la chose principale pour eux. Touché par une beauté, le Grec ne cherchait pas même à connaître si elle était de son sexe ou d'un autre : il aimait.

On sait les théories de Platon à ce sujet, et l'exemple de Socrate lui-même prouve que les Grecs ne se faisaient aucun scrupule de pratiquer ce que définit le *Banquet*. Dès lors, pourquoi s'indigner, pourquoi s'étonner même, des amours de Sapphô, qui sont tout simplement la contre-partie des amours de Platon ? Non, il n'y a pas crime. Il y a seulement différence de mœurs. Il ne s'agit donc ici ni de blâmer, ni de

défendre Sapphô. On ne doit chercher qu'à la comprendre, en expliquant au mieux sa race et son temps.

Crime ou non, toujours est-il que Sapphô aima ses élèves. Cela, c'est la chose certaine, impossible à nier. A ceux qui soutiennent la thèse contraire, il suffit de lire la fameuse Ode :

A UNE FEMME AIMÉE

Il me paraît être égal aux Dieux, — cet homme, qui en face de toi — est assis, et tout près doucement par — ler t'entend,

Et rire gracieusement; par cela, moi, mon — cœur dans ma poitrine fut épouvanté. — Car lorsque je te vois, à l'instant de ma gorge — rien ne vient plus.

Mais ma langue s'arrête, et un subtil — feu court rapidement sous ma chair, — et de mes yeux je ne vois rien, et bourdon — nent mes oreilles.

Et une sueur froide se répand sur moi, et un tremblement — me saisit tout entière, et plus verte que l'herbe — je suis, et je meurs presque de défaillance, — je parais sans souffle.

Il est inutile d'insister sur la signification de

cette pièce, et de commenter les vers. La question est jugée.

Peu importe, d'ailleurs ! Ce qu'il faut voir là-dedans, ce qui émeut, ce qui renverse, c'est la violence de cette passion, c'est la rage amoureuse qui possédait cette femme et qu'elle a su rendre. Si jamais on a pu employer le mot d'enthousiasme, de délire poétique, c'est bien ici, c'est bien en parlant de Sapphô tout entière à sa passion, hors d'elle-même, fouettée par son insatiable désir, le corps secoué par les griffes de cette chimère qui la déchire. Quelle âpreté de langue, quelle brutalité d'images ! Combien a dû souffrir et jouir la femme qui a écrit ces vers !

Pour qui furent-ils écrits ? S'il faut en croire la légende, parmi les nombreuses amantes de Sapphô, on devrait compter la courtisane égyptienne Rhodopis, et c'est précisément pour elle que Sapphô aurait écrit l'Ode : *A une femme aimée.*

Cette courtisane florissait à Naucratis, port d'Égypte avec lequel trafiquaient les navires lesbiens. Charaxos, frère de Sapphô, la connut en faisant à Naucratis le commerce des vins. Il l'aima et l'amena à Mitylène, où Sapphô la

connut à son tour. Le frère et la sœur devinrent rivaux, et Rhodopis, après avoir cédé aux désirs de Sapphô, semble être revenue ensuite à Charaxos. C'est alors que Sapphô aurait composé son Ode.

Si cette rivalité n'est pas absolument sûre, il y a dans l'histoire un point qui n'est pas douteux : c'est que Charaxos fut l'amant de Rhodopis et la racheta d'esclavage. Il se ruina avec elle, et Sapphô, quittant la poésie amoureuse pour la poésie satirique, composa des invectives contre son frère. Ce fait, qui est authentique, suffirait peut-être à faire croire qu'elle aussi avait aimé la belle courtisane égyptienne.

Tout est bizarre dans cette vie. Nous avons vu Sapphô connaître d'abord l'amour par le mariage. Ce début s'accorde mal avec l'existence fiévreuse que nous venons de parcourir. Eh bien ! la mort de Sapphô s'accorde encore moins avec tout son caractère. Elle est inattendue, et surprend absolument. Sapphô mourut d'amour, pour un homme ! Cet homme se nommait Phaon. Par un singulier sentiment, cet homme non seulement refusa d'aimer Sapphô, mais méprisa même les marques de

son amour. Il ne comprit pas ce qu'il y avait de grand à pouvoir dire :

— Moi seul parmi les hommes, j'ai dompté cette lionne affamée d'amour féminin.

Sapphô, désespérée de ces refus et de ces mépris, se serait jetée dans la mer, du haut du rocher de Leucade. Les amants malheureux qui se précipitaient de ce rocher, devaient, au dire de la tradition, éteindre dans ce gouffre ou leur passion ou leur vie.

Sapphô y éteignit sa vie. Quant à sa passion, elle brûle encore, après plus de deux mille ans, dans le peu de vers qui nous restent de la grande poétesse ! Cette flamme folle, terrible, dévorante, allumée au foyer des désirs étranges, est peut-être la plus grande que l'amour ait jetée en ce monde. Pour la nourrir, il avait mis dans ce grand cœur la soif jamais rassasiée de la chair vivante, la rage cruelle des concupiscences impossibles, la frénésie d'un idéal introuvable.

Aussi Sapphô reste la plus haute figure amoureuse, et la plus grande gloire poétique, parmi les femmes. Les Lesbiens, après sa mort, frappèrent une médaille à son effigie. Le monde a fait de même et garde ce souvenir

impérissable gravé dans son histoire. Le temps, qui nous a laissé si peu des œuvres de Sapphô la poétesse, en a cependant laissé tout ce qu'il faut pour qu'on n'oublie jamais Sapphô l'amoureuse, Sapphô la grande Lesbienne.

LAÏS

LAÏS

I

Non licet omnibus adire Corinthum, a dit le poète. Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.

C'est qu'en effet, si les filles de Corinthe sont belles, elles coûtent cher. Le marchand enrichi dans les lointains négoces, le soldat chargé du butin de l'Asie, le vainqueur des jeux avec la couronne et les dons de ses concitoyens, les étrangers venus des pays fabuleux où l'or et les pierreries abondent, ceux-là seuls osent venir dans la cité des plaisirs, car ceux-là seuls peuvent payer. Parfois, un jeune homme amoureux, qui n'apporte ici que sa jeunesse et son amour, réussit comme le riche étranger; mais cela dépend d'un caprice. Et un caprice est

bientôt passé, et qu'on ne s'imagine pas trouver l'amour ici.

Ici, l'amour n'est pas un but, mais un moyen. On aime comme on travaille, comme on vend, comme on combat. On aime, non par passion, mais par métier. La volupté est une marchandise, le plaisir est un produit, les délires sont des pièges. Ces pièges, l'hétaïre les tend; ce produit, elle l'échange; cette marchandise, elle la fournit. Mais ne lui demandez pas plus. Autant vaudrait réclamer une mesure d'huile pour rien au gras marchand qui passe là-bas sur le port, en poussant devant lui ses ânes chargés d'outres pleines. Mesure pour mesure! Montre tes drachmes, on te servira! Si la paume de ta main est nue et vide, ramène ta robe sur ta tête, passe sans regarder les belles jeunes femmes, prends la première trirème qui doit partir, et va-t'en! Mieux vaut un pays sans courtisanes, que le pays des courtisanes quand on n'a pas d'argent. Mieux vaut manger un oignon cru dans une étable, que bâiller de faim aux portes d'un palais où des convives joyeux mènent richement l'orgie!

Et ne crie pas, ne t'indigne pas, ne fais pas le moraliste! Pourquoi? Que te servira de

gonfler les joues, de froncer le sourcil, de souffler des narines comme un rhéteur au bout d'une péroraison? Tes discours ne changeront rien à la chose.

Et d'ailleurs, réfléchis un peu. Ces filles n'ont-elles pas raison? Songe qu'elles ont dépensé leur jeunesse, usé leur cœur, perdu d'avance leur vie, pour apprendre ce métier. Songe qu'elles le savent, ce métier, et qu'elles jonglent avec les plaisirs comme un sophiste avec les mots? Veux-tu donc qu'elles aient travaillé pour rien? Et si tu paies le philosophe qui t'apprend la sagesse, le coryphée qui t'apprend la musique, l'orateur qui t'apprend l'éloquence, pourquoi ne paierais-tu pas la courtisane qui t'apprend la langue, la musique, et la philosophie de l'amour?

Songe encore à ceci, que pour faire ce métier, il faut une boutique, c'est-à-dire une maison de marbre, des tapis, des statues, des vases d'airain, un palais ruisselant de luxe, songe que ce luxe ne se trouve pas sous une feuille d'acanthe, mais qu'il s'achète, et demande-toi en fin de compte qui donc peut payer tout cela, si ce n'est toi ou bien ton frère!

Tiens, regarde ce palais, là, non loin du port,

au bout de cette allée d'oliviers, suis la foule bariolée, joyeuse, rieuse, qui vient écouter sous les premiers portiques l'écho des fêtes chantant à l'intérieur. Entre avec un des privilégiés qui sont admis dans ces Champs-Élysées du plaisir, et contemple les richesses sans nom et sans nombre qui t'entourent. C'est la maison de la fameuse Laïs, la plus belle des hétaïres de Corinthe.

Les murs sont en marbre de Paros, au grain menu, doré par le soleil. Des colonnes en porphyre roux, en malachite verte, s'épanouissent en feuilles larges où la pierre semble vivre et prête à fleurir. Des frises courent sans fin, suivant tous les replis de l'architecture, et déployant les théories équestres de Phidias mêlées aux processions amoureuses de Praxitèle. Le sol est dallé de mosaïques aux mille nuances, où les mystères d'Aphrodite se tordent en figures entrelacées, en sorte que l'on ne peut marcher sans fouler une délicieuse image des plus ardentes voluptés. Il semble que tous ces hymens de formes et de couleurs vous chatouillent la plante des pieds afin de vous porter au cœur le fourmillement des délires.

Des esclaves de beauté diverse circulent sous

les portiques, portant aux convives les mets exquis et les vins rares. Des nègres passent vêtus de pagnes rouges, et balancent sur leur tête crépue, au rythme cadencé de leurs pas, des corbeilles pleines de raisin africain. Des Scythes, à la peau blanche et à la chevelure blonde, tiennent sur leurs avant-bras tendus des plats d'or ou d'argent, où fument les venaisons de Thrace. On dirait le Nord et le Midi, tous les peuples de la terre, unis dans une douce et chère servitude, et venant offrir leurs présents à la reine de beauté dont les caprices gouvernent les hommes.

Entrons par cette porte d'ivoire incrusté d'écaille, où s'engouffre le flot des serviteurs empressés, et d'où sortent les bruits joyeux du festin.

Ceci n'est point un gynécée comme on en trouve dans toutes les maisons de Grèce. Il n'y a ni la ménagère froide, tranquille, travailleuse, filant la laine sur un métier de buis, ni le blanc et timide troupeau des servantes qui poussent l'aiguille en silence. Ceci est une salle de fête, la cour des voluptés, le temple du luxe. Au lieu du calme pénétrant des intérieurs domestiques, c'est l'éblouissement écla-

tant et prodigieux de la richesse et du plaisir.

Les murailles sont peintes; le sol est couvert de tapis asiatiques; le plafond à jour est formé d'un grand voile de pourpre; et la lumière tamisée, à la fois claire et obscure, qui passe à travers l'étoffe légère, anime d'un éclat chaud les peintures des murailles et la laine multicolore des tapis.

Une vingtaine d'hommes, seuls élus parmi la foule des prétendants, sont là, goûtant les délices d'une orgie digne des Dieux, savourant par-dessus tout le charme ineffable d'être admis à contempler la Déesse de cet Olympe.

Comme les esclaves, et esclaves eux aussi, ils représentent les peuples de la terre aux pieds de Laïs. Le riche marchand égyptien coudoie le chef barbare; le satrape venu de la Bactriane lointaine est couché près d'un jeune Athénien qui raille sa mollesse; un lourd Thébain, couronné aux jeux Olympiques, montre à un délicat de Lesbos ses bras noueux et son large poitrail carré; dans un coin, un Spartiate, soldat enrichi à la solde d'un chef étranger, boit à grand'peine une dernière coupe, et blasphème en titubant le nom de Lycurgue.

Tout près de Laïs se tiennent les favoris du

jour : un vieux Sicilien qui vient d'arriver à Corinthe avec trois galères chargées de poudre d'argent; un simple matelot d'une de ces galères, espagnol robuste; et un adolescent à la pose fière.

Le vieillard est chauve. Sa figure glabre et ridée ressemble à une figue sèche. Son petit ventre a l'air d'une outre. Il se dandine sur ses jambes courtes et maigres, et montre souvent sa main crochue couverte de bagues sans prix.

Le matelot ne comprend pas encore pourquoi cette belle femme a voulu qu'il restât à table avec son patron. Il regarde d'un œil à la fois défiant et hardi. Son front lisse et bombé, ses joues sèches où les muscles de la mâchoire tressaillent à tout moment, son cou semblable à un paquet de cordes tendues, rien ne peut expliquer le désir de Laïs. Peut-être ce qu'elle aime en lui, c'est la fièvre qui brûle ses lèvres, mouille ses yeux, et fait battre ses tempes.

L'adolescent est un Gaulois, parti seul à seize ans à travers le monde, pour obéir au vœu de sa mère, druidesse qui a violé ses serments. Les cheveux blonds et longs ramenés violemment en arrière, laissent entrer toute la

lumière d'en haut dans les yeux glauques, clairs et hardis.

Aux pieds même de Laïs, couché nonchalamment sur un coussin de Perse, couronné de roses, la robe ouverte, le visage souriant, un homme déguste à petits coups du vin de Crète dans une coupe d'onyx. C'est le philosophe Aristippe, l'exquis épicurien, commensal ordinaire de la courtisane.

— Mon cher ami, dit-il au vieillard, votre philosophie ne me plaît guère. A quoi vous ont servi tant d'années de pénible labeur? Pourquoi vous êtes-vous fatigué toute votre vie?

— Pour être riche, et payer mes plaisirs.

— Vos plaisirs ? Mais pouvez-vous en jouir maintenant, que vous êtes vieux? Considérez, mon ami, toute la peine que vous avez eue pour arriver à ce but que vous atteignez trop tard. Vous avez souffert les vents, les tempêtes, les pirates. Plusieurs fois vous avez perdu votre fortune.

— Je l'ai refaite sans cesse.

— D'accord. Mais vous avez travaillé pour cela. Votre esprit a été troublé, inquiet. Il vou a fallu faire des calculs, surveiller vos ouvriers, imaginer des expédients, vous défendre des en-

vieux, vaincre des ennemis. Par Dionysios, que de tourments ! Et vous appelez cela le bonheur ! Le bonheur, mon ami, consiste dans le calme. Toute la philosophie tient dans ce mot : la paix. N'être point troublé, voilà la joie suprême. Ni chagrins, ni plaisirs trop vifs. Rien de trop ! La médiocrité en tout, est ma règle. Voyez comme j'ai bonne mine, et combien je suis plus heureux que vous.

— Aristippe a raison, dit l'Athénien en se rapprochant.

— Tout le monde a tort, dit un nouveau personnage, se dressant derrière le lit de Laïs.

Et Diogène le Cynique parut, dans son manteau dépenaillé, la barbe inculte, les cheveux en broussaille, la peau sale, mais l'air hardi, l'œil orgueilleux et le sarcasme à la bouche.

— Oui, reprit-il, tout le monde a tort. Toi le premier, Aristippe, tu ne sais ce que tu dis. Ne parlais-tu pas tout à l'heure de paix et de tranquillité? Or, de quelle paix peux-tu jouir, toi qui passes ta vie à discuter, raisonner, prouver? Tu reproches aux travailleurs leurs mains calleuses. Mais montre donc ta langue; elle doit être bien calleuse aussi, depuis le temps que tu t'en sers.

Puis, se tournant vers les autres convives, il se mit à les insulter, tandis qu'Aristippe indifférent finissait sa coupe, et que Laïs riait des bons mots du Cynique.

— Voyez-moi un peu, criait-il, ce bœuf thébain, qui est si fier de sa viande. Ce n'est pas un homme, c'est un étal. Et cet Athénien frisé, pourquoi fait-il le beau? Il sent l'huile rance que vend son père. Et ce satrape qui dort sans cesse, à quoi rêve-t-il? Je propose qu'on le mette sous le lit, pour que le lit dorme sur lui : on ne s'apercevra pas du changement. Quel avare que ce Spartiate, étendu là-bas dans le coin! Au lieu de payer à boire à un ilote, il se soûle lui-même.

Laïs riait de plus en plus. Personne n'osait répliquer au Cynique, qui partageait avec Aristippe l'intimité et les faveurs de la courtisane. Mais elle-même devait avoir son tour aussi. Car ce jour-là Diogène était plus mordant encore que de coutume. La venue du vieux Sicilien si riche, la vue du jeune Gaulois si beau, piquaient sa jalousie.

— Eh ! cria-t-il, par le chien, sachez que vous êtes tous des fous, et prenez à mes paroles un grain d'ellébore. Pourquoi êtes-vous ici?

Pour Laïs. Qu'est-ce donc que Laïs ? Vous la croyez difficile et vous la dites irrésistible. Vous vous trompez ! Elle n'est point difficile puisqu'elle va se donner à ce vieil avorton de Sicile, dont le premier ancêtre fut un pou du Cyclope. Elle n'est point irrésistible non plus. Connaissez-vous pas l'histoire de ses amours avec Xénocrate, disciple de Platon? Sachez qu'elle a été le trouver chez lui, l'éveiller, le provoquer, qu'elle lui a montré tout ce que vous désirez voir, qu'elle l'a serré dans ses bras, baisé sur les lèvres, et qu'il est resté froid comme une statue sous les caresses de cette femme. Ah ! Laïs, Laïs, tu seras déshonorée dans la postérité, pour cette défaite. De ce jour, je t'ai méprisée. Et si je consens encore parfois à jouir de tes faveurs, moi, le Cynique, c'est pour me débarrasser de ma vermine qui préfère ta peau fine à mon cuir tanné.

On resta stupéfait de tant d'audace. Laïs elle-même, habituée aux libertés du Cynique, riait maintenant du bout des lèvres, vexée par ce malencontreux souvenir de Xénocrate. Un froncement de sourcil plissa son front, comme un coup de vent qui passe sur un beau lac.

Le Gaulois n'avait rien compris au discours

de Diogène. Il vit seulement, à la mine de Laïs, qu'elle était offensée par cet homme. D'un bond il sauta à la gorge du philosophe et le renversa. Il l'aurait frappé, si un signe de Laïs ne l'eût arrêté.

— Par le chien, dit le Cynique en se relevant au milieu des huées, voici un homme ! Il parle peu; mais ses arguments sont forts. Prends-le pour ce soir, Laïs ; il te consolera de Xénocrate.

A ce moment, entra un homme à l'allure grave, la tête à demi couverte d'un manteau, comme s'il était venu en se cachant soigneusement le visage. Il s'approcha de Laïs, et laissa alors retomber cette sorte de voile. A sa face maigre et sévère, à ses yeux profonds et luisants, à son front bossué, tous les Grecs le reconnurent, et ils allaient l'acclamer, quand il prit la parole en leur imposant silence.

— Laïs, dit-il, tu me connais sans m'avoir vu, car je suis Démosthène. Je te salue.

— Que viens-tu faire ici ? répondit la courtisane sans s'émouvoir.

— Je viens te demander ton amour jusqu'à demain.

— Tu n'es pas beau.

— Mais je suis grand.

— Tu n'es pas fort.

— Mais je suis glorieux.

— Es-tu riche ?

— Moins que le roi de Perse, mais plus que Diogène. Combien te faut-il ?

— Mille drachmes.

Démosthène posa son doigt sur sa tempe, comme un homme qui réfléchit. Ses regards, tantôt s'arrêtaient complaisamment sur Laïs, tantôt semblaient voir en dedans comme s'il se parlait à lui-même. Il hésitait. Enfin, il remit son manteau sur sa tête et s'en alla en disant :

— C'est acheter trop cher un repentir.

Quand il fut sorti :

— Cet homme, dit Diogène, a raison de tenir à son argent; il le gagne en honnête homme.

— Cet homme est trop grand, dit Aristippe; il mourra de mort violente.

— Avez-vous remarqué, dit l'Athénien, que Démosthène est frisé comme moi ?

— Buvons ! dit le vieux Sicilien. Moi, j'achèterai ce repentir qu'il trouve trop cher. Embrasse-moi, Laïs; je paie le repentir cinquante mille drachmes.

— Embrasse-moi, dit le satrape qui se réveillait; moi, je te donnerai une ville.

Et Laïs embrassa le jeune Gaulois.

II

C'est un dur métier que celui d'hétaïre. Au feu des plaisirs, la fleur de beauté se fane vite. Dix ans se sont écoulés, et Laïs n'est plus la reine du monde. Elle est belle encore, mais comme les derniers soleils d'automne. Elle a perdu la fraîcheur des printemps et le flamboiement des étés. L'hiver approche.

Aristippe et Diogène sont partis. Les satrapes ne viennent plus. Les vieillards riches ont fui aussi, aimant mieux les fruits plus jeunes. Les amants d'aujourd'hui ne paient plus si cher. La gloire de posséder Laïs n'est plus mise à un si haut prix. Le fond de la coupe ne vaut pas la coupe pleine. Et puis, tant de lèvres en ont usé les bords! Quant aux jeunes hommes beaux et forts, ils ne sont plus disposés à donner leur jeunesse, leur beauté et leur force; ils les vendent. Aussi les richesses de la grande hétaïre, au lieu de croître, diminuent comme

sa renommée. Encore un peu de temps, et on l'aura oubliée; et elle, orgueilleuse et passionnée toujours, elle usera ce qui lui reste de vigueur et de luxe à satisfaire ses désirs insatiables, et à ressusciter quelques-unes des splendeurs d'autrefois.

L'échec auprès de Xénocrate avait été peu de chose auprès de ceux qu'elle allait subir bientôt. Xénocrate, elle ne l'avait point aimé ; elle avait voulu le tenter, par caprice, par gageure. Maintenant, elle allait éprouver ce supplice, terrible pour une femme toujours adorée jusque-là, d'aimer et d'être méprisée.

Parmi les lutteurs venus pour concourir aux jeux Olympiques, un surtout attirait les regards par sa beauté vraiment divine. C'était un jeune homme de Cyrène, inconnu jusqu'alors. Il s'était longtemps exercé dans sa patrie, espérant conquérir un jour la palme glorieuse qui rend immortel le vainqueur de la lutte, et qui illustre la cité mère de ce vainqueur. Il se nommait Eubate.

Laïs le vit, et l'aima. Mais lui, resta insensible à ses provocations, à ses marques de tendresse, à ses richesses, à sa renommée. Ce n'était pourtant ni un philosophe platonique

fuyant les femmes par principe, ni un cœur de pierre inaccessible à l'amour. Il aimait en effet; mais il aimait une autre femme que Laïs. Il avait laissé à Cyrène une amante fière de lui, et à laquelle il voulait rester fidèle.

Quand Laïs sut la cause de sa froideur, cette rivalité, au lieu de la décourager, l'aiguillonna. C'était là une conquête digne d'elle. Gagner cet homme superbe, que la Grèce entière allait peut-être acclamer bientôt, l'arracher à une maîtresse chérie, quel triomphe!

Comme un combattant qui rassemble toutes ses forces pour donner un coup suprême, Laïs mit en jeu toutes ses séductions, tout son art, toute son énergie amoureuse. Animée par la passion, échauffée par la violence de son désir, elle redevint belle comme jadis, belle de cette seconde jeunesse qui s'épanouit chez les femmes quand elles vont cesser d'être belles, et qu'elles se rattachent désespérément à leur dernier amour.

Malgré sa résolution ferme, Eubate fut ébranlé. Il ne put tout à fait résister à l'action puissante, au charme souverainement voluptueux, de la grande Laïs. Il se laissa aller à donner des espérances, à promettre quelque

chose. Il promit que, s'il était vainqueur à la lutte, il emmènerait Laïs à Cyrène. Laïs se redressait, orgueilleuse.

Eubate fut couronné aux jeux Olympiques. Mais la joie du triomphe, l'enivrement du but atteint, les applaudissements de la Grèce entière, étouffèrent ses faiblesses. Il se rappela plus vivement la ville natale, en songeant à la gloire qu'il lui donnait. Il se rappela l'amour un instant oublié, la femme adorée qui l'avait soutenu de ses tendresses alors qu'il était encore inconnu, celle qui avait partagé ses espérances et à qui il avait résolu de faire partager ses honneurs, et il retourna à Cyrène. Pour ne pas faillir à la promesse faite à Laïs, il emporta avec lui son portrait.

L'amante d'Eubate, heureuse de sa double victoire, fit élever une statue à Pallas. Tout le monde admira avec elle la constance de son amant, et Laïs devint la fable de la Grèce entière.

Ce fut le dernier coup. Sa gloire était minée. La fortune suivit le même chemin. Sa beauté perdit son dernier reflet. Et bientôt la pauvre hétaïre fut une vulgaire courtisane, méprisée et bafouée.

La comédie fit d'elle, de son vivant, le type de la prostituée vieillie, et Epicrate la peint ainsi, dans sa pièce intitulée l'*Anti-Laïs* :

Laïs est sans travail, et elle boit. Elle erre autour des tables, semblable à ces oiseaux de proie qui, dans leur vigueur, fondent du sommet des monts et ravissent les chevreaux; et qui, dans leur vieillesse, perchent tristement sur le toit des temples, consumés par la faim. Augure sinistre! Dans son printemps, Laïs fut opulente et orgueilleuse, et on l'approchait plus difficilement que le satrape Pharnabaze. Mais elle est à sa saison dernière. Le temple tombe en ruines, et on y entre aisément. Un statère, une pièce de trois oboles, lui semblent la fortune. Jeunes, vieux, elle accepte tout le monde sans regarder. L'âge a si bien adouci sa superbe, qu'elle tend la main pour quelques sous.

Hélas ! telle est la fin misérable de bien des courtisanes. Devant leur corps flétri, on oublie leur splendeur passée, et les hommes ingrats ne savent pas respecter en elles la forme merveilleuse qui s'est autrefois épanouie dans la fleur de leur beauté et dans la gloire de leurs amours.

Si l'on en croit Plutarque, la mort de Laïs

n'aurait pas été banale, comme est d'ordinaire celle des vieilles courtisanes.

Une dernière fois, il lui fut donné d'aimer. Un jeune Thessalien, Hippolochos, l'arracha à Corinthe, où elle s'éteignait dans l'oubli et la misère, et il l'emmena dans son pays. Mais il avait compté sans les orages de passion qui grondaient encore dans ce cœur repu, et cependant inassouvi. Comme si toutes les voluptés passées revenaient brûler sa chair, Laïs, plus ardente que jamais, épuisa son amant, incapable de satisfaire la soif inextinguible qui la dévorait. Il voulut la fuir; elle le poursuivit. Un jour, effrayé de sa fureur amoureuse, il se réfugia dans un temple d'Aphrodite. Sans égard pour la sainteté du lieu, elle entra aussi, et se jeta sur sa proie avec des transports de passion frénétique. Les prêtresses irritées la lapidèrent au pied de l'autel.

Après sa mort seulement, on se souvint de Laïs. Les haines excitées par ses mépris étaient éteintes, les railleries jetées à sa vieillesse étaient démodées. On se rappela combien elle avait été belle, quel soleil de volupté avait été sa jeunesse, et Laïs fut honorée. Ce peuple grec, amoureux de la forme, comprit qu'il

fallait rendre gloire à une femme qui avait été le modèle de la beauté. Lui, qui couronnait les athlètes, il devait adorer les hétaïres. Et près du fleuve Péné, dans le pays où Laïs était morte, Corinthe fit élever un tombeau à la grande amoureuse. Sur la pierre, on grava cette inscription, digne d'elle, et digne des Grecs :

La Grèce, autrefois invincible et grande en héros, a été rendue esclave par la divine beauté de Laïs, qu'Éros enfanta, que forma Corinthe, et qui est couchée ici dans le noble pays thessalien.

PHRYNÉ

TAYLOR INST. OXFORD

PHRYNÉ

A la même époque que Laïs, plus belle encore et plus renommée que celle-ci, florissait la reine des courtisanes grecques, le plus parfait modèle de la beauté féminine chez les anciens, la courtisane Phryné.

— Phryné la Thespienne, disaient ses amies les hétaïres.

— Phryné l'avare, glapissaient les poètes comiques, *Posidippeus* dans l'*Éphésienne*, *Timoclée* dans *Nérée*.

— Phryné l'Aphrodite, Phryné la Kypris, chantait le peuple.

Phryné de Thespie, en effet, passait pour la plus cupide des courtisanes. Elle n'était qu'au plus offrant. Les riches négociants d'Athènes, les métèques opulents, les colons revenus d'Asie ou de Sicile, les étrangers de passage, n'avaient droit à ses faveurs qu'en les payant. On ne lui

connut pas un amour gratuit, aucune de ces passions légères et capricieuses qui renoncent à l'or d'un vieillard pour les roses fleuries aux joues d'un éphèbe pauvre. Ce n'est pas elle qui aurait eu les faiblesses de Laïs, de Laïs regorgeant de richesses et offrant à sa satiété le régal d'un amant simplement aimable. Elle n'était pas femme à poursuivre jusqu'en Thessalie un Hippolochos. Il lui fallait l'amant qui pouvait satisfaire à tous ses caprices de luxe, l'homme dont le cœur pleurait des larmes d'or, dont la main en pressant la sienne y mettait le prix de la caresse promise. Et plus d'un jeune Athénien, plus d'un bel Asiatique, coureurs d'aventures, perdirent leur temps à venir attendre à sa porte un sourire et un espoir. L'esclave qui veillait au seuil regardait sous leur manteau, et, n'y voyant qu'un beau corps, leur demandait ce qu'ils apportaient.

— Des fleurs, répondaient-ils, des roses, des lys, des violettes, et aussi nos vingt ans épanouis, et nos baisers amoureux.

— Tout cela ne vaut pas des drachmes, répondait l'esclave. Vos présents de jeunesse sont monnaie de pauvre et vos dons de fleurs sont offrandes de jardinier.

Et il leur fermait brutalement au nez la porte cruelle.

Que s'ils pouvaient arriver jusqu'à la Déesse, comptant sur la gentillesse de leurs cadeaux, et sur le beau feu d'amour qui leur flambait au visage, ils trouvaient une impassible femme à l'air moqueur, qui ne regardait ni leurs beaux cheveux calamistrés, ni leurs membres assouplis et parfumés, ni leur verte et vigoureuse sève d'amour, ni leurs bouquets, ni leurs sourires, et qui, lorsqu'elle daignait ouvrir la bouche, se gaussait d'eux amèrement :

— Que venez-vous mendier ici? disait-elle. Voilà de beaux quémandeurs d'amour, qui viennent offrir la jeunesse à Phryné, l'éternellement jeune. Qu'ai-je besoin de vos roses et de vos lys? Mon corps est un parterre plus riche que vos petits jardins des faubourgs. Que m'importent vos violettes, pâles et chétives? De plus vives et plus chaudes brillent dans l'Avril de mes yeux. Allez! allez! retournez aux comptoirs de vos pères, apprenez d'eux que toute marchandise a son prix, que le miel, et le blé, et l'ivoire, et la pourpre, ne se jettent pas en paiement d'une chanson d'amour, que rien ne se donne, et que tout se vend. Vendez aussi,

comme ils ont fait, travaillez sur le Pirée, courez les mers, et quand vous serez devenus riches en vendant, venez m'acheter, car je suis à vendre.

Et ils partaient, la trouvant plus belle encore, et tout altérés de l'âpre soif du gain, désireux de travailler pour acquérir le prix de ses baisers délicieux. Et ainsi l'honnête courtisane, que les poètes envieux appelaient avare et mauvaise, faisait en conscience son métier, et, par le goût du négoce qu'elle avivait chez les jeunes gens oisifs, contribuait à la prospérité du travail et au bonheur de la République.

N'était-il pas juste, après tout, qu'elle fît payer son corps aux marchands, elle à qui les marchands faisaient payer son palais, ses tentures, ses fêtes, son luxe? Et n'aurait-elle pas été plus coupable en cédant aux désirs des jeunes gens, de leur donner ainsi l'amour de la paresse et des plaisirs acquis sans peine?

Elle ne faisait rien d'ailleurs pour exciter les désirs, et n'était pas de celles qui attirent les chalands par l'appât des nudités entrevues. Elle méprisait l'ostentation, la parade, la montre extérieure, tout ce manège habituel des courtisanes qui se font voir pour se faire sou-

haiter. Elle estimait que la beauté n'a point besoin de tant d'artifice. Elle allait même plus loin dans son égoïsme de commerce amoureux, et aurait cru prostituer à vil prix la splendeur de sa divinité en l'étalant chaque jour aux yeux du vulgaire.

Aussi vivait-elle comme une matrone pudique, plus close dans son palais d'amour que les mères de famille dans leurs gynécées, sortant à de rares intervalles, fuyant les assemblées nombreuses, le théâtre, les places publiques, tous les lieux où il aurait fallu se laisser voir. Quand elle sortait, elle était vêtue de robes amples qui dérobaient ses formes, et couverte d'un voile qui cachait sa face. Elle considérait comme un trésor qu'il n'était pas bon de prodiguer, cette beauté merveilleuse qui faisait sa fortune, sa gloire et son orgueil. C'est en cela surtout, bien plus que par sa cupidité, qu'elle se montrait avare.

Oh ! bien avare en effet, puisqu'elle privait le monde de sa vue, puisqu'elle était chiche d'elle-même, puisqu'elle faisait comme ces thésauriseurs farouches à qui l'or semble mal gardé pour peu qu'il soit seulement regardé.

Mais était-elle réellement avare de ses ri-

chesses, celle qui, sur ses propres deniers, décora Corinthe de ses plus beaux monuments? Était-elle avare, celle qui, après la ruine de Thèbes par Alexandre, proposa aux Thébains de faire reconstruire leur ville à ses frais? C'était le sacrifice de toute sa fortune qu'elle proposait. Les Thébains refusèrent, parce que la courtisane voulait que l'on inscrivît sur les portes de la ville :

« Thèbes, détruite par Alexandre, rebâtie par Phryné. »

Certes, une avare n'eût pas ainsi offert d'échanger ses tas de richesses contre une ligne de gloire.

La gloire ! Tel fut le constant objet de ses plus chers vœux.

Être riche ! Que lui importait? Elle savait bien qu'avec sa beauté elle ne serait jamais pauvre. Pour une fortune de perdue, dix de retrouvées ! Être aimée ! Que lui importait encore ? Elle l'avait tant été, qu'elle en était lasse. D'ailleurs, aimée de qui? De négociants enrichis, de libertins vaniteux, d'étrangers curieux. Que lui faisait tout ce monde d'adorateurs? Pouvait-elle aimer elle-même? Parmi tant d'appelés, choisirait-elle un élu? Fi donc ! Elle

savait trop bien l'excellence de sa beauté pour s'abaisser à aimer. Une reine ne peut point aimer un sujet. Pour faire battre le cœur de cette déesse, il aurait fallu un Dieu. Donc, qu'étaient pour elle la richesse, le luxe, le plaisir, l'amour même ? Moins que rien.

Mais la gloire ! Ah ! cela seul pouvait payer son amour ! Être Phryné, non pas pour dix ans, pour vingt ans, mais pour toujours ! Être admirée par la postérité ! Être aimée après sa mort ! Sentir qu'on dominera de sa beauté toute une suite de siècles, et qu'on aura dans l'avenir une cour de peuples prosternés devant soi ! Cesser d'être une femme pour s'incarner dans un type, pour devenir la vivante image de la grâce et de la perfection ! Être Kypris Aphrodite ! Voilà ce qu'elle voulait, la divine courtisane. A défaut d'un Dieu, elle aimerait l'homme qui la pourrait faire déesse.

Et Phryné l'insensible, Phryné l'avare, Phryné la cruelle, ouvrit un jour son cœur et aima.

Elle aima qui ? Des dieux ?

Oui, des artistes. Elle aima Praxitèle le sculpteur et Apelles le peintre.

L'art grec, à cette époque, ne semblait pas

pouvoir dépasser les magnificences austères de Phidias. S'inspirant des hautes traditions éginétiques, et y ajoutant la vie et la vérité, Phidias et son école avaient atteint la suprême expression du beau divin. Les types immortels de l'Olympe étaient réalisés, dans leur calme et grandiose majesté. Une seule déesse restait encore à l'état de rêve non exprimé. C'était Aphrodite, la beauté de la femme, le sourire de la nature, la grâce de la création. Zeus dans sa terrible noblesse; Phoibos, le roi du jour dans sa splendeur de rayons; Artemis, tranquille et hautaine dans sa rude chasteté, Athènè, roide dans sa vertu virile; tous les olympiens, sereins et farouches, habitaient les temples. On voyait se dresser sur les Acropoles, au fond des sanctuaires, leur grandes images aux gestes sobres, aux plis graves. Ceux-là vivaient. Mais qui donc allait faire vivre Aphrodite pleine de grâce? Pourrait-on assouplir le marbre et l'airain à ses poses nonchalantes, au globe de ses seins, à la ligne onduleuse de ses reins et de ses hanches, à la voluptueuse rondeur de ses bras, de son col, de son ventre? Quelle tête oserait imaginer de tels contours, quelle main les traduire? Ou plutôt quel modèle humain pourrait

jamais fournir aux artistes l'idée d'une pareille perfection?

Ce modèle humain fut Phryné.

Elle alla trouver Praxitèle, et, sans lui rien demander que la gloire de poser devant lui, elle se montra nue à ses yeux émerveillés. Elle quitta son palais, ses amants, ses richesses, pour vivre dans l'atelier du sculpteur, toute à lui, rien qu'à lui. Et grâce à cette union du génie et de la beauté, Aphrodite prit enfin naissance.

Cette statue, qui devint dans l'histoire la Vénus de Gnide, est le type parfait de la déesse, gracieuse et puissante, naïve et coquette, ayant pour caractère une sorte de volupté chaste impossible à définir.

La Déesse est représentée debout et nue, le buste légèrement incliné en avant, et la tête penchée vers la droite. Elle semble regarder la draperie qui tout à l'heure voilait son corps, et qui maintenant, retenue gracieusement par la main pendante, repose en plis lourds sur un grand vase à parfums. La main gauche, dans un mouvement de pudeur irritant, cache la secrète partie du corps que les hommes ne doivent point profaner de leurs regards. Il avait

été donné à Praxitèle de la contempler, et il semble que son amour jaloux ait voulu en défendre la vue aux siècles à venir.

Cette statue, dit Pline, est la plus belle non seulement de Praxitèle, mais de la Grèce et du monde entier. Cette opinion ne semble pas exagérée, si on pense que jusqu'alors jamais le ciseau des sculpteurs n'avait exprimé, dans des lignes plus harmonieuses et dans une inspiration si ardente, la plus belle et la plus aimée des Déités antiques. A côté des autres figures trop imposantes et trop austères de l'Olympe, celle-ci devait paraître d'autant plus charmante qu'elle révélait tout un monde nouveau de grâce et de voluptueuses caresses. Ce n'était pas seulement une déesse qu'on voyait en elle, la mère des désirs, le rêve des cœurs, c'était la femme tout entière, une déesse qu'on admirait en ayant soif de la posséder.

La statue fut achetée par les Gnidiens, qui la placèrent au haut d'une colline, dans un temple ouvert de toutes parts. De quelque côté qu'on vînt, on voyait entre les portiques de marbre se dessiner sur le ciel la Kypris, aussi belle de tous les côtés ; et il n'était pas besoin de la regarder en face pour tomber à ge-

noux devant la divine et impérissable beauté.

La renommée de Gnide fut fondée ainsi. Les Gnidiens le comprirent, puisque, plus tard, alors que leur ville était accablée d'une dette énorme, ils refusèrent de vendre au roi Nicomède leur statue pour le prix de leur dette. Ils préférèrent tout, même la ruine, même la vente de leurs maisons, à la douleur de voir partir celle qui faisait leur gloire. Ils consentaient à travailler sans relâche, à donner leurs vaisseaux, à demeurer sans asile dans leur propre pays, à vivres pauvres et méprisés de leurs voisins puissants, pourvu qu'on leur laissât la consolation de contempler la Kypris de Praxitèle, l'image de Phryné. Quels biens terrestres, quelles richesses, quelles joies, valaient la richesse prodigieuse de cette possession, la joie sublime de cette jouissance?

Praxitèle, comme tous les artistes amants, avait immortalisé sa maîtresse. Mais, craignant avec raison qu'à la longue on n'oubliât le modèle en admirant la déesse, et voulant que Phryné en personne vécût aussi longtemps que Kypris, il ne se contenta pas de cette statue, et fit le portrait même de la courtisane. Deux figures reproduisirent exactement les propor-

tions exquises de son corps et le charme enivrant de ses postures. L'une fut envoyée à Thespie, dans le pays qui avait donné naissance à cette merveille. L'autre, statue dorée, fut consacrée dans le temple de Delphes, rendez-vous de la Grèce entière, qui put lire, dans la demeure même des dieux, cette inscription gravée par Praxitèle sur un socle de marbre pentélique :

CELLE-CI EST PHRYNÉ LA THESPIENNE.

Comme la Vénus de Gnide fut le chef-d'œuvre de Praxitèle, ainsi la Vénus Anadyomène fut le chef-d'œuvre d'Apelles. C'est que le grand peintre, lui aussi, fut admis à s'inspirer du corps parfait de Phryné. Elle voulut être sa maîtresse, et cette fois encore ne demanda en payement de sa beauté que la gloire.

Il ne subsiste rien des œuvres d'Apelles ; pas plus que de toute la peinture grecque. Mais on peut juger, d'après les témoignages de l'antiquité, que les peintres grecs ne le cédaient pas aux sculpteurs, et on sait qu'Apelles est le plus grand des peintres grecs. Heureusement, si le tableau même est détruit, il en reste des descriptions ; on croit même pouvoir affirmer

que certains camées antiques sont la reproduction en gravure de ce chef-d'œuvre. Apelles avait représenté Kypris naissant de l'écume des flots. La déesse a tout le haut du corps nu et frissonnant à l'air, tandis que le bas se dessine vaguement sous la molle étreinte et les transparentes caresses de la vague. Une écume floconneuse et légère fait à ses flancs une ceinture de baisers humides. Les deux bras arrondis mollement portent en haut les mains qui pressent la chevelure séparée en deux masses inégales, la gauche tenant seulement quelques boucles, la droite se perdant dans les torsades épaisses d'où l'eau pleure. Le visage exprime une sorte d'étonnement naïf et heureux, la surprise et la joie de vivre. A l'horizon s'étend la mer qui palpite d'amour sous la radieuse apparition.

Si l'on en croit quelques historiens, Phryné s'habitua bientôt au plaisir d'être déifiée, et c'est elle qui servit de modèle à toutes les Vénus peintes ou sculptées qu'on fit de son temps. Tout artiste qui avait sérieux renom d'habileté, put ainsi posséder pour rien la courtisane avare qui faisait payer si cher aux autres la moindre de ses caresses. On ne saurait trop

admirer cette femme, qui, insensible à la jeunesse ou à l'affection de ses adorateurs, se laissait toucher par le génie et le talent, cette hétaïre qui semblait mépriser l'amour, et qui ne consentait à devenir amoureuse que des hommes capables de comprendre sa beauté. Cette complaisance pour les artistes et ce désir de la postérité, ne sont point d'un esprit vulgaire. C'est grâce à ce sentiment délicat que Phryné a vu son image devenir celle d'une déesse, et qu'elle a laissé la mémoire de la plus belle et de la plus parfaite des femmes.

Il n'est pas toujours bon d'avoir, de son vivant, une telle renommée, et Phryné l'éprouva.

L'envie s'attacha à elle qui n'avait rien à envier, et la haine s'amassa contre cette vendeuse d'amour qui ne haïssait personne.

L'attaque ne vint pas, comme on pourrait le croire, de ses compagnes les hétaïres, qui, elles du moins, auraient eu quelque excuse en se montrant jalouses de sa beauté et de sa fortune. L'attaque vint des femmes mariées, qu'elle ne pouvait cependant scandaliser, grâce à la modestie de sa vie extérieure. Sans doute il y avait au fond de cette inimitié des histoires de maris ruinés, d'amants détournés, de fils

perdus, et en cela on peut comprendre l'irritation de quelques mères de famille. Mais de telles causes ne suffisent pas à expliquer la coalition générale qui se forma contre elle dans les gynécées. Il faut chercher d'autres motifs. Le plus puissant fut peut-être cette modestie même dont nous parlions tout à l'heure. Les femmes vertueuses en voulaient à cette courtisane, qui, tout en jouissant de la vie, tout en amassant des richesses, tout en se livrant à ses libres caprices de plaisir et de luxe, trouvait moyen de rester discrète et presque pudique, et d'être respectée comme une matrone. Prendre aux mères leurs fils, aux femmes leurs maris ou leurs amants, cela se pouvait pardonner, car cela se voyait tous les jours. Mais qu'une hétaïre prît aux femmes légitimes le respect qu'on doit à elles seules, voilà ce qu'elles ne purent souffrir, et ce qui leur fit décider la perte de Phryné.

Elles s'allièrent aux hommes qui, éconduits par la courtisane, lui avaient gardé rancune de les avoir trouvés trop pauvres ou trop déplaisants. Quelques amants qui avaient eu accès dans la maison et qui en avaient été renvoyés une fois ruinés, s'unirent à cette petite armée,

et lui fournirent des armes en dévoilant des secrets d'alcôve ou d'orgie qui contrastaient singulièrement avec la réserve apparente de l'hétaïre. On sut qu'elle se piquait d'être aussi belle que les Déesses, qu'elle poussait l'orgueil jusqu'à se faire quelquefois adorer comme elles, et que dans plusieurs fêtes intimes, elle avait, moitié riant, moitié sérieuse, institué des sortes de mystères religieux où elle jouait le rôle de divinité. On raconta qu'elle prêchait à ses amants l'oubli des vertus et l'amour des plaisirs. On lui prêta des propos condamnables, entre autres celui-ci, que si le peuple était un seul homme et qu'elle voulût lui acheter Athènes, le peuple lui vendrait la cité pour une nuit d'amour. Et de tous ces bruits, de toutes ces paroles, de toutes ces actions, vraies ou fausses, on eût bientôt fait un véritable réquisitoire très menaçant pour Phryné.

Un certain Euthias, sorte de sophiste bavard et fielleux, qui avait aspiré aux faveurs de la belle et qui avait été plusieurs fois repoussé avec mépris, se chargea de la vengeance commune en assurant la sienne propre. Il rédigea un acte d'accusation en règle, et fit traduire Phryné devant le tribunal des Héliastes, comme ayant

détourné la jeunesse de ses devoirs, insulté la République, blasphémé les Dieux, et profané par des simulacres impies les mystères sacrés de la Religion. Il y allait de la vie, si l'accusée était condamnée.

Ici se place un trait de mœurs bien curieux, et qui nous étonne au premier abord. Il semble naturel à l'égoïsme humain que la nouvelle d'un tel danger ait comblé de joie les autres hétaïres qui devaient profiter de la ruine de celle-ci. On allait faire disparaître celle dont la beauté les écrasait, celle à qui les plus riches amants portaient leurs offrandes, celle qui leur enlevait ainsi les plus splendides occasions de fortune. Le malheur d'une rivale est toujours doux, et les hétaïres devaient être satisfaites. Eh bien! non. Par admiration pour leur reine incontestée, par colère contre les femmes vertueuses, par esprit de corps, elles formèrent en faveur de Phryné une contre-ligue, et mirent tout en œuvre, auprès des citoyens influents qu'elles pouvaient connaître et dominer, pour faire avorter l'accusation.

La conspiration de la haine fut la plus forte, et Phryné dut venir se défendre devant les Héliastes. Alors une de ses compagnes, Myr-

rhine, lui offrit pour avocat son propre amant, un des premiers orateurs de l'époque, l'illustre Hypéride.

Phryné vint au jour fixé, toujours aussi chaste dans son maintien, le corps entièrement drapé dans une longue robe qui la cachait à tous les yeux, la face voilée, la démarche grave. Une foule immense l'attendait sur l'agora où allait se juger le procès, et il y eut un long frémissement lorsqu'elle parut, accompagnée d'Hypéride, escortée de toutes les hétaïres ses compagnes, et traînant derrière elle, comme un bataillon de défenseurs, la troupe de ceux qui l'avaient aimée. Elle semblait venir non à un jugement, mais à un triomphe.

Elle écouta sans peur l'énumération des terribles charges qui pesaient sur elle, et ne répondit que par un silencieux dédain au discours venimeux d'Euthias. Elle se contenta de tourner ses beaux yeux vers Hypéride, quand l'orateur se leva pour parler à son tour.

Jamais il n'avait fait un plus habile plaidoyer. Il montrait par suite de quelles machinations s'était ourdi le complot; combien il fallait avoir peu de foi aux calomnies d'amants évincés comme Euthias, qui avaient toujours sur le

cœur la honte de leur amour méprisé, et qui, d'ailleurs, ne parlaient que par ouï-dire d'une maison où ils n'avaient jamais été admis; que si l'on avait le témoignage plus sérieux d'anciens amants qui pouvaient connaître la vie de l'accusée, il était bon de se souvenir que ces hommes avaient le regret de leur fortune perdue ou de leur passion mal satisfaite, et que le cœur d'un amant chassé après un instant de bonheur est plus ulcéré encore que le cœur d'un homme entièrement éconduit; donc, il était aisé de voir que l'accusation reposait seulement sur des fables inventées par des méchants et colportées par des crédules. On pouvait appeler en témoignages toutes les hétaïres, tous les jeunes hommes ici présents, tous ceux qui avaient assisté aux fêtes de Phryné, tous ceux qui avaient eu part à sa vie; on verrait alors de combien les louanges l'emporteraient sur les reproches, on comparerait le nombre des défenseurs au nombre des accusateurs, et ce simple calcul suffirait à faire absoudre Phryné. Que signifiait d'ailleurs cette accusation de corrompre la jeunesse et de la pousser à l'amour du plaisir? N'était-ce pas son métier d'hétaïre, que d'être aimée? Pourquoi lui faire un crime, à

elle, de cette profession que la République avait autorisée par des lois ? En quoi manquait-elle à ses devoirs, elle qui n'avait jamais essayé de capter par ruse le cœur d'un adolescent, elle qui ne se montrait même pas, elle qui, loin de rechercher les amants, semblait vouloir les écarter d'elle par la pudeur de ses allures et par le prix excessif de ses faveurs ? Quant au reproche d'impiété, il était plus mal fondé encore que les autres. Tout le monde en effet connaissait la conduite presque austère de la courtisane, et il était déraisonnable de croire qu'une femme qui ne sortait guère de chez elle que pour assister aux cérémonies religieuses, pût dans l'intimité se livrer aux ridicules parodies qu'on lui imputait. Peut-être avait-elle dit, par manière de plaisanterie, qu'elle était déesse, voulant en cela signifier que de grands artistes l'avaient prise pour modèle de Kypris Aphrodite. Mais elle n'avait point eu la prétention de se faire rendre les honneurs divins, et se contentait d'être adorée plus qu'aucune autre femme au monde ne l'avait jamais été. Et certes elle en était digne, et tous ceux qui avaient eu le bonheur de la voir étaient prêts à l'affirmer à la face du ciel. Oui, d'ailleurs, si le

peuple d'Athènes était un seul homme, il vendrait peut-être sa ville pour un baiser de Phryné!

A ce propos, qu'Hypéride ne récusait pas, mais qu'il répétait comme un titre de gloire, le tribunal, bienveillant jusqu'alors, sembla prendre une figure irritée. Le peuple lui-même, qu'on semblait ainsi vouloir avilir, murmura.

Alors, sans ajouter un mot, sans prévenir personne, dans un mouvement d'enthousiasme, Hypéride arracha la draperie qui couvrait Phryné, et la courtisane apparut nue sur ces flots de têtes humaines, comme Kypris Anadyomène sur les vagues de l'Océan.

Il n'y eut qu'un cri d'admiration dans la foule et parmi les juges. La cause était gagnée. Et, tandis que les hétaïres chassaient Euthias à coups de pierres, le peuple en délire, chantant les louanges de la Beauté, prêt à vendre ses droits de citoyen pour un sourire de la courtisane, escortait triomphalement Hypéride. Car, celui-ci, vainqueur des ennemis, et vaincu lui-même par la splendeur de son dernier argument, emportait chez lui, nue et frissonnante dans ses bras amoureux, celle qu'il venait de sauver, et qui allait lui prouver sa reconnaissance en devenant sa maîtresse.

Dans cet acquittement célèbre de Phryné, il faut voir autre chose et plus que ce qu'on veut y voir d'ordinaire. Il n'y a pas là seulement une sorte d'éréthisme sénile des juges, un délire érotique du peuple. Il y a l'admiration et le respect d'une race artistique, ployant les genoux devant l'apparition inattendue et souveraine de la Beauté. On comprit qu'il était impossible de condamner cette femme, que les dieux semblaient avoir faite pour incarner la perfection de la femme. On sentit qu'en supprimant ce type merveilleux, on enlevait aux peintres et aux sculpteurs un idéal vivant. Et le sentiment qui dicta à Hypéride son audace, aux juges leur clémence, à la foule son enthousiasme, est une des inspirations qui honorent le plus le peuple athénien.

Ce spectacle étonnant de Phryné nue, offerte à la contemplation de tous, frappa tellement ces hommes intelligents et épris du beau, que les magistrats rendirent peu de temps après un des plus singuliers décrets qu'il soit possible d'imaginer.

Considérant que les riches seuls pouvaient avoir la joie de voir Phryné ainsi, qu'il était néanmoins bon et salutaire de montrer de temps

en temps au peuple ce qu'était une belle femme, que les dieux seraient honorés par la présence de] ce corps merveilleux qu'ils avaient bien voulu créer pour les hommes, il fut décidé qu'à certaines fêtes on renouvellerait ce qui s'était passé devant le tribunal des Héliastes.

Et ainsi, une fois par an, devant le peuple entier assemblé sur le rivage, Phryné dut venir se baigner dans la mer. Elle entrait dans l'eau couverte d'une draperie, et elle en sortait aux applaudissements frénétiques des Athéniens, sans doute dans la pose que Praxitèle avait donnée à sa statue, mais toute nue, étincelante, vêtue des perles de la vague, épanouie dans la chaude caresse du soleil.

Et le peuple, riches et pauvres, jeunes et vieux, s'en allait charmé et heureux, et chantait à la courtisane un hymne d'admiration que nous pouvons répéter encore :

« Bénie soit Phryné la divine, parce qu'elle
« a donné aux yeux et aux cœurs des hommes
« l'éblouissement de la Beauté ! »

POPPÉE

POPPÉE

POPPÉE

C'est une pitié d'entendre appeler siècle de corruption notre XIXe siècle, sanglé dans son habit noir, couronné d'un tuyau de poêle, commerçant, industriel, travailleur, grippe-sou, avec sa mine de quaker et son odeur de boutique. Il n'y a vraiment pas de quoi échauffer la bile des moralistes dans nos féeries polissonnes, dans nos orgies à prix fixe. Pauvre débauche, à tout prendre, que la débauche moderne, dont les prêtresses sont d'anciennes et de futures balayeuses, dont le temple est un cabinet de restaurant! Voilà bien du bruit pour quelques filles de portier qui se maquillent, quelques paniers de champagne qu'on sable, quelques plastrons de chemise qu'on froisse, quelques demi-crevés qui achèvent de mourir d'ennui. En vérité, je vous le dis, notre temps est d'une moralité sans exemple; nos femmes

ne s'occupent que de sermons, nos hommes que de politique, nos jeunes gens que de négoce, tout ce monde-là est trop tracassé par les affaires pour s'adonner à celles de la débauche. Tout ce monde-là s'agite, va, vient, court, tripote, agiote, marchande, mais ne sait pas s'amuser. C'est que la débauche n'est pas un vice donné à tous les temps et à toutes les générations! C'est qu'il faut avoir une cervelle singulièrement folle, un cœur bizarrement épris de monstruosités, une sorte d'art, pour être un siècle de corruption, j'entends un vrai, un beau, tel que le Directoire, la Régence, le XVI^e^ siècle. Et encore ne sont-ce là que des époques rapides, fugitives, des accès de fièvre dans l'histoire de l'humanité. Mais que dire, quand on se prend à songer aux prodigieuses saturnales qui durèrent plusieurs siècles et qu'on appelle la Décadence romaine? A la bonne heure! voilà un temps de corruption, où la vie des hommes, la morale, la religion, la philosophie, les intérêts publics et privés, où tout enfin fut fondu au feu des plaisirs, où la volupté fut l'air qu'on respira, où la débauche, étrange et toute-puissante, fut mise au défi d'avoir des conceptions impossibles, où l'esprit et les sens de l'homme

trouvèrent le fond de tous les vices, où toutes les monstruosités s'étalèrent au plein jour et se vautrèrent dans la pourpre souveraine, incarnées chacune dans un empereur. Qu'on ne nous appelle plus corrompus, nous qui avons le vertige à regarder dans ce gouffre de la Décadence romaine, nous qui osons à peine exprimer par des mots ce que ces grands débauchés exprimaient en actions! A côté de cette époque qui a produit Caligula, Néron, Vitellius, Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale, quand nous parlons de nos orgies, nous avons l'air de quelque Lilliputien qui se griserait en vidant le fond d'un dé à coudre, et qui se comparerait à Gargantua buvant rasade dans la coupole de Saint-Pierre. Et le Lilliputien gris aura beau crier, il ne pourra faire scandale, et sera ridicule, tandis que Gargantua soûl sera formidable, et, malgré l'ordure dans laquelle il se roule, restera grand, parce qu'il est géant. Notre corruption est laide et mesquine. La Débauche romaine fut belle et splendide. Ses fumées ont noirci le ciel pendant trois cents ans, et ses hoquets d'ivresse résonnent à travers l'histoire.

De tous les empereurs romains, le plus par-

fait dans son genre, le plus complet comme empereur de décadence, c'est incontestablement Néron. A coup sûr, il faut se placer à un certain point de vue pour le juger ainsi. Il faut oublier ce qu'on est convenu d'appeler la morale de l'histoire, il faut faire litière des vertus politiques et des vertus privées, il faut considérer uniquement ce qu'il peut y avoir de grand dans la corruption à outrance, c'est-à-dire la hardiesse de l'orgie, l'imprévu des inventions, la poésie du vice, l'art en un mot. Une fois débarrassé des conventions historiques et philosophiques, une fois entré dans la peau d'un décadent, quand on se place simplement en face de Néron, et qu'on l'étudie comme un des phénomènes de notre espèce, comme le type et le parangon de la débauche, on est ébloui, stupéfié, et il faut y mettre du parti pris moral ou de l'hypocrisie pour ne pas être saisi d'une étrange admiration.

Quel cerveau frénétique que celui de cet homme qui résuma toutes ses aspirations dans ce mot :

« Caligula désirait que le monde périt après lui. Moi, je voudrais qu'il brulât tout entier, et en être témoin. »

Quelle imagination épouvantablement raffinée, que celle qui le poussait à changer les sexes, non en rêve, mais en réalité! Se vêtir en femme, et se marier solennellement avec un de ses affranchis, ce n'est qu'une fantaisie de forme, et qui fut plus tard renouvelée par Héliogabale. Mais Néron seul eut l'idée de changer en femme un homme qu'il aimait, et osa réaliser cette idée. C'est à la chirurgie qu'il demanda l'exécution de ce caprice, et il eut le suprême orgueil de le voir accompli sur la personne de son affranchi Sporus. Quels songes pouvait donc avoir cet affamé de nouveau, qui put goûter ainsi à de si étranges réalités!

On a beaucoup raillé les prétentions artistiques de Néron. Suétone, malgré son apparente impartialité, et surtout Tacite, avec ses subtiles insinuations, ont laissé sur ce sujet une opinion toute faite, qui consiste à juger Néron comme un poètaillon, un musicastre, un cabotin. Que ses œuvres fussent médiocres, nous ne pouvons en décider, puisque nous n'avons pas les pièces du procès. A coup sûr, elles ne devaient pas être aussi absolument mauvaises qu'on veut bien le dire; car elles excitèrent la jalousie d'un Pétrone, esprit curieusement distingué,

fin, élégant, et d'un Lucain, génie rude, éloquence âpre, imagination puissante. En tout cas, ce qu'on ne peut mettre en doute, c'est l'amour de l'art, l'enthousiasme spirituel, qui poussait Néron en toutes choses.

Faire flamber en guise de torches des chrétiens enduits de résine, est évidemment d'un cœur cruel; mais il faut être du dernier bourgeois pour ne pas reconnaître que c'est beau au point de vue pittoresque. Les vers que Néron avait composés sur l'embrasement de Troie n'étaient peut-être point dignes d'Homère; mais incontestablement la mise en scène qu'il imagina pour les réciter était d'un grand poète. Le premier venu n'eût pas eu l'idée de s'habiller en chanteur lyrique, de prendre une cithare, et de monter sur une tour pour déclamer son poème à la lueur de Rome entière incendiée. L'incendie ruina trois quartiers, et dura six jours; mais l'empereur paya noblement le plaisir qu'il s'était donné, et rebâtit à ses frais les maisons brûlées qu'il orna de superbes portiques. Cette façon d'embellir sa capitale est peut-être plus belle et plus originale que les expropriations de M. Haussmann. Et ne fallait-il pas une splendide capitale pour entourer ce merveilleux

palais de Néron, sorte de cité dans la ville, résidence colossale qui embrassait dans son enceinte les monts Esquilin et Palatin, qui avait des colonnes de marbre, d'albâtre et de jaspe, des lambris rehaussés de pierres précieuses, des parquets en marqueterie d'or, d'argent, d'ivoire et de nacre, des vitraux en topaze et en améthyste, qui renfermait un peuple de chambres sans cesse parfumées par une pluie d'eaux de senteur tombant des plafonds, et qui dans ses jardins immenses faisait succéder des plaines de fleurs à des coteaux sauvages, des étangs remplis de poissons inconnus à des forêts habitées par des bêtes fauves? Ces splendeurs n'étaient pas d'un être vulgaire.

Quant au goût de Néron pour le théâtre, où il aimait à jouer des rôles, et pour le cirque, où il excellait comme cocher, n'est-ce point là précisément l'indice d'un cœur de poète? Quel est le poète digne de ce nom qui n'a pas eu, au moins une fois dans sa vie, ce curieux désir de la popularité immédiate, cette vanité du triomphe remporté sur le public pris corps à corps? Tous les poètes, tous les artistes, tous les épris de ces fumées qui s'appellent le beau et la gloire, tous ont rêvé d'être comédiens, saltimbanques,

vêtus d'oripeaux et de paillon, exposés vivants à l'œil ébloui du monde. Ce que le poète aime plus que tout, plus que ses parents, plus que lui-même, c'est l'auréole. Comme l'a si bien dit l'auteur des *Odes Funambulesques :*

> Tribun, prophète ou baladin,
> Toujours fuyant avec dédain
> Ces pavés que le passant foule,
> Il marche sur les fiers sommets
> Ou sur la corde ignoble, mais
> Au-dessus des fronts de la foule.

La corde sur laquelle marchait Néron était ignoble, soit! Et pourtant il pouvait s'en passer pour être vu. Comme empereur il était au-dessus des fronts de la foule. Mais cela ne lui suffisait point. Avant d'être empereur il était artiste, et toute la pourpre du pouvoir ne valait pas pour lui la loque de l'histrion. Ce n'est pas là un signe de bassesse; c'est un signe de poésie. Quand Vindex souleva les Gaules contre lui, au moment où l'empire tremblait sous ses pieds, croyez-vous qu'il eût peur de perdre l'empire, ce chanteur couronné? Non. Insensible aux dangers qui le menaçaient, il ne voyait dans la proclamation de Vindex ni la punition de ses crimes, ni l'approche de sa

mort, ni l'armée terrible qui venait venger le monde outragé; il n'avait remarqué qu'une chose, c'est que Vindex le traitait de mauvais poète et de piètre musicien. Et au lieu d'armer ses prétoriens, au lieu de convoquer le Sénat, au lieu de penser à sa conservation, l'empereur s'écriait en pleurant de rage :

— Mais qu'il le prouve donc! Qu'il cherche dans le monde entier un homme plus habile que moi dans ma profession!

Certes, celui-là avait dans le cœur le goût du beau, l'amour de l'art, qui ne songeait qu'à sa gloire poétique et musicale au moment de perdre l'univers. Et toute la vie de Néron, toute sa grandeur, quoi qu'en pensent les moralistes, se reflètent dans le mot qu'il dit en mourant, alors que, traqué comme une bête, seul, perdu dans la campagne romaine, ayant bu l'eau d'une mare pour se rafraîchir, obligé enfin de se donner un coup de poignard, il tomba en lançant cette orgueilleuse affirmation :

— *Qualis artifex pereo!* Quel artiste j'étais, moi qui meurs!

Un tel homme, un tel monstre, ne pouvait logiquement se contenter pour femme de la douce et vertueuse Octavie. Il fallait un ragoût

plus épicé pour chatouiller ce palais blasé d'avance. Pouvait-il même se rencontrer une femme assez belle, assez forte, pour s'emparer d'une façon durable d'un cœur aussi grandiosement abominable? Cette femme se trouva.

Elle s'appelle Poppée.

Poppée était mariée à Othon, un des favoris du prince. Soit imprudence, soit calcul, Othon ne cessait de faire à son compagnon de plaisirs l'éloge de sa femme. A l'entendre, Poppée était une merveille de beauté et d'esprit. Chose bizarre ! cette femme, qui allait marquer sa place dans la vie de Néron, et qui par la position de son mari aurait dû être déjà connue à la cour, s'était jusqu'alors abstenue d'y paraître. Sans doute elle avait pressenti quelle serait sa puissance le jour où elle y viendrait, et elle avait attendu l'heure favorable pour se produire. On ne la voyait guère qu'aux cérémonies officielles et toujours voilée avec un soin jaloux. Elle ne passait point d'ailleurs pour une vertu, non plus qu'Othon pour un mari bien gênant. Ils avaient déjà trouvé cette méthode, qu'on croit née de nos jours, du ménage libre où l'homme et la femme vivant sous le même toit gardent leur entière indépendance. Elle n'avait donc

rien de l'antique matrone romaine, et ressemblait bien plutôt à une de ces courtisanes grecques du siècle de Périclès, instruites de toutes les élégances, curieuses de bien dire et d'arts libéraux, qui joignaient un esprit cultivé aux charmes d'un beau corps et à la science amoureuse. C'est surtout dans l'intimité que ces sortes de femmes exercent le plus victorieusement leur pouvoir. Donner à Néron le désir de cette intimité dangereuse, c'était le moyen de parvenir à le dompter, c'était le but de Poppée et peut-être aussi d'Othon.

Le plan réussit. Fatigué d'entendre son ami vanter toujours cette femme inconnue et la préférer à toutes les autres, l'empereur eut envie de la voir et de la connaître. La connaissance faite, il fut charmé. Ses appétits voluptueux furent aiguillonnés par cette belle créature, qui était en effet une merveille de corps et de visage, et ses goûts artistiques trouvèrent à se repaître dans une conversation agréable, spirituelle et fleurie. Il en devint peu à peu éperdument amoureux.

Être aimée de l'empereur était chose assez commune dans cette cour tout occupée de plaisirs. Mais lui résister était chose rare. Pop-

pée lui résista. Elle avait compris ce cœur, dégoûté des amours trop faciles, et qui était prêt à s'attacher à la femme qui saurait aiguiser sa soif sans l'apaiser. Nul doute que, malgré tous ses attraits, elle n'eût eu le sort des autres maîtresses de Néron, aussitôt abandonnées que prises, si elle avait dès l'abord cédé à ses désirs. Mais elle sut les irriter savamment, les ménager par des demi-concessions, les enflammer par un bonheur toujours promis, toujours près d'être atteint, et toujours reculé. Il ne lui suffisait pas d'être après tant d'autres un jouet d'une heure, l'amante d'une nuit. Elle aspirait à mieux. Elle voulait devenir impératrice. Elle envisageait sans effroi cette perspective faite pour effrayer une âme faible : être la femme de Néron.

Ce n'était sans doute pas là ce que désirait Othon, qui aurait voulu faire de sa femme un instrument, mais qui n'entendait pas la voir prendre dans cette intrigue le premier rang. Il lui arriva ce qui arrive quand on déchaîne une puissance dont on se croit maître et qui est plus forte que vous. Il fut renversé par celle-là même qui devait dans ses calculs servir à le hausser. Pour être libre de toute entrave, elle

commença d'abord par le faire éloigner de la cour. On lui donna le commandement de la Lusitanie. Dès ce moment, si elle avait voulu, elle aurait pu se débarrasser de lui d'une façon plus radicale, en le faisant tuer. Mais cela n'entrait pas encore dans ses plans. Tant qu'Othon vivait, en effet, elle avait en lui une raison de résister à Néron, et elle était trop habile pour se défaire d'une telle arme. Néron n'était pas encore absolument conquis, puisqu'il était toujours l'époux d'Octavie. Avant d'abandonner Othon, il fallait faire répudier l'impératrice gênante, et pour cela il fallait lutter contre la terrible Agrippine qui sentait que Néron lui échapperait en passant sous la domination de Poppée.

Une femme formidable, cette Agrippine, et furieusement irritée alors de voir l'empire lui glisser peu à peu des mains. Elle qui avait passé sa vie à se ménager cette retraite, la toute-puissance, elle qui avait sans remords accumulé les crimes pour arriver à cette tant souhaitée domination, elle qui avait abruti Claude, puis l'avait empoisonné, qui avait ensuite livré Néron aux plaisirs de toutes sortes, et qui avait fait tout cela pour être sous son nom impéra-

trice absolue, elle en était aujourd'hui à user de tous les moyens pour conserver même une ombre de pouvoir. Il avait été un temps où elle recevait les ambassadeurs, assise sur un trône à côté de l'empereur, où les séances du Sénat se tenaient au palais, afin qu'elle pût les entendre cachée derrière un rideau, où elle passait les troupes en revue et était acclamée par les prétoriens comme si elle était leur général. Mais ce temps était loin. Néron avait secoué le joug de cette tutelle, et avait laissé voir qu'il voulait commander lui-même. Agrippine, forte de ses services passés, confiante dans l'influence qu'elle croyait avoir sur les soldats, avait menacé de rendre l'empire à Britannicus, son légitime possesseur. A de telles menaces, Néron avait répondu par un coup décisif, en faisant empoisonner le prétendant. Agrippine, atterrée, s'était vue successivement privée de toutes ses prérogatives, de tous ses honneurs, écartée du palais, et reléguée loin des affaires publiques. Elle pressentait que le prochain crime de son fils serait dirigé contre elle. Il ne fallait plus beaucoup de chose pour en arriver là. Elle eut peur du mariage de Néron avec Poppée, pensant que cette nouvelle puissance lui enlèverait

à elle-même le peu d'influence qui lui restait encore, et elle s'y opposa énergiquement de toutes ses forces.

L'histoire ose à peine raconter le suprême artifice qu'elle employa en cette circonstance. Elle était belle encore, de cette beauté mûre et superbe, recuite au feu des passions, terrible comme ces poisons conservés que l'âge a concentrés davantage. Elle savait le goût de Néron pour les monstruosités, et pensait que la plus épouvantable avait chance d'être celle devant laquelle il reculerait le moins. Elle s'offrit à lui et chercha à ruiner l'amour de Poppée par cet amour incestueux. Néron hésita, non devant la grandeur du crime, mais devant la force de cette criminelle. L'attentat en lui-même lui plaisait, car il était étrange et capiteux; Agrippine aussi, quoique sa mère, avait encore assez de charmes tentateurs pour aiguiser ses appétits; mais il craignit de s'enivrer à cette mystérieuse boisson de l'inceste parce que sa mère lui semblait trop profondément habile, parce qu'il eut peur de rentrer sous son joug en cédant à ses baisers. Peut-être aussi le désir vif et inassouvi qu'il avait de Poppée fut-il suffisant pour le garantir de ce désir nouveau. En d'autres

temps, il est croyable qu'il se fût laissé aller à consommer l'inceste. Les indiscrétions de Suétone en font foi. On sait que, lorsque Néron se promenait en litière avec Agrippine, ses yeux, troublés, son front où perlait la sueur, ses gestes inquiets, et jusqu'à sa toge mouillée, témoignaient des soifs étranges qui dévoraient le fils à côté de sa mère. Pour cette fois, l'amour de Poppée resta le plus fort, et Agrippine en fut pour ses frais de séduction. Son dernier moyen avortait. Elle était bien vaincue.

Une telle ennemie, quoique vaincue, était redoutable, et on ne savait pas à quelles extrémités elle pouvait se porter maintenant. Aussi Poppée décida-t-elle qu'il fallait la supprimer. C'était la seule façon de n'avoir plus à la craindre. Poussé par elle, Néron résolut la mort de sa mère. Trois fois il la fit empoisonner. Mais la terrible femme, habituée à déjouer tous les crimes parce qu'elle les avait tous commis, se sauva du poison par les antidotes dont elle se saturait d'avance. Une femme pareille, c'était une erreur que d'espérer la faire mourir; il fallait la tuer.

L'empereur feignit d'être rebuté par la résistance de Poppée, et s'éloigna d'elle pour un

moment. C'en était assez pour raviver les espérances d'Agrippine. Une réconciliation ne lui semblait plus impossible, et elle compta pour le coup remettre en jeu le moyen qui venait de lui manquer. Ces espérances renaissantes d'Agrippine étaient justement ce que Néron avait cherché. Il se rapprocha d'elle alors, lui fit de fausses confidences contre Poppée, lui donna quelques caresses où il simula ses désirs d'autrefois, et par ces fausses promesses réussit à endormir sa méfiance. Il exprimait en merveilleux comédien sa lassitude du pouvoir, le bonheur dont il jouissait jadis quand Agrippine était seule chargée de ce lourd fardeau, et combien il était près de revenir à cette tutelle qui après tout lui assurait des voluptés tranquilles. Pour confirmer ces dires par des actes, il persuada sa mère d'aller en Calabre présider une fête comme elle en présidait au temps de sa toute-puissance. C'était là un acheminement à sa reprise de la domination. Agrippine se laissa convaincre, et s'embarqua.

Le vaisseau qu'elle montait au sortir de Baïa était commandé par Anycetus. C'était un vaisseau construit exprès et secrètement, et fait de telle sorte qu'à une certaine pression exercée

TAYLOR INST. OXFORD

sur des ressorts cachés, il devait s'entr'ouvrir par le milieu et sombrer.

La nuit couvrait la mer qui était calme. Tout annonçait une heureuse navigation. Agrippine, retirée dans sa chambre à l'arrière, parlait de ses espérances avec son confident Cresperius Gallus et son affranchie Asceronia Polla. Elle racontait comment l'amour de Poppée avait été le principal obstacle à sa réconciliation avec Néron, comment cet amour lassé d'attendre s'était enfin consumé jusqu'à s'éteindre, comment Néron maintenant libre s'était senti ramené invinciblement vers sa mère, vers celle qui avait fait sa fortune. N'avait-elle pas le droit, après tout, de partager cet empire qu'elle avait conquis toute seule? Qu'était cette misérable rivale, qui lui avait un moment disputé le trône? Une femme forte seulement de sa beauté, mais qui en était à son premier crime et qui n'avait pas même osé tuer son mari. D'ailleurs, elle, Agrippine, n'était-elle pas aussi belle que cette Poppée? Et quel ragoût aurait pu trouver Néron, fatigué de tous les plaisirs connus, au simple adultère qu'il avait tant de fois goûté? Un inceste, au contraire, quelle chose nouvelle! Une fois pris

dans cette volupté monstrueuse, Néron serait enchaîné à jamais, serait tout à elle. Elle régnerait comme mère et comme maîtresse. Oh ! alors, malheur à ceux qui l'avaient outragée, à ceux qui lui avaient barré le chemin, à cet imbécile de Burrhus plein de scrupules ridiculement honnêtes, à ce rusé Sénèque qui, sous le couvert de belles paroles philosophiques, cachait son ambition ! Malheur à ceux-là qui avaient été mis par Agrippine autour de Néron pour le conserver à elle et qui n'avaient pas craint de se liguer contre elle avec lui ! Malheur surtout à cette Poppée qui, pour avoir mis sa jeunesse et sa beauté dans la balance, avait un moment pu espérer l'empire, et avait poussé Néron au parricide !

Ainsi pensait Agrippine, se laissant emporter à tous ses espoirs, rêvant déjà de reprendre toute sa gloire, et sûre maintenant de réussir dans son entreprise si souvent avortée. Tout à coup, un craquement se fait entendre. Le plancher de la chambre s'effondre. Cresperius est écrasé. Le navire entier semble se disloquer sourdement. Il fait nuit noire dans la cale où Agrippine est tombée, soutenue dans sa chute par une poutre qui l'a empêchée d'être tuée.

Est-ce un accident? Est-ce un crime ?

Sur le pont, un tumulte effroyable. Les gens de l'équipage, prévenus que le vaisseau va sombrer, se tournent tous vers la terre, et, en se portant ainsi sur un côté, font pencher le vaisseau. C'est ce que voulait Anycetus qui voyait avec rage que les ressorts ne jouaient pas assez vite. Ce poids qui déplace l'équilibre, joint à la dislocation déjà produite, achève d'ouvrir le corps du bâtiment à l'eau qui s'y engouffre.

On s'enfonce dans la mer.

Il fait nuit sur les vagues. Chacun se sauve comme il peut. Anycetus, debout dans une barque, avec quelques rameurs instruits du complot, repousse les naufragés qui veulent se joindre à eux. Il regarde attentivement autour de lui, il a l'air de chercher quelqu'un à la surface des flots. Nul doute! Il veut sauver Agrippine, et il lui réserve la place d'honneur dans sa barque. Asceronia Polla, qui voit l'inquiétude d'Anycetus, songe avant tout à sa propre vie, et, dans l'espoir d'être secourue, s'écrie :

— Je suis l'impératrice !

A ces mots entendus, on rame vers elle.

Elle-même fait effort vers la barque, en répétant toujours qu'elle est l'impératrice. Quand elle arrive à portée d'être sauvée, on l'assomme à coups d'aviron et de crocs.

Agrippine, qui nageait à peu de distance, a tout vu et tout compris. Heureuse d'avoir échappé à cet infernal piège, guérie de tout espoir maintenant, elle profite de la nuit et de l'erreur d'Anycetus pour fuir silencieusement vers la plage.

Il n'y avait plus de doute à garder : Néron voulait sa mort. Tout ce que pouvait Agrippine, c'était en retarder l'heure. Sachant bien qu'elle la hâterait si elle paraissait instruite de la machination, elle feint au contraire de l'ignorer, et envoie un affranchi apprendre simplement à Néron le danger terrible qu'elle a couru.

Au moment où l'envoyé d'Agrippine arrivait, Néron était en train de tenir conseil avec Poppée, Sénèque et Burrhus. Il leur avait avoué son dessein d'en finir avec sa mère.

— Elle vient, avait-il dit, de se sauver du piège que je lui avais tendu. Elle doit être implacable. Rien ne saurait à présent l'arrêter dans la vengeance qu'elle doit méditer contre moi. Si

elle était morte dans ce naufrage, tout s'arrangeait pour le mieux. J'avais le bénéfice de la mort sans en avoir la responsabilité. Mais puisque je ne puis la faire périr par accident, il faut que je jette tout masque. Elle sera tuée au grand jour. Qu'en pensez-vous, Sénèque? Comment faut-il m'y prendre, Burrhus? Le moment est-il opportun? N'ai-je rien à craindre?

Sénèque et Burrhus tremblaient et osaient à peine élever la voix. Sénèque balbutiait les mots de parricide, de lois divines et humaines. Burrhus, plus ferme, disait que les prétoriens n'oseraient jamais frapper la fille de Germanicus.

Mais Poppée s'indignait de ces retards :

— Seras-tu toujours en tutelle, ô César? Jusqu'à quand prendras-tu en toutes choses conseil de tes précepteurs, comme un enfant? Eh! qu'as-tu besoin de conseil? Agrippine sait que tu as voulu la faire mourir. Désormais c'est elle qui cherchera à se débarrasser de toi. Il faut que l'un de vous deux périsse. Aimes-tu mieux que ce soit toi? Pourquoi différer? Il y a trop longtemps déjà qu'elle vit. Enfin, décide-toi! Tant qu'elle sera là, menaçante, je ne serai point ta femme. Si tu la laisses vivre,

renvoie-moi à Othon. Au moins, c'est loin de toi que j'apprendrai ton esclavage.

C'est à ce moment qu'entrait l'envoyé d'Agrippine. Néron, prenant une soudaine résolution, jette un poignard entre les jambes de l'affranchi, ordonne qu'on l'arrête, le fait exécuter pour tentative d'assassinat contre l'empereur, et condamne Agrippine à mort comme complice de l'attentat.

Anycetus, qui avait manqué Agrippine sur son vaisseau, offre, pour racheter sa maladresse, d'exécuter cet arrêt. Il part avec ses marins et un centurion.

Agrippine était couchée quand les soldats heurtèrent à sa porte. La seule servante qui était près d'elle s'enfuit. Elle, comprenant que tout est fini, attend les meurtriers. Au centurion, qui le premier la frappe à la tête, elle montre son ventre, et dit :

— Frappe! Frappe ce ventre! Il l'a mérité, puisqu'il a porté Néron.

Anycetus l'acheva d'un coup de poignard.

Néron arriva peu d'instants après et contempla longuement le cadavre nu de sa mère. Aucune larme ne vint à ses yeux, aucun remords à son cœur. Il se pencha pour l'examiner de plus

près. Une rougeur lui monta au front, non pas de honte, mais comme de désir ; car il se releva lentement en prononçant avec une sorte de regret lascif ces paroles monstrueuses :

— Je ne croyais pas qu'elle fût encore si belle !

Pour le coup, Poppée était maîtresse de la place. Octavie fut répudiée, puis condamnée à mort. Othon, exilé définitivement, acheta sa vie au prix d'un silence complaisant, et Poppée devint impératrice. Elle était la femme de Néron.

Mais sa force n'était que dans sa résistance. Quoique belle, quoique intelligente, quoique puissante au vice, elle n'était pas de taille à remplir ce cœur, gouffre insondable où tous les crimes affluaient, où bouillonnaient tous les désirs, et dans lequel son amour fondit comme un flocon de neige dans la mer.

Néron, la bride sur le cou, se livrait maintenant plus que jamais à ses délirantes fantaisies. C'est le temps où il montait sur la scène, jouait de la lyre et dansait devant le peuple, le temps où il allait en Grèce disputer aux jeux Olympiques le prix de la course en char, le temps où il revenait à Rome avec des centaines

de couronnes, et entrait triomphalement sur le Forum, suivi d'un étrange cortège où se mêlaient les baladins, les musiciens, les histrions, les prostituées et les bêtes fauves. C'est le temps où il désirait que le monde entier brûlât pourvu qu'il fût témoin de l'incendie.

Quel rôle pouvait jouer une femme au milieu de cette colossale orgie? Quelque savante qu'elle fût en amour, elle eut bientôt épuisé son savoir avec Néron. Une fois connue, elle cessa d'être désirée. L'habitude la fit encore chérir un certain temps. Puis la fatigue arriva, et le dégoût suivit. L'amour mort, il ne fallait pas songer à jouer au jeu de l'ambition. L'empereur en était alors à sa période la plus sanguinaire. Sénèque, obligé de quitter la cour, attendait chaque jour son arrêt de mort. Plautius, descendant de Jules, l'impératrice Octavie, le sénateur Traséas, et bien d'autres, avaient été sacrifiés. Sur une délation, sur un soupçon, on mourait, Néron semblait avoir besoin de ce bain de sang pour raviver ses désirs éteints. Quand il lui fallait de tels excitants, que pouvait faire Poppée?

Elle se contenta d'abord d'être la compagne de ses débauches, et peut-être eût-elle pu durer

quelque temps, si elle avait su se tenir dans l'ombre au dernier plan de ces saturnales. Mais le souvenir de son pouvoir passé l'obsédait; elle ne pouvait s'empêcher d'y faire parfois allusion, et elle tentait encore par instants de le reprendre. Elle ne réussit qu'à irriter le monstre, qui finit par la détester. Il l'accabla de mépris, la tourna en risée dans ses débauches, la fit servir de jouet à ses favoris et à son affranchi Tigellin, et la traita comme une esclave.

Elle eut pourtant un moment d'espoir : elle était enceinte. N'y avait-il pas quelque chose à gagner dans ce lien nouveau qui allait unir Néron à elle? Mais Néron n'était pas fait pour être père. Un jour, comme elle lui reprochait son abandon et lui parlait de leur enfant à naître, il s'emporta contre elle, et la tua d'un coup de pied dans le ventre.

Elle morte, l'amour des femmes mourut chez Néron.

Fi des amours vulgaires, des choses connues! Il allait se vêtir en femme et se marier à ses affranchis Pythagore et Doriphore ; il allait faire opérer l'eunuque Sporus et l'habiller en impératrice. Poppée n'était plus désormais

qu'une banalité répugnante auprès de ces rêves nouveaux.

Elle n'en reste pas moins un type curieux et puissant, une amoureuse belle et forte, cette femme qui sut inspirer de l'amour à Néron, et qui sut se faire désirer par l'homme dont tous les désirs étaient monstrueux.

C'est quelque chose que d'avoir lutté contre Agrippine, que d'avoir forcé Néron à la tuer, et que d'avoir fait tout cela du premier coup, sans hésiter. Celle-là est bien de la race dont parle Baudelaire, une *âme puissante au crime*, et même à côté d'Agrippine, à côté de Néron, elle garde sa grandeur.

Quant à ses deux rivaux, ils étaient seuls dignes l'un de l'autre. Telle mère, tel fils. Après eux, les scélérats les plus célèbres viennent bien loin. Elle et lui, voilà le couple ! Et Agrippine le sentait quand elle s'offrait à Néron et Néron le savait quand il la touchait lubriquement en litière.

Sans Poppée qui leur barra le chemin et qui fut une diversion aux démences effrénées de l'empereur, l'histoire aurait vu ce spectacle inouï, plus effrayant que celui d'Œdipe qui ignorait son crime ; l'histoire aurait à enregis-

trer cet amour accompli du fils et de la mère; et peut-être Agrippine et Néron nous sembleraient-ils petits et mesquins, comparés à l'enfant prodigieux qu'aurait pu mettre au jour leur épouvantable et magnifique inceste.

BAUDVILDE

BAUDVILDE

Ceci est l'histoire du forgeron Vœlund et de ses amours avec la belle Baudvilde, la fille du roi Niduth. Ainsi la racontent, à peu près, les chantres de l'Edda, dans le Vœlundarquida et la Vilkinasaga.

Un jour, le roi Vilkin, roi du Vilkinaland, en Suède, rencontra dans un bois près de la mer une *haffru*, qui est une fée des vagues, et, ayant fait l'amour avec elle, il en eut un fils géant. Ce fils, nommé Vade, eut à son tour un fils, qui fut petit de corps, mais grand d'esprit et qu'il appela Vœlund. A neuf ans, Vœlund fut confié par son père au plus habile forgeron du Hunaland, lequel avait nom Mimer, si bien qu'à douze ans le jeune apprenti était aussi instruit que son maître dans l'art de tremper et forger le fer. Et on devinait déjà qu'il devait être un jour le roi des artisans forgerons.

La science humaine lui étant familière, il semblait n'avoir plus rien à apprendre des hommes. C'est pourquoi son père résolut de le conduire chez les deux nains de la montagne Kallova, qui étaient de race divine, et passaient pour fournir d'armes et de bijoux les Walkyries elles-mêmes. Les nains s'engagèrent à enseigner leur art à Vœlund en l'espace de douze mois, moyennant le prix d'un marc d'or. Mais l'enfant les étonna tellement par sa précoce habileté, qu'au bout de l'an, les nains demandèrent à Vade de le leur laisser un an de plus, et lui offrirent à leur tour un marc d'or. Leur dessein était criminel et c'est pourquoi ils ajoutèrent au marché cette clause, que si Vade ne reprenait pas son fils au jour dit, ils auraient permission de tuer l'enfant. Ils pensaient faire travailler celui-ci à de merveilleuses besognes, et se débarrasser ensuite d'un rival si habile. Vade, qui avait consenti pour faire de son fils un artiste incomparable, ne fut pas sans éprouver quelque crainte en signant la clause dernière. Aussi, avant de s'en aller, prit-il son fils à part; puis, ayant caché une épée en terre, il lui dit :

— Si je ne reviens pas à temps, prends cette

épée, et donne-toi la mort toi-même, plutôt que d'être immolé par les nains. Et ainsi mes amis pourront chanter ton éloge, et dire que j'ai engendré un fils, non une fille.

Quand l'année fut près de sa fin, Vade se mit en route, et, pour être sûr d'arriver à temps, il était au pied de la montagne trois jours avant le terme voulu. Mais elle était fermée, et Vade fatigué s'endormit. Les nains alors déchaînèrent un orage, et une avalanche engloutit le géant, si bien qu'au jour dit il ne put se présenter. Les nains joyeux s'apprêtaient à tuer Vœlund, quand celui-ci, qui avait su déterrer l'épée de son père, les égorgea. Prenant alors leurs outils féeriques, et chargé de tout ce qu'il put emporter de bijoux, d'or, d'argent et de pierreries, il s'enfuit de la montagne.

Ayant trouvé en chemin le fleuve Viser-aa, il pensa qu'il était moins fatigant de voyager sur l'eau, et il se construisit une maison qui voguait sans jamais être submergée. Ainsi il descendit vers la mer, et ceux qui le voyaient passer ne distinguaient qu'un tronc d'arbre où nul ne pouvait penser qu'un homme habitât.

Le roi Niduth, qui pêchait avec sa cour, ramena un matin cet arbre dans ses filets, et

comme on frappait le bois d'une cognée, une voix en sortit qui fit fuir tout le monde.

Mais Vœlund rassura le roi et lui demanda d'entrer à son service, car il avait entendu dire que la fille de Niduth, la belle Baudvilde, était la reine de beauté des vierges scandinaves, et il espérait conquérir son cœur. Aussi fut-il désappointé quand le roi lui dit qu'il avait déjà un forgeron, et qu'il n'avait que faire des services de Vœlund. Tout ce qu'obtint le fils de Vade, ce fut d'être chargé de récurer les trois couteaux dont se servait Niduth pour couper ses viandes.

Un jour qu'il les lavait dans la mer, Vœlund en laissa tomber un qui se perdit sous les flots. En une heure il en fabriqua un semblable, mais d'une trempe si merveilleuse, que Niduth, en voulant couper un pâté de renne, coupa la table en deux morceaux. Vœlund dut avouer sa faute et la façon dont il l'avait réparée. Et le forgeron du roi sécha de jalousie, voyant la belle Baudvilde applaudir l'étranger.

— Luttons ensemble d'habileté, dit-il à Vœlund. Forge une épée tandis que je forgerai un casque. Dans douze mois nous éprouverons nos œuvres. Si ton épée fend mon casque, ma tête

qui sera dedans sera fendue aussi; si mon casque résiste, je te tuerai sur mon enclume.

Vœlund, ayant accepté, laissa s'écouler six mois sans se mettre à l'ouvrage, tandis que le forgeron du roi s'enfermait dans son atelier et travaillait jour et nuit.

— Pourquoi ne travailles-tu pas? disait le roi à Vœlund.

— Parce que je pense à mes amours.

— Et quels sont-ils?

— C'est ta fille.

— Eh bien! dit Niduth, si ton épée brise le casque de mon forgeron, je te donnerai un baiser de Baudvilde en échange de ton épée.

Vœlund voulut alors se mettre au travail, mais on lui avait dérobé ses outils. Il se rappela qu'il avait vu rôder un homme autour de sa maison, et dit qu'il le reconnaîtrait dans l'assemblée du peuple. Le roi fit donc réunir le *thing*, mais Vœlund n'y vit point son voleur, et Niduth fut irrité parce qu'il prit les paroles de Vœlund pour des mensonges. Vœlund fit alors une statue semblable à l'homme qu'il avait vu, et la peignit de couleurs vivantes, et la revêtit d'habits naturels, si bien que le roi en la voyant s'écria :

— Eh quoi! tu es déjà de retour de ton ambassade, Régin?

Il fut ainsi connu que Régin était le voleur; on le rappela de son ambassade et il rendit les outils à Vœlund.

Mais quand il eut ses outils, Vœlund resta encore quatre mois sans rien faire. Et le roi lui demandant la cause de sa paresse, il répondit, comme l'autre fois, qu'il pensait à ses amours. Niduth lui promit deux baisers de Baudvilde pour son épée. Alors Vœlund en fit une en sept jours, et il mena le roi au bord de la rivière; puis, jetant dans le courant un morceau de bois d'un pied d'épaisseur, il mit son épée en aval, et le bois, poussé par l'eau sur le tranchant, s'y fendit en deux parts.

Le roi était émerveillé. Mais Vœlund brisa la lame, et pour en refaire une autre, demanda trois baisers de Baudwilde. Niduth accorda, et Vœlund fabriqua en trois jours une seconde épée qui, cette fois, fendit un morceau de bois épais de trois pieds.

Mais Vœlund la brisa encore et dit qu'il n'en ferait point d'autre, à moins que le roi ne lui promît la main de Baudvilde. Mais le roi ne voulut pas y consentir.

Alors Vœlund fit en trois heures une épée incrustée d'or, et menant encore le roi au bord de la rivière, il fendit cette fois un sapin tout entier.

— Cette épée sera tienne, dit-il, si tu me donnes Baudvilde.

— Je te la donnerai donc, répondit le roi, si toutefois tu peux briser le casque de mon forgeron.

Le jour de l'épreuve étant venu, la cour et le peuple se rassemblèrent, et les deux champions parurent.

Le forgeron du roi portait sur la tête son casque, et chacun fut rempli d'admiration en voyant combien l'acier en était fin, luisant, incrusté, damasquiné, véritablement extraordinaire. Il sembla dès lors à tout le monde que jamais lame ne pourrait l'entamer. Cette opinion devint plus forte encore lorsqu'on aperçut l'épée de Vœlund; celui-ci, en effet, l'avait à dessein souillée de boue et même de rouille, en sorte qu'elle paraissait une arme vulgaire, prête à se casser au premier choc.

Un grand éclat de rire accueillit le fils de Vade, et le forgeron du roi fut satisfait dans son orgueil.

Il s'assit donc plein de confiance sur le haut siège qui lui avait été préparé au milieu de l'arène.

Vœlund s'approcha parmi des quolibets, et posa doucement sur le casque le tranchant de son épée.

— Sens-tu le froid de ma lame?

— Frappe, si tu veux que je le sente.

Vœlund se contenta d'appuyer plus fort.

— Sens-tu maintenant?

— Je sens comme une plume qui me chatouille, comme une goutte d'eau qui m'effleure; frappe donc.

— Eh bien ! lève-toi!

Le forgeron voulut se lever; mais Vœlund appuya plus fort encore, et, sans qu'il eût donné un coup, par le simple fil de l'acier, il trancha le casque, et on vit le forgeron du roi retomber en deux morceaux, fendu jusqu'à la ceinture.

— Donne-moi l'épée, dit le roi.

— Donne-moi Baudvilde, dit Vœlund.

— Elle est à toi, répondit Niduth, et les noces se feront dans un mois.

Mais Vœlund était mécontent de donner une si belle et bonne épée. Aussi, l'ayant reprise au

roi sous prétexte de la nettoyer et de la fourbir, il lui en rendit une autre semblable de forme, quoique d'une trempe inférieure. Niduth s'en aperçut, cassa le mariage et chassa honteusement Vœlund.

Et Baudvilde fut dans une grande colère contre le forgeron qui avait préféré son épée à l'amour de Baudvilde.

Vœlund s'en alla rejoindre ses frères, Egill et Slagfid, et tous trois bâtirent leur demeure dans l'Ulfdal. Ils passaient leur temps à courir sur des patins et à poursuivre le gibier sur le lac Ulfsiar. Les patins et les armes que leur fabriquait Vœlund les rendirent si remarquables que les oiseaux en parlaient.

Un jour, ils trouvèrent sur le bord du lac trois jeunes filles qui filaient. A côté d'elles gisaient trois peaux de cygnes, et les frères comprirent qu'elles étaient des Walkyries. Elles s'appelaient Svanhvita, Alruna et Alvita et elles allèrent demeurer avec Egill, Slagfid et Vœlund. Vœlund leur fit des bijoux sans pareils, et elles couchèrent sept hivers dans le lit des trois jeunes hommes.

Le roi Niduth apprit leur bonheur avec dépit, et la belle Baudvilde fut encore plus courrou-

cée contre le forgeron qui oubliait son amour avec la concubine Walkyrie.

Le huitième hiver, les trois déesses furent obligées de partir pour finir les destins et elles revêtirent leurs plumes de cygnes, et s'envolèrent, si bien que les trois chasseurs en rentrant trouvèrent leur demeure vide. Les deux autres se désolèrent, mais Vœlund se remit tranquillement à l'ouvrage, pensant que l'art vaut mieux qu'une femme, même céleste ; et tandis que Egill partait vers l'Est pour trouver Alruna, et Slagfid vers le Sud pour retrouver Svanhvita, le forgeron resta dans son atelier, continuant à fabriquer de belles armes et de beaux bijoux, et se trouvant assez récompensé de son travail par l'admiration qu'il en ressentait.

Un jour qu'il avait fondu tout son or rouge pour en faire des bagues, et qu'il en avait ainsi enfilé sept cents sur une branche d'osier, il partit pour une longue chasse afin de faire la provision de l'hiver et de pouvoir ensuite travailler en paix.

Niduth apprit cela et en fut tout joyeux dans son cœur, car il méditait de mauvaises choses contre le forgeron.

Dans la nuit il se mit en route avec ses sol-

dats aux cuirasses garnies de clous, et leurs boucliers luisaient au clair de la lune comme des lunes terrestres.

Ils pénétrèrent dans la demeure de Vœlund et comptèrent les sept cents bagues d'or rouge, puis les remirent en place à l'exception d'une, et attendirent, cachés près de là, le retour du forgeron.

Il revint de la chasse la même nuit, l'habile archer; et ses rennes familiers traînaient une longue provision d'ours, de phoques et d'autre gibier.

Il ôta ses patins et alluma un grand feu de sapin pour faire rôtir son repas et pour se reposer de ses fatigues.

Assis sur une peau de bête au milieu de sa demeure, il compta ses anneaux, l'homme de la race des Alfes, et il vit qu'il en manquait un. Mais il pensa qu'il s'était trompé dans son calcul. Comme ses yeux étaient embrumés de sommeil, il remit au lendemain de faire le compte exact. Il était bien las, le dur chasseur d'ours, et il s'endormit lourdement devant un grand feu de résine.

Il se réveilla sans plaisir, car il était enchaîné; ses mains et ses pieds étaient serrés dans

de fortes courroies en peau de poisson, et un bât pesait sur sa poitrine.

— Quels sont les hommes qui peuvent lier l'orfèvre? cria-t-il. Ne suis-je pas le roi des forgerons?

— Et moi, répondit Niduth, ne suis-je pas le roi de l'Ulfdal? De quel droit prends-tu mon or dans mes mines?

— L'or est à celui qui le forge.

— Il est à celui qui prend le forgeron.

Mais comme Niduth voulait enlever la branche d'osier, les bagues glissèrent dans le feu de résine et s'y perdirent.

Une cependant restait à la main du roi, celle qu'il avait volée avant l'arrivée de Vœlund. Niduth s'empara aussi de la fameuse épée qui avait fendu son forgeron. Et il revint avec ses soldats emmenant Vœlund prisonnier.

— Ah! ah! dit la reine en le voyant, comme il écume! Comme il roule des yeux furieux! On dirait ceux d'un oiseau de proie. Il grince des dents quand il aperçoit sa bonne épée au flanc de Niduth, et sa bague d'or rouge au doigt de Baudvilde.

Et Baudvilde en effet avait pris la bague volée. Ah! comme Vœlund la regardait avec mépris!

— Mon père, dit-elle, cet homme m'a insultée en voulant m'échanger contre une épée mauvaise. Il m'a trompée lorsqu'il m'avait été fiancé, en prenant pour concubine la Walkyrie aux plumes de cygne. Punissez-le ! Coupez-lui les nerfs des jarrets, et qu'on l'enferme dans l'île Sœvar-Staud.

Cela fut fait. Le forgeron dès lors ne pouvait plus marcher. Et, pour avoir à manger, il fut obligé de travailler jour et nuit dans l'île, et de fabriquer des armes à Niduth et des bijoux à la reine et à Baudvilde. Personne ne venait le consoler, et il avait la suprême douleur de besogner pour ses ennemis.

C'est alors qu'il chanta :

« Mon épée brille au baudrier de Niduth ; mais ma vengeance brille plus encore dans mes yeux.

« J'ai aiguisé la bonne épée et je l'ai trempée. J'aiguiserai aussi ma haine et je la tremperai dans le fiel.

« Ma bague d'or rouge est au doigt de Baudvilde. Mais mon mépris plus rouge est sur tout son corps.

« J'ai tenu la bague dans mes mains et je l'ai arrondie. Je tiendrai le corps de Baudvilde et je l'arrondirai.

« Il manque un fourreau à l'épée, et je veux en faire un de la gorge de Niduth. J'ai dit.

« Il manque une taille ronde à Baudvilde, et je veux la remplir de mon œuvre. J'ai dit.

« L'orfèvre est roi. Le forgeron est roi. Il tuera le roi et il déshonorera la fille du roi. J'ai dit.

« Car il faut que l'on sache que l'artiste, fils du géant et apprenti des nains, est aimé.

« Et ma vengeance sera lente comme l'ours et étincelante comme la mer dans un orage de juillet. »

Un jour les deux jeunes fils du roi vinrent dans Sœvar-Staud avec leurs parents, et on leur fit admirer dans le bahut les bijoux d'or rouge et les pierres précieuses, mais on ne leur en laissa pas prendre.

Vœlund leur dit tout bas :

— Venez vous deux seuls me revoir, venez un autre jour, et je ferai en sorte que cet or vous appartienne. Vous aurez des colliers, des bagues, et aussi des armes. Mais ne dites rien aux femmes ni aux gens du palais, ni à personne que vous êtes venus chez moi.

Le matin, de bonne heure, comme tout le monde dormait, le plus jeune fils du roi dit à son frère :

— Allons voir les bijoux.

— Notre père nous l'a défendu, dit l'aîné. Pourtant je voudrais bien une bague pour ma fiancée.

— Et moi une épée pour moi.

Et ils y allèrent. Ils ouvrirent le bahut, et leurs yeux luisaient de convoitise en y plongeant leurs regards.

— Mettez un peu ce beau collier, dit Vœlund en leur passant au cou une chaîne d'or.

Et brusquement il tira à lui la chaîne, qui était faite d'anneaux tranchants, et ainsi il leur coupa la tête.

Le lendemain on fut étonné de ne pas voir les deux jeunes gens à la cour. Mais Vœlund apprit au roi qu'il leur avait donné des arcs et des flèches pour aller chasser aux ours, et qu'ils reviendraient avec un butin abondant. En même temps il déclara qu'il voulait faire la paix, qu'il renonçait à tout mauvais dessein contre le roi et sa famille, et que sous peu il enverrait en témoignage de sa soumission de merveilleux cadeaux à Niduth, à sa femme et à Baudvilde.

Le quinzième jour en effet, il donna au roi deux belles coupes en argent, ciselées d'une

façon divine, où étaient représentés les portraits de ses deux fils. Et à la reine il offrit des pendants d'oreilles composés chacun de deux gros saphirs qui luisaient d'une flamme singulière. Et à Baudvilde il présenta un collier fait de cinquante-six perles fines d'une forme bizarre, reliées par une chaîne d'une matière blonde qui semblait à la fois de soie et d'or filé.

Baudvilde avait cassé sa bague d'or rouge, et savait bien que personne ne pouvait la raccommoder, sinon Vœlund. Aussi, enhardie par le cadeau qu'elle venait de recevoir, alla-t-elle le trouver.

— Je t'ai fait couper les nerfs, lui dit-elle, mais je m'en repens. Veux-tu me refondre ma bague d'or rouge que j'ai brisée?

— Baudvilde, tu as été cruelle pour moi, et cependant tu sais que je devais être ton époux. Donne-moi un baiser et je te raccommoderai la bague.

Baudvilde le baisa sur le front, et Vœlund sentit qu'il désirait la belle fille.

— Baise-moi sur la bouche, dit-il.

Baudvilde fit ce qu'il demandait.

— Ne veux-tu plus être ma femme? reprit le forgeron.

— Je ne le puis, répondit Baudvilde. Une fille de roi peut-elle épouser un esclave? Et ne sais-tu pas que ceux-là n'ont plus faculté d'être pères, à qui on a coupé les nerfs des jarrets ?

— N'est-ce pas toi qui as fait cela?

— Oui, et je m'en repens. Mais ce qui est fait est fait. Je serai la femme de celui qui me rendra mère, moi la vierge scandinave.

Alors Vœlund lui fit boire une potion assoupissante, car il savait beaucoup de choses ; et elle s'endormit d'un sommeil corporel, tandis que son esprit continuait à veiller.

— Dors-tu ? lui dit-il.

— Mes membres dorment, répondit-elle, et je sens que je n'ai plus de puissance sur eux. Mais mon esprit veille, et je vois tout, comme si je ne dormais pas.

— Alors, vois que tu es ma femme.

Et le forgeron, prenant la belle Baudvilde, la reine de beauté, la fille du roi, l'attira sur les peaux d'ours où il était assis, et posséda son corps désiré.

Baudvilde sortit en pleurant de Sœvar-Staud et rentra sans rien dire au palais.

Là on était de plus en plus inquiet de ne plus voir revenir les deux jeunes gens.

On se rendit donc dans l'île, pour interroger de nouveau Vœlund. Mais il n'y avait plus personne dans sa demeure. On n'y trouva qu'une peau de renne couverte d'écriture, où on lisait ce chant d'adieu :

« On m'a coupé les nerfs des jarrets ; mais qui coupera les nerfs de l'esprit ?

« Je n'ai plus de jambes, mais j'avais des bras et je m'en suis fait des ailes.

« Avec des plumes de cygnes je me suis fait deux ailes blanches, et je me suis envolé.

« Maintenant je vis dans l'air comme une chauve-souris et je dors sur un nuage.

« L'orfèvre est roi. Le forgeron est roi. Et le roi s'est fait oiseau. »

Neuf mois se sont passés et les fils ne reviennent pas, et Baudvilde s'enferme chaque jour dans sa chambre pour pleurer. Le palais est triste comme une tombe sans fleurs.

La reine pensa à ses enfants et se retourna sur son lit.

— Veilles-tu, Niduth, roi des Niares ? Moi je veille toujours, et je me couche sans plaisir, parce que mes fils sont morts.

— Je ne dors point, et je pense comme toi. Nos deux fils sont morts.

— Pourquoi fis-tu donc du mal à Vœlund? C'est lui qui les a tués pour se venger.

— N'est-ce pas toi qui m'as poussé à lui faire du mal? C'est par ta faute qu'il a tué nos fils.

— Non; ce n'est ni par ta faute, ni par la mienne, c'est par la faute de Baudvilde, qui devait l'épouser. Que n'a-t-elle été sa femme! Nous aurions encore nos deux fils, et de plus nous aurions un gendre habile dans son art, et qui rendrait notre maison la plus riche et la plus puissante des maisons royales.

Ainsi le roi et la reine passent les nuits à se lamenter.

— Veilles-tu, Niduth? Veilles-tu, femme de Niduth?

C'est une voix étrange qui leur dit cela, une voix qui vient d'en haut.

Ils regardent, et sur le mur de l'enclos ils voient Vœlund le forgeron, avec de grandes ailes blanches.

— Où sont mes fils? crient-ils tous deux.

— Morts, morts! Je les ai tués.

— Mais au moins dis-moi où ils sont, qu'ils ne restent pas sans sépulture, pour être éternellement ballottés sur les vagues, souffletés par chaque haffru qui passe, ou pourrissant sous

quelque terre non sacrée, mordus des hamsters et rongés des taupes. Vœlund, aie pitié d'eux! Aie pitié de nous!

— J'ai pitié! répondit Vœlund. Car maintenant ma vengeance est accomplie. Gratte l'argent de tes deux coupes, ô roi Niduth, et tu trouveras dessous les crânes de tes deux fils. O reine, tu n'as donc pas vu comme tes pendants d'oreilles en saphirs te regardaient? Ce sont leurs yeux. Quant au collier de Baudvilde, il est fait de leurs cinquante-six dents, car l'aîné en avait trente-deux et le plus jeune vingt-quatre, et je les ai reliées par leurs blonds cheveux tressés avec de l'or. Voilà où ils sont, vos deux fils!

— Malheur! malheur sur nous! Mais leurs corps, leurs pauvres corps? Ah! nous te pardonnerons tout, si tu nous dis où sont leurs corps, si tu nous laisses les ensevelir.

— Je vous le dirai; mais auparavant, jurez-moi par le bord du navire, par le rond du bouclier, par le frein du cheval, par le fil de l'épée, que vous ne tourmenterez pas ma femme et que vous ne tuerez pas mon enfant.

— Si tu as une femme et un enfant, nous les respecterons. Que notre serment, s'il n'est pas

tenu, porte éternellement malheur à l'âme de nos fils !

— Eh bien ! allez dans Sœvar-Staud, et fouillez le marécage de ma prison. C'est là que sont vos fils, enfermés sous l'eau par le poids de mon enclume. Quant à ma femme, c'est votre fille Baudvilde qui est enceinte de mes œuvres.

Le lendemain on alla chercher les deux cadavres, et on les ensevelit en grande pompe. Mais Baudvilde n'assista pas à la cérémonie.

Au retour, le roi et la reine s'enfermèrent pour pleurer.

— Lève-toi, Takrad, dit alors Niduth ; lève-toi, mon meilleur serviteur, et va dire à ma fille aux cils blonds de venir me parler.

Elle vint, parée, mais pâle. Une grande robe flottante cachait ses flancs.

— Est-il vrai, ma fille, que Vœlund et toi, dans l'île, vous avez dormi ensemble ?

— C'est vrai, dit-elle.

Et Baudvilde tomba morte en mettant au monde Virgar, le fils de Vœlund.

On entendit alors la voix d'en haut qui chantait :

« Celui-ci est le fils d'un forgeron, mais il ne sera pas forgeron comme son père.

« S'il forge, ce sera avec l'épée pour marteau et les casques pour enclume.

« Il sera un guerrier invincible, et le plus grand de tous les guerriers scandinaves.

« Il dira que l'union du forgeron et de la princesse a fait l'homme complet.

« Il fera tout ce qui est écrit dans les Runes à propos du fils de l'artisan.

« Quant à sa mère, elle est maintenant fée, et c'est elle qui hurle quand les femmes accouchent.

« Quant à son père, il s'en va là-bas, dans l'autre pays, forger les armes des dieux. »

Et l'on vit une grande ombre passer sur le soleil. C'était Vœlund qui s'envolait. Une épée tomba à terre près de l'enfant; c'était l'épée Mimung, dont Virgar devait frapper le monde.

Telle est la dernière arme qu'a faite le forgeron Vœlund. Telle est la dernière chanson qu'il a chantée.

VITTORIA COLONNA

VITTORIA COLONNA

Quelle belle chose que la légende ! On y voit des chevaliers fidèles, des dames constantes, des don Quichotte sublimes, amants platoniques de Dulcinées imprenables. Là, dix ans d'absence, loin d'éteindre une flamme, l'activent et la font grandir. On part pour la Terre-Sainte, ou pour un pays plus fantastique, on s'y bat d'estoc et de taille pendant plusieurs lustres, on est captif des Mores, ou enchanté par un magicien, et pourtant on n'oublie pas sa châtelaine ; on porte ses couleurs dans le combat, on chante ses louanges dans la captivité ; et lorsqu'on revient les cheveux blanchis, le visage balafré, le corps meurtri, on la retrouve, attendant toujours avec la même impatience, agitant une blanche banderolle à la plus haute fenêtre du donjon ; et enfin, comme disent les romances, on voit ses *feux couronnés de succès*.

Nos pères ont chanté ces choses-là, et peut-être même y ont-ils cru. Mais nous, gens positifs, travailleurs pressés, nous pour qui le *temps est de l'argent*, nous qui avons mis toute la poésie de l'amour dans l'écharpe tricolore de monsieur le maire, nous appelons ces beaux romans des contes à dormir debout.

Eh bien! nous avons tort.

Tenez! laissons la légende de côté : la légende a été faite par ces fous de poètes. Prenons l'histoire, la véridique et savante histoire, et nous y trouverons ces romans réalisés.

Oui, il y a eu une femme plus fidèle encore que la châtelaine du donjon, il y a eu un homme plus constant que le chevalier de Terre-Sainte; il y a eu une Dulcinée plus imprenable que Dulcinée, un don Quichotte plus platonique que don Quichotte.

Ne riez pas! L'histoire a parlé. Cette Dulcinée s'appelle Vittoria Colonna, et ce don Quichotte s'appelle Michel-Ange. Vittoria Colonna, veuve, a pleuré son mari pendant vingt-deux ans ; et, pendant vingt-deux ans, Michel-Ange a aimé cette femme sans pouvoir lui faire partager son amour.

Née en 1490 à Marino, Vittoria était fille de

Fabricio Colonna, duc de Palliano, grand connétable du royaume de Naples. A seize ans, on la fiança avec un jeune homme du même âge, Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescara. C'était, d'ailleurs, un fiancé, et ce fut un mari, digne de tout l'amour et de toute l'admiration que lui voua sa femme.

Fait prisonnier à la bataille de Ravenne, le jeune fiancé avait consacré sa captivité à écrire pour sa belle un *Dialogue d'Amour*. Et il était déjà célèbre, par son esprit et par son courage, quand il épousa Vittoria, en 1507. Ils avaient chacun dix-sept ans.

A cet âge où l'on est encore un enfant, le marquis était déjà un homme, et il le fit bien voir en devenant rapidement un des plus braves et des meilleurs généraux de l'Italie. En 1515, il commandait une partie des troupes qui livrèrent à François I^er^ cette bataille de Marignan, appelée la bataille *des Géants*. Dix ans plus tard, en 1525, nous le retrouvons à la tête de l'armée qui vainquit le roi de France à Pavie.

Le marquis de Pescara avait gagné la bataille, mais il était couvert de blessures. Pour le récompenser de sa bravoure, on lui offrit, au nom

du pape et du duc de Milan, la couronne de Naples. Il accepta, pour faire de sa femme une reine.

Mais Vittoria Colonna aimait trop son mari pour sacrifier le bonheur à l'ambition. Elle se trouvait assez grande, étant la femme d'un héros, et elle voulut que le marquis renonçât au trône.

La même année, le 30 novembre 1525, le marquis mourut des suites de ses blessures. Quand on écrivit sur sa tombe les regrets de sa veuve, certes personne ne pensait que cette veuve, vraiment inconsolable, dût le pleurer si longtemps, et rester jusqu'à la fin de sa vie fidèle à cette mémoire bien-aimée.

Vittoria Colonna était une femme savante, non au mauvais sens du mot, et comme ces bourgeoises ridicules qu'a bafouées la comédie. Elle était versée dans les lettres latines et italiennes, amie de l'éloquence, de la poésie, des arts, ainsi que la plupart de ces princesses de la Renaissance élevées au milieu des artistes, des beaux esprits, des prélats cicéroniens, et des poètes de cour. Elle-même s'était exercée déjà dans ce beau langage des vers, que tout le monde élégant tenait alors à honneur de parler

et d'entendre. Mais sa véritable inspiration, elle la trouva après la mort de son mari, dans ses regrets, dans ses douleurs, dans une sorte de passion posthume, sans exemple jusqu'à elle, et sans imitation depuis.

Bientôt en effet, non contente de pleurer dans l'intimité ce cher mort qui avait fait le bonheur de sa jeunesse, elle se mit à le chanter, à le louer, à l'adorer en vers.

Un poème tout entier parut d'abord, exaltant les exploits du guerrier. Il y est appelé *lumière*, *soleil glorieux*, *astre incomparable*. L'admiration la plus enthousiaste y éclate en traits éloquents, la louange la plus ingénieuse y étincelle en raffinements exquis.

Mais un poème n'était pas un cadre assez amoureux encore. A cette ferveur, il fallait le vers tendre, ardent, mystique, le langage de la passion. Et Vittoria Colonna se mit à faire pour son mort ce qu'on fait pour un amant, des sonnets.

Les sonnets de Vittoria Colonna sont dans le goût de l'époque, c'est-à dire plein de *concetti*, quintessenciés, pédants même; on y respire toutefois un souffle noble et large, et sous les mille afféteries de la mode, on y sent une véri-

table passion. Quelques-uns sont presque purs de toute préciosité, et restent réellement beaux. Témoin celui-ci, qui est le premier du recueil :

J'écris seulement pour exhaler l'intime souffrance, — dont se repaît mon cœur, qui autre chose ne veut, — et non pour ajouter de la lumière à mon beau soleil, — qui a laissé en terre une si honorée dépouille.

Une juste raison à me lamenter me pousse; — de ce que j'amoindris sa gloire, peut-être, je souffre; — mais une autre plume et de plus savantes paroles — viendront, qui à la mort enlèveront son grand nom.

La pure foi, l'ardeur, l'intense peine — m'excusent auprès de chacun, grave douleur — que ni la raison, ni le temps ne refrèneront jamais.

Amères larmes, et non douce chanson, — sombres soupirs, et non voix sereine, — du style non, mais de la douleur me donneront le mérite.

Les beaux vers rendent vite célèbre en Italie. En outre, le nom que portait Vittoria Colonna, marquise de Pescara, ne contribuait pas peu à jeter de l'éclat sur sa poésie. Puis cet amour étrangement persistant, cette fidélité à un mort,

étaient trop rares pour n'être pas remarqués. Aussi la constante et poétique veuve fut-elle bientôt connue dans toute l'Italie. Il n'était bruit que de ses *merveilleux* sonnets.

Michel-Ange avait à cette époque cinquante et un ans. Il était environné de gloire, avait commencé le mausolée de Jules II, et était populaire surtout par ses admirables et gigantesques fresques de la *Sixtine*. C'était déjà l'homme austère, sombre, rude, dont l'histoire nous a conservé la vie bizarre et renfermée. Il travaillait seul, avec son broyeur de couleurs Urbino, n'aimait pas à être dérangé, fût-ce même par le Saint-Père, et n'avait jamais eu qu'une seule passion, l'art. Il s'occupait très peu du monde, et il fallut la grande renommée de Vittoria Colonna pour le décider à lire ses sonnets.

Ce deuil sévère, cette fidélité rigoureuse, ces nobles et belles pensées, firent une vive impression sur son esprit. Il lui sembla reconnaître, sous ce voile de poésie, une âme sœur de la sienne, une âme hostile aux billevesées du monde, concentrée dans une résolution forte, aspirant à un idéal. Il fut touché et séduit.

Sortant de ses habitudes sauvages, Michel-

Ange n'hésita point, quoiqu'il ne connût pas la marquise, à lui écrire. Il lui témoigna en termes, non pas galants certes, mais élevés, son admiration, son estime, son affection. Il admirait ses vers, il respectait sa douleur, il aimait son grand caractère.

Vittoria Colonna répondit par une lettre un peu froide, un peu gourmée, comme une vertu qui se pose tout de suite en vertu inaccessible. Elle laissait voir cependant qu'elle était extrêmement sensible aux hommages d'un aussi grand artiste.

Tel fut le début de leur amour, tel fut plutôt le début de l'amour de Michel-Ange.

Lui, en effet, aimait passionnément cette femme. Elle, ne devait jamais l'aimer.

Elle avait alors trente-cinq ans, et était dans tout l'éclat de sa beauté. Michel-Ange, lui, commençait à entrer dans la vieillesse. Il avait le corps maigre et noueux, la taille petite et voûtée, des mains grosses et endurcies par le travail du marbre ; et il avait gardé, depuis un coup de poing reçu dans sa jeunesse, le nez écrasé. Ce n'était évidemment pas un extérieur de galant et d'amoureux.

Mais aussi n'est-ce pas comme galant, qu'il

s'offrait. Lui qui n'avait jamais connu les ivresses folles, les délires passionnés, il n'avait certes pas dessein de retourner de trente ans en arrière, il ne voulait pas entonner à son âge la ravissante chanson des amours jeunes. L'eût-il voulu d'ailleurs, il aurait compris sans peine qu'il ne pouvait de ce côté lutter avec les souvenirs de la marquise, et lui rendre les joies, l'éclat, la passion, des premières années passées avec François d'Avalos. Non ! mais à ce cœur plein de tristes pensées, il apportait un cœur austère, un amour noble et sérieux: il rêvait l'union intime, douce et grave, sombre et consolante, de deux âmes hautes, de deux esprits vigoureux, de deux caractères solides. Dans cet amour pour Vittoria Colonna, il voyait plus que l'amour ordinaire, plus que le charme des yeux et le plaisir des sens, il voyait une aspiration vers l'idéal. A travers cette passion, comme à travers une atmosphère plus pure et plus brillante, il regardait le beau suprême, il contemplait la forme universelle, il essayait d'apercevoir ce qui lui semblait le parfait achèvement de tout, c'est-à-dire l'expression du divin.

C'est le sentiment qui se fait jour dans toute

TAYLOR INST. OXFORD

son œuvre poétique, presque entièrement consacrée à son amour. Le platonisme poussé jusqu'au mysticisme, tel est le caractère général de ses sonnets, écrits dans un style extraordinaire, étonnant, souvent bizarre, presque toujours trop subtil, souvent aussi empreint d'une vigueur et d'une grandeur qui rappellent Dante.

Un exemple de ces qualités mêlées à ces défauts, se trouve dès le second sonnet de Michel-Ange, adressé, comme tous les autres, à Vittoria Colonna.

Non, mes yeux ne virent pas une chose mortelle, — quand resplendit en moi la première torche, — des tiens sereins, et en eux retrouver la paix, — telle fut l'espérance de mon âme, qui toujours vers la fin s'élance.

Ouvrant ses ailes vers le ciel, d'où elle est descendue, — elle ne tend pas seulement à la beauté qui plaît aux yeux; — mais parce que celle-là est trop débile et trompeuse, — elle la traverse et s'élève à la forme universelle.

Je dis qu'à l'homme sage ce qui meurt — ne peut donner le repos, et qu'il ne faut pas — aimer cela que le temps a pouvoir de changer.

Le désir effréné est la sensualité, et non pas l'amour, — et cela tue l'âme; l'amour peut rendre parfaits — les esprits ici-bas, mais plus parfaits au ciel.

Il faut l'avouer, cependant, le grand artiste n'était pas aussi idéaliste qu'il s'efforce de le paraître. De temps en temps, sous ce platonisme si élevé, perce le cri de la nature. On entend rugir les sens, malgré la raison. Le philosophe mystique fait place à l'homme.

C'est ainsi que, renonçant au sentiment trop chaste, au feu décidément trop pur, il s'écrie, à la fin du sonnet XIX, en espérant l'accomplissement entier de ses vœux :

Oh! heureux un tel jour! Si cela est certain, — que s'arrêtent en un moment le temps et les heures, — et que le soleil ne suive plus son antique trace,

Afin que je recueille, moi qui tant ai souffert, — mon désiré témoignage d'amour, — pour en jouir toujours dans mes bras.

Dans des stances d'une forme plus familière que ses sonnets, Michel-Ange exprime encore

l'effet physique et sensuel que produisait sur lui la vue de Vittoria :

S'il arrive par hasard que tu me souries un peu, — ou me salues, soit par amitié, soit par moquerie, — je bondis comme la poudre à feu, — ou d'arquebuse ou d'artillerie, — et incontinent, hors de moi, je m'affaisse, perds la langue, et ma réponse — s'évanouit et s'égare à travers le désir, — et tout ce que je voudrais dire je l'oublie.

Plus loin, il dit que lorsque après une absence il revoit Vittoria, cette vue le saisit comme la nourriture saisit un homme longtemps à jeun :

Il me semble que je me remets, que j'engraisse, que je grossis, — tant il me vient de substance par tes regards.

Le contentement de tous ses désirs, la possession de cette femme si aimée, l'amour naturel et complet, tourmentaient donc Michel-Ange, et le parfum de la chair vivante revenait dans ses pensées mystiques comme une obsession tentatrice.

Mais Vittoria Colonna ne voulait pas entendr

ce langage. Elle consentait à se laisser adorer, de loin et en paroles, comme une belle image de vierge sur un autel. Retranchée dans ses souvenirs comme dans une forteresse inaccessible, drapée dans son orgueil de veuve inconsolée comme dans un voile impénétrable, elle laissait chanter, souffrir et pleurer le pauvre grand homme.

Car il souffrait et il pleurait, lui, le rude tailleur de pierre, lui, l'énergique et volontaire artiste. Il avait tenu tête à des papes, et il courbait le front devant cette femme. Il avait pétri le marbre dans ses mains de géant, et il ne pouvait amollir ce cœur de roche. Il avait donné le souffle, la forme, la vie, à la matière insensible; et il était incapable d'animer cette froide statue. Plus malheureux que Pygmalion, il n'avait pas eu au moins la joie de polir ces contours, de créer cette belle forme, de toucher de la main son idole. Il devait se contenter de la regarder, de l'admirer, et pour trouver quelque bonheur dans une telle contemplation, il lui fallait oublier cette forme, ne pas voir ces contours, ne pas penser à cette chair, refouler au fond de son cœur les cris de son corps, étouffer les flammes de ses sens, et fixer ses yeux pleins de

larmes sur je ne sais quel type de beauté idéale. Faible consolation, quand on est homme, quand le sang bouillonne, quand les nerfs frémissent, quand l'ivresse du désir vous prend à la gorge. Ah! malheureux amant, malheureux homme, qui était obligé, en lâchant la proie pour l'ombre, de chanter pourtant que l'ombre est préférable à la proie!

Aussi se révoltait-il, et les louanges sont souvent interrompues par des reproches. Il regrette plus d'une fois de s'être laissé prendre à ce piège de l'amour; il maudit le jour funeste où pour la première fois il ouvrit son cœur à la souffrance; il appelle sa maîtresse déloyale, dure, hautaine, sauvage. Et ce ne sont pas là de banales injures, comme les poètes ont coutume d'en adresser à leur belle, moitié riant, moitié se fâchant. Non, certes! On voit qu'ici le reproche est vrai. Il y a une pointe d'amertume qui se trahit. Aux termes généraux, aux épithètes vagues, sont mêlés des mots plus précis, plus particuliers, s'appliquant bien à des réalités qu'ils veulent mordre, tels que les noms de *revêche* et de *vaniteuse*, qui sentent à plein, non point le badinage agréable, mais la colère et la rancune.

Qu'y gagnait-il, le pauvre amoureux? Un peu plus de rigueur de sa dame, et voilà tout. Comme elle s'était montrée revêche à ses désirs, elle se montrait hautaine à ses reproches, et payait en dédain cruel ce que Michel-Ange lui offrait en passion.

Alors, c'était dans l'âme du grand artiste une douleur profonde, et à ces moments de désespérance il laissait parler ses sanglots inapaisés. Il disait:

Fuyez, amants, fuyez l'amour, fuyez ce feu;
— son incendie est âpre, et la plaie est mortelle...

Fuyez, que mon exemple serve à quelque chose,..... — lisez en moi quel sera votre mal, — quel sera l'impie et l'impitoyable jeu.

Fuyez, et ne tardez pas, au premier regard!
— Moi qui pensais de tout temps être mon maître,
— maintenant je sers, et vous le voyez, comme je brûle.

Fou est celui qui, par désir trompeur, et ravi
— d'une beauté, à l'encontre du trait — de l'amour s'en va, — aveugle, et sourd à son propre bien.

Aveugle et sourd à son propre bien, il l'était

comme il l'a dit, lui qui malgré tout aimait celle qui le faisait tant souffrir.

Peu de chose le contentait. En 1541, Vittoria avait abandonné sa retraite d'Orvietto, et s'était rapprochée de Rome. Elle habitait le couvent de Sainte-Catherine à Viterbe. Là, Michel-Ange allait la voir. Elle-même ne dédaignait pas de venir visiter l'artiste dans sa petite maison du Monte-Cavallo. Elle recevait de lui trois dessins : *Jésus au puits de la Samaritaine*, un *Christ en croix*, et un *Christ mort, sur les genoux de sa mère*. Ces visites faites et rendues, ces cadeaux acceptés, mettaient quelque miel dans le triste calice de cet amour.

Il fallut bien s'habituer à ce régime de jeûne et de continence, et Michel-Ange s'y habitua. Il tourna de plus en plus ses pensées vers l'idéal, et fit contre fortune bon cœur.

Un document curieux nous initie à l'intimité bizarre qui finit par s'établir entre les deux amants. C'est la relation de François de Hollande, envoyé à Rome par le roi de Portugal, pour étudier la peinture italienne. On y voit avec quel cérémonial, et quel respect de toutes les convenances, ils se rencontraient. Leur conversation semble celle de deux étrangers,

discutant un point quelconque d'art ou de philosophie. Nul élan, nul cri du cœur, nul signe d'amour. Vittoria n'aurait pu en trouver en elle pour Michel-Ange, et Michel-Ange s'était accoutumé à n'en point laisser paraître devant Vittoria. Quelques petites coquetteries de langage montrent seulement, de la part de celle-ci, qu'elle connaissait le caractère rude et sauvage de l'artiste, et qu'elle savait comment s'y prendre pour le faire plier à ses exigences. Cette scène curieuse fait penser à ces spectacles où l'en voit un lion vaincu et dompté obéir comme un enfant aux ordres, aux gestes, aux insinuations même, d'un maître sûr de lui-même. On y voit aussi se révéler l'esprit précieux et légèrement pédant de la femme savante, qui, non contente d'exhiber devant un étranger l'homme rare et sublime dont elle a fait son esclave, n'est pas fâchée non plus de montrer son propre génie, et de se faire admirer après un si grand homme. On ne saurait mieux faire, pour donner une idée exacte des relations qui existaient entre Michel-Ange et Vittoria Colonna, que de citer quelques lambeaux de leur conversation. Tous deux d'ailleurs s'y peignent admirablement et sur le vif.

François de Hollande trouva la marquise occupée avec messire Lactance Tolomeo, dans une chapelle de l'église Saint-Sylvestre, à faire une lecture des Epîtres de Saint-Paul.

La lecture finie, Vittoria se tourna vers l'étranger et lui dit :

— Il faut savoir donner à qui sait être reconnaissant, d'autant plus que j'aurai une part aussi grande après avoir donné que François de Hollande après avoir reçu.

Puis, s'adressant à un valet :

— Holà! va chez Michel-Ange, dis-lui que moi et messire Lactance nous sommes dans cette chapelle bien fraîche, et que l'église est fermée et agréable. Demande-lui s'il veut bien venir perdre une partie de la journée avec nous, pour que nous ayons l'avantage de la gagner avec lui. Mais ne lui dis pas que François de Hollande, l'Espagnol, est ici.

Michel-Ange étant arrivé, la marquise se lève pour le recevoir, et reste debout assez longtemps avant de le faire asseoir entre elle et messire Lactance.

François de Hollande se tenait à l'écart, remarquant que la marquise parlait de choses et d'autres avec beaucoup d'esprit, mais sans

jamais toucher le sujet de la peinture, sur lequel elle voulait cependant faire disserter le grand peintre. Elle se conduisait, dit le narrateur, comme celui qui veut s'emparer d'une place inexpugnable par ruse et tactique ; et Michel-Ange se tenait sur ses gardes, vigilant comme s'il eût été l'assiégé.

— Enfin, dit-elle, c'est un fait bien connu, qu'on sera battu complètement chaque fois qu'on essaiera d'attaquer Michel-Ange sur son terrain, qui est celui de l'esprit et de la finesse. Aussi vous verrez, messire Lactance, qu'il faudra lui parler brefs, procès ou peinture, pour avoir l'avantage sur lui.

Et, se tournant vers l'artiste, avec une nuance d'ironie :

— Vous avez le mérite de vous montrer libéral avec sagesse, et non pas prodigue avec ignorance ; c'est pourquoi vos amis placent votre caractère au-dessus de vos ouvrages, et les personnes qui ne vous connaissent pas estiment de vous ce qu'il y a de moins parfait, c'est-à-dire les ouvrages de vos mains. Pour moi, certes, je ne vous considère pas comme moins digne d'éloges pour la manière dont vous savez vous isoler, fuir nos inutiles conversations, et

refuser de peindre pour tous les princes qui vous le demandent.

— Madame, dit Michel-Ange, peut-être m'accordez-vous plus que je ne mérite. Mais, puisque vous m'y faites penser, permettez-moi de vous porter mes plaintes contre une partie du public, en mon nom, en celui de quelques peintres de mon caractère. Des mille faussetés répandues contre les peintres célèbres, la plus accréditée est celle qui les représente comme des gens bizarres et d'un abord difficile et insupportable, tandis qu'ils sont de nature fort humaine. Partant, les sots, je ne dis pas les gens raisonnables, les tiennent pour fantasques et capricieux. Les oisifs ont tort d'exiger qu'un artiste, absorbé par ses travaux, se mette en frais de compliments pour leur être agréable; car bien peu de gens s'occupent de leur métier en conscience, et certes ceux-là ne font pas leur devoir, qui accusent l'honnête homme désireux de remplir soigneusement le sien. Je puis assurer à Votre Excellence que même Sa Sainteté le pape me cause quelquefois ennui et chagrin en me demandant pourquoi je ne me laisse pas voir plus souvent. Alors je dis à Sa Sainteté que j'aime mieux travailler pour elle à

ma façon que de rester un jour entier en sa présence, comme font tant d'autres.

François de Hollande s'extasiant à ce propos sur la magnanimité du pape :

—Je vous dirai même, continua Michel-Ange, que les occupations dont je suis chargé m'ont donné une telle liberté, que, tout en causant avec le pape, il m'arrive, sans y réfléchir, de placer mon chapeau de feutre sur ma tête.

Puis, reprenant le thème de la bizarrerie des artistes :

— J'ose l'affirmer, dit-il, l'artiste qui s'applique plutôt à satisfaire les ignorants qu'à sa profession, celui qui n'a dans sa personne rien de singulier, de bizarre, ou du moins de ce qu'on appelle ainsi, ne pourra jamais être un homme supérieur. Pour les esprits lourds et vulgaires, on les trouve, sans qu'il soit besoin de lanternes, sur les places publiques du monde entier.

Ici, après une interrogation de Vittoria, se place une longue et intéressante dissertation de Michel-Ange sur la peinture flamande. C'est quand il a fini que la marquise, voulant faire briller à son tour son éloquence, se met à pérorer, en phrases de belle rhétorique, sur les mérites de la peinture dévote.

— La peinture dévote, dit-elle, rappelle la gaieté chez le mélancolique, la connaissance de la misère humaine chez le dissipé et chez l'exalté; elle réveille la componction chez l'obstiné, guide le mondain à la pénitence, le contemplatif à la méditation, à la crainte et au repentir.

Suit, toujours dans le même style balancé et fleuri, toute une homélie où se glissent par-ci par-là des citations latines. Ce jeu de paroles finit sur une phrase où la marquise, ayant parlé des veuves, se trouve émue jusqu'aux larmes, et est obligée de s'interrompre.

Ces larmes de regret, après plus de vingt ans, à propos d'un mot, on a quelque peine à croire qu'elles fussent très sincères. Mais Michel-Ange le croyait, en souffrait et pensait voir un cœur dans cette femme, qui vers la même époque lui montrait toute sa dureté, en refusant de laisser faire par lui son portrait.

Il semble en effet qu'elle soit devenue de plus en plus cruelle avec l'âge. Michel-Ange pouvait espérer que les soins assidus, que le temps, que la vieillesse plus proche, adouciraient enfin cette nature rebelle, et effaceraient un souvenir trop vivant. Il n'en fut rien. La

marquise se raidit chaque jour dans sa pose récalcitrante, se mura de plus en plus dans son mysticisme, et cette persistance trop durable montre bien ce qu'il faut penser de son cœur. Elle n'aima jamais Michel-Ange, elle n'eut même aucune pitié pour lui, et elle préféra la vaine renommée de veuve étonnante à la gloire qu'elle aurait pu acquérir en faisant le bonheur d'un grand homme.

Elle mourut en 1547, toujours aimée aussi profondément. Michel-Ange assista à ses derniers jours. Il était agenouillé au chevet du lit quand elle mourut. Alors, pour la première fois, et quand elle n'était plus, il put poser sur cette main le seul baiser qu'il lui donna jamais. Ce fut l'unique récompense d'un si long et si cruel amour.

Cette mort l'accabla de douleur et le rendit plus triste, plus sombre, plus sauvage encore. C'est à partir de ce moment que son caractère devint tout à fait rude, presque insupportable. Avec cette femme s'en allait le seul rayon de bonheur qui avait éclairé sa vie. Si pâle que fût ce rayon, si peu ardent qu'eût été le soleil d'où il sortait, le coucher de cet astre fit la nuit dans le cœur du grand homme.

De cet amour, il avait tiré surtout un désir plus vif de s'élever au beau suprême, une aspiration plus ardente vers l'idéal qui console du réel. Il faut donc, malgré tout, savoir gré à Vittoria Colonna d'avoir su l'inspirer. Il faut faire comme Michel-Ange lui-même, oublier sa froideur, lui pardonner son orgueil, ne voir que son influence. Peut-être la souffrance était-elle bonne pour l'artiste, peut-être a-t-il trouvé dans cette passion dédaignée le secret de la tristesse grande et souveraine qui enveloppe son œuvre comme dans un suaire de deuil et de gloire.

Et s'il faut une épitaphe à cet amour, prenons dans un sonnet du grand homme cette fin sublime :

Moi humble, j'ai vu dans ton visage toute ma hauteur; — fleur rare, je t'ai choisie, et je me suis élevé hors du vulgaire; — et, en même temps que mes œuvres, il sera éternel, mon amour.

LA PÉRINE

LA PÉRINE

Le glorieux, le grand, le divin Arétin, celui qui devait être le roi de l'Italie littéraire, et l'empereur de la satire en Europe, n'eut pas de nom en naissant. Il s'appelait simplement Pierre, Pietro, fils de n'importe qui, enfant de courtisane, venu au jour à l'hôpital d'Arezzo en 1492. Sa mère Tita faisait métier de modèle et de prostituée, et l'Arétin fut le bâtard de tout le monde.

Son enfance fut celle des fils de gueux, celle qui se passe sous les tables du cabaret, sur les descentes de lit des mauvais lieux, dans le ruisseau, dans l'apprentissage des vices précoces et du vagabondage malsain, celle d'où l'on sort vaurien, filou, souteneur.

A treize ans, il file à Pérouse pour chercher fortune, et réussit à y vivre, comme apprenti

relieur, grâce à la bienveillance des belles filles. Mais cela ne lui suffit point ; car ce n'est pas là un gredin vulgaire. Voyant que l'aventure est la loi de l'Italie, que tout est ouvert aux audacieux, et se sentant taillé pour l'audace et l'aventure, il plante là un beau jour les belles filles de Pérouse ; et sans sou ni maille, avec une seule chemise sur le derrière, couchant à la belle étoile, mendiant, volant, vivant de raccroc, le voilà en route pour Rome. Le temps d'être valet et de se sauver de chez son maître en emportant une tasse de vermeil, et il est gros Jean comme devant. Il retourne en province, puis rentre en service, chez un cardinal, puis redevient porte-besace, puis se fait capucin, puis jette le froc aux orties, puis finalement revient à Rome, où il voit bien qu'il faut rester pour faire fortune. Tout cela en moins de cinq ans. C'était un joli début d'aventurier.

Être parasite, voilà l'art qu'il faut apprendre pour réussir alors. Pietro n'a pas besoin de l'apprendre. La flatterie, la bassesse, la complaisance douteuse, la prostitution facile, il a toutes ces belles qualités dans le sang. Qu'un autre s'exténue à les acquérir, et arrive par de nombreux efforts à plier convenablement l'échine !

Lui n'a que faire de s'efforcer. Du premier coup il sait courber le dos et il a des grâces naturelles en se mettant à plat ventre. Le tout est d'entrer dans une maison où on puisse exercer ces talents. Une fois valet de Léon X, quoique perdu dans la foule des baiseurs de parquet, voyez comme il sait se faire valoir. En moins de rien, grâce à Jules de Médicis, habilement flatté, l'Arétin est sorti de l'ornière. Il a des habits à lui, des maîtresses à lui, et devient quelqu'un.

Mais décidément il y a trop de concurrence à Rome. Tâtons la province ! Bonne idée en effet. Milan, Bologne et Pise le renvoient riche et presque puissant. C'est le commencement d'un bon établissement de parasite.

Est-ce assez? Oui pour un autre. Non pour l'Arétin. Il attend encore le coup d'éclat qui doit le mettre au-dessus de tous ses rivaux. Que faire? Il revient à Rome. Léon X est mort et a été remplacé par Adrien VII, un Flamand rigide. Mauvaise affaire ! Bah ! les trop bons papes durent peu. Quinze jours de sévérité, et Adrien VII est mort. Clément VII lui succède, un Médicis celui-là. A la bonne heure ; c'est le champ ouvert aux courtisans. L'Arétin accroche

une pension par-ci, des cadeaux par-là. N'importe ! il n'est pas satisfait encore.

Sur ces entrefaites, en 1524, Jules Romain dessine seize compositions obscènes. On le condamne, il prend la fuite. L'occasion depuis si longtemps guettée par l'Arétin, la voilà enfin trouvée. A la vue de ces obscénités, le fils de Tita a senti qu'il avait du génie. Que faisait-il jusqu'alors, à user ses semelles dans les antichambres comme tous les autres? Pourquoi n'était-il qu'un parasite comme tout le monde, à trente et un ans? Ah ! maladroit et avisé gredin ! Rappelle-toi donc de qui tu es né, et commente ce qu'a fait ta mère. Écris ce que tu as dans les veines, de luxure furieuse et de raffinements ingénieux. Et l'Arétin joint aux seize compositions de Jules Romain seize sonnets explicatifs qui sont restés les modèles du genre. Sa réputation était faite du coup. Maintenant l'Arétin était un nom. Peu importait qu'il fût chassé de Rome. Il avait un refuge assuré partout où on aimait la débauche, c'est-à-dire dans l'Italie tout entière.

« Vive le Grand-Diable ! » Tel est le cri que poussaient les troupes de Jean de Médicis en célébrant leur capitaine ; tel est aussi celui que

poussa l'Arétin, appelé à la cour de ce seigneur. Quelle cour, et quel seigneur! Un camp et un chef de bandits. C'était bien un grand diable en effet, que ce chef des *Bandes noires*, joueur, ivrogne, débauché, batailleur, grand capitaine au demeurant et adoré de ses soldats, car eux aussi étaient comme lui, ivrognes, débauchés, et joueurs. Le camp avait plutôt l'air d'être au pillage que d'être gardé. La ripaille y régnait. Ici on assommait un bœuf qui beuglait en s'affaissant. Là des moutons entiers rôtissaient. On buvait à même les tonneaux défoncés. Des filles écrasaient leurs chairs blanches sur l'acier des armures. Des tambours servaient de tables à jouer. On criait, on riait, on se disputait. Des voix enrouées hurlaient des chansons à boire, et les baisers vineux claquaient fortement sur les peaux. Dans un coin, on passait par les armes des paysans qui ne voulaient pas se laisser rançonner. Sur tout cela planait une odeur forte où se mêlait la cuisine, la sueur, le cuir des buffleteries, le vin, le sang. Quel paradis pour un aventurier!

Aussi l'Arétin fut-il vite le meilleur ami du Grand-Diable. C'est lui qui assaisonnait d'esprit et d'obscénités les festins pantagruéliques du

soudard, et qui lui tenait le mieux tête dans les orgies. Ici, il n'était plus besoin de délicates louanges, de sonnets quintessenciés, d'exquises courtisaneries, comme il en fallait à Rome pour charmer une société de raffinés littéraires. Ici la grosse gaîté était la bonne, le sel n'avait rien d'attique, la farce épaisse était la bienvenue, l'esprit était comme la cuisine, et semblait divin pourvu qu'il fût croustillant, saignant, épicé, arrosé de vin fumeux qui chauffait l'estomac et poussait au large rire.

Cependant on ne pouvait rire toujours. Il fallait se battre aussi. Pour le Grand-Diable et pour ses ribauds, ce n'était que changer de fête. Mais pour l'Arétin, poltron comme un être intelligent qui tient à sa peau, c'était le revers de la médaille. Aussi quand vint le moment où la bataille fut le dessert attendu de chaque repas, Pierre jugea-t-il prudent d'aller faire un tour à Rome.

Mal lui en prit. Aussi, que diantre avait-il besoin de courtiser la cuisinière de monseigneur Ghiberti? Car voilà où il cherchait ses amours. Malheureusement il n'était pas le seul, et, qui plus est, un gentilhomme ne dédaignait pas de lui faire concurrence. C'était un Bolonais, Achille

della Volta. Pour l'éloigner, l'Arétin eut recours à son arme ordinaire, la calomnie, et lança contre lui et la séduisante maritorne un sonnet plein d'injures. Le cordon bleu se fâche, le gentilhomme encore plus, et un beau soir, notre amoureux transi et médisant reçoit de son rival cinq coups de poignard qui lui trouent la poitrine et lui tailladent les mains. A grand peine peut-il se sauver, estropié et saignant.

Décidément il valait encore mieux retourner auprès du Grand-Diable. Mais, hélas! le Grand-Diable allait régler son compte. Quelque temps après, en 1526, il recevait un coup de fauconneau dans la jambe, subissait l'amputation sans se plaindre et mourait des suites de l'opération. Il laissait ses bandes noires désolées, et l'Arétin au désespoir. Tous ces chenapans l'adoraient, et perdaient en lui un vrai père.

Que faire maintenant? Plus de protecteur! Rome fermée! L'Italie en feu grâce à la guerre! Puis, l'habitude perdue de faire le pied plat dans un salon. Au camp du Grand-Diable, l'Arétin avait pris le goût de la vie large, sans gêne, des orgies faciles, des dépenses sans calcul. Faudrait-il donc rentrer dans quelque cour de petit seigneur, et refaire le valet! Faudrait-il

recommencer les petits sonnets à éloges fins, les petites épîtres à délicates allusions? Faudrait-il se remettre au carcan de cette vie sans lendemain, où le plus beau talent de parasite est à la merci d'un maître, où votre sort dépend de son sourire, de son humeur, de sa bonne ou de sa mauvaise digestion? Non! non! l'Arétin ne voudrait pas s'abaisser jusque-là. Car pour lui, voilà le véritable abaissement : c'est de devenir moindre. Mieux vaut s'enfoncer dans l'ignominie, mais grandir en richesse et en influence. Allons, l'Arétin, l'homme ingénieux, l'aventurier sans scrupule et sans préjugé, que vas-tu faire? Voici l'embranchement de ta vie. Tu vas rester un courtisan ordinaire, ou devenir un grand homme. Pour devenir cela, il faut trouver du nouveau. Le trouveras-tu?

L'Arétin le trouva, et c'est là qu'est proprement son génie.

Il inventa la presse.

Certes, avant lui, on savait l'art de battre monnaie avec l'éloge ou la satire. C'est un art aussi vieux que celui de flatteur, c'est-à-dire aussi vieux que le monde. Mais on flattait celui-ci ou celui-là, on s'attachait à quelqu'un. On était le panégyriste d'un maître, et on atta-

quait abrité sous sa protection. Puis, on ne faisait pas le métier en grand. L'originalité de l'Arétin, sa force, fut de fonder en quelque sorte une entreprise d'éloge et de blâme. Il se mit à tenir boutique de calomnie. Se retrancher dans un fort inaccessible aux vengeances, et mettre de là tout le monde à contribution, telle fut son idée. Poltron comme il l'était, il sut en même temps se préserver des dangers que pouvait offrir le métier. Fanfaron, mordant, cruel avec ceux dont il n'avait rien à craindre, il trouva moyen de faire croire qu'il était prêt à dire toute vérité, et qu'il ne reculerait devant rien. Ainsi il pouvait faire acheter son silence. Quant à ses éloges, sa réputation de satirique devait leur donner un prix singulier que n'avaient pas ceux des flatteurs de profession. Joignez à cela son audace d'aventurier, son cynisme d'écrivain, ses dispositions naturelles à faire le charlatan, et vous aurez le secret de la terrible puissance qu'il inaugura et qui est devenue la maîtresse du monde. Il fut le véritable créateur du chantage en grand, qui est resté le plus solide fondement de l'influence en matière de presse.

Venise est la seule ville libre en Italie. Là,

tranquillement, à couvert sous l'égide de la République neutre, pourvu qu'il n'ait pas maille à partir avec elle, il pourra travailler à sa guise dans sa nouvelle manière. Le 27 mars 1527 il y fait son entrée et paie sa bienvenue en platitude par une épître au doge. Maintenant il est assuré contre l'extérieur, et il va se mettre à l'œuvre.

Trois ans après, en 1530, il est le maître de la littérature italienne, le véritable roi de l'Italie et même de l'Europe. Il écrit en protecteur au Tasse, il correspond avec les potentats, il tient tête au pape, il est redouté, tout-puissant, et c'est le divin Arétin.

Voulez-vous savoir comment vit l'ancien apprenti relieur, l'ancien valet, le capucin défroqué, le souteneur misérable, l'amant des cuisinières, le fils de la prostituée ? C'est à n'y pas croire.

Sur le Canale Grande s'élève un palais comparable aux plus beaux de Venise, un palais tout de marbre, avec des colonnes, des ogives, des statues, qui paraît, dès l'entrée, la demeure d'un prince.

L'intérieur est plus somptueux encore. Ce n'est pas seulement le palais d'un prince, c'est

le magasin d'un richissime commerçant, encombré des produits de l'Europe et de l'Asie. On marche de luxe en luxe, de splendeurs en splendeurs.

L'escalier qui mène à la première salle est monumental. Les murs sont peints à fresque. Des tapis de Smyrne essuient les pieds des visiteurs dont on ne demande même pas le nom. Dans l'antichambre où on arrive sont suspendus des tableaux du Giorgione et du Titien, donnés par ces grands maîtres.

Quelle est cette salle qui suit, où six femmes travaillent, causent, chiffonnent des rubans, jouent de la guitare et mangent des fruits dans des assiettes d'or ? C'est la salle des Arétines, et les Arétines sont le noyau d'un sérail. Mais nul n'ose toucher à ces femmes, bien qu'elles vivent sous l'œil de la foule qui monte toujours le grand escalier. Et pourtant elles n'ont pour gardien que le nom de leur amant et seigneur. Loin de les mépriser, car ce sont des courtisanes, chacun les adule, leur parle avec respect et tâche d'obtenir leur protection.

Car il en faut, ne fût-ce que pour arriver jusqu'au maître. Beaucoup sont appelés, mais peu seront élus, dans cette troupe de quéman-

deurs qui vient assaillir le puissant propriétaire du palais. Tout le monde peut entrer le demander ; mais pour le voir, pour lui parler, pour obtenir quelque chose du grand homme, il faut venir les mains pleines. Donnant, donnant. Et l'on voit là se presser des gens avec des cadeaux arrivés de tous les coins du monde connu. Des ambassadeurs sont mêlés aux artistes, les uns tenant des sacs d'écus et les autres des tableaux, des statues, des gravures, des bijoux. Des prêtres cachent sous leur robe quelque présent payé avec l'argent des fidèles, et coudoient des courtisanes qui regardent d'un œil d'envie les belles Arétines. Les Allemands, lourds et vêtus de cuir, les Anglais raides dans leur accoutrement de brocart, les Arméniens au long bonnet de fourrure, attendent patiemment qu'on les introduise, et se demandent avec anxiété si leurs dons seront les bienvenus. Car autour d'eux, sur les murs, sur les tables, chargeant les meubles, ils contemplent de tous côtés mille merveilles dont le palais regorge et qui ont été données au maître, étoffes précieuses, manteaux brodés, toques d'honneur, épées ciselées, tableaux, bronzes, tentures. Un homme du peuple qui frotte ses grossiers vêtements à tout ce

luxe, pousse effrontément tout le monde pour arriver le premier. Il porte dans une corbeille un poisson démesurément gros ; et le secrétaire du maître, un grand flandrin tout de noir vêtu, Lorenzo Veniero, lui fait faire place. Les autres ont beau baiser la main et graisser la patte du jeune drôle, insolent comme un chien de riche, il fait passer le premier ce porteur de poisson ; car il sait que le maître avant tout est un fin gourmand.

Ce maître, qui se laisse voir si difficilement en personne, on peut admirer son portrait à loisir. Il est reproduit partout, en marbre, en bronze, sur la toile, sur des médailles, couronné de lauriers, coiffé de rayons. Le Titien lui-même l'a pris pour modèle. Oui, voilà bien le portrait du grand homme. Rassasiez vos yeux de sa vue divine. La tête, énorme par derrière, étroite par devant, porte impudemment la face bestiale qui s'avance. Le front est dégarni, ridé, plissé, bossué, surplombant. Le sourcil épais forme caverne en dessous, et dans cette caverne se cache l'œil, petit et fauve. Le nez, écrasé à la racine, se dilate largement aux narines. Les lèvres, lippues et entr'ouvertes, découvrent des dents qui ont l'air de crocs. C'est une figure

sensuelle, brutale, rusée, et la grande barbe qui la termine lui donne l'aspect, non d'un apôtre à coup sûr, mais bien plutôt d'un bouc luxurieux.

Saluez ! c'est le divin Arétin.

Riche, heureux, adulé à son tour, jouissant de toutes les voluptés, gourmand, débauché, ainsi vivait-il à Venise, honoré de tous, et ayant le Titien pour ami intime. Grâce à son commerce de calomnies et de panégyriques, il avait fait du monde entier son tributaire.

Et ce n'est pas là une faveur d'un instant. Non, l'œuvre est trop bien organisée pour être passagère. Cette fortune, cette puissance, l'Arétin en jouira toute sa vie, et il vivra longtemps, très longtemps, dans l'opulence et les honneurs, plus admiré qu'un sage, plus glorifié qu'un grand homme.

Dire ses amours, ce serait entreprendre une litanie sans fin. Avant même d'arriver à la fortune, il avait déjà épuisé toute la liste des liaisons voluptueuses, depuis celles qui naissent dans le ruisseau, jusqu'à celles qui s'épanouissent dans l'alcôve d'un palais. Il avait eu des duchesses étant valet, et des servantes étant le commensal des ducs. Il avait beau être un pa-

rasite, un bouffon, il avait beau être laid, sa verve, son esprit, son cynisme, sa réputation obscène, son audace, lui avaient valu plus de conquêtes qu'il n'eût pu en compter. Le temps qu'il avait passé avec le Grand-Diable avait été une saturnale perpétuelle, pendant laquelle les femmes se succédaient sans qu'il pût seulement se rappeler leurs noms. C'était pire encore depuis qu'il était à Venise. Outre les Arétines, qui formaient en quelque sorte son ménage, il avait chaque jour des occasions nouvelles d'être aimé, soit pour lui, soit pour sa renommée, soit pour son or. Plus d'une grande dame ne dédaignait pas de payer en nature une page de lui. Des maris menacés de sa plume se rachetaient en lui envoyant leur femme. Les courtisanes les plus belles venaient lui demander leur célébrité. Et certes, la liste de Don Juan pouvait se comparer à celle de ce faune libertin.

De tout ce peuple de maîtresses, il en est une cependant qui ne peut être oubliée; il en est une qui rendit malheureux ce débauché toujours heureux; il en est une qui fut adorée par lui et qui ne l'aima pas; oui, il existe une femme, une enfant bien plutôt, que l'Arétin

fut réduit à aimer sans espoir, et qu'il aima, lui l'Arétin, platoniquement.

L'Arétin était dans tout l'épanouissement de sa grandeur, et il avait quarante-cinq ans, quand il rencontra cet amour. La jeune fille se nommait Perina Riccia et avait quinze ans à peine. On venait de la marier, quoique pauvre, à un homme riche appelé Polo. Elle était belle, mais d'une beauté étrange et bien rare à Venise. Dans ce pays, célèbre par ses courtisanes plantureuses dont le Titien a conservé le type opulent et magnifique, la Périne faisait l'effet d'une étrangère, presque d'une apparition. Grande et svelte, elle n'avait rien des formes sculpturales si admirées alors. Mais, en revanche, elle séduisait singulièrement par une élégance maladive, par une délicatesse presque angélique, par un air de vierge triste. Elle avait cet attrait exquis et pénétrant de la mélancolie, cette profondeur de beauté morbide, qui est le charme des poitrinaires. Par un contraste qu'on peut souvent constater dans les amours, la nature chaude et toute sensuelle de l'Arétin fut subjuguée par cette pâleur. Il sentit là quelque chose de nouveau, d'inconnu. Lui qui semblait avoir vu et savouré la femme sous

toutes ses formes, il trouvait un mystère dans cette frêle enfant, dont il avait soif, et qu'il n'osait pas même effleurer du regard, de peur de la fatiguer tant elle était faible. Cette faiblesse faisait précisément sa force.

Etre aimé de la Périne devint son vœu le plus ardent, son seul vœu même, à lui qui se croyait incapable d'en former encore. Et ce vœu suprême, il ne put venir à bout de l'accomplir. Grâce à son influence et à son or, il put bien aplanir tous les obstacles; mais là s'arrêta son pouvoir. Par de l'argent ou des menaces, on ne sait, il parvint à éloigner le mari. Il obtint de la mère et de l'oncle de Périne tout ce qu'il voulut. La jeune femme vint habiter chez lui. Mais ce fut tout. Elle ne l'aimait pas.

Il n'en prit point d'ombrage, lui, habitué aux triomphes les plus rapides. Il se dit que cela tenait à la maladie, aux souffrances de sa chère maîtresse, et qu'il entrerait dans ce cœur fermé en prodiguant à l'enfant ses soins les plus tendres.

Elle était au plus mal, en effet, la pauvre Périne. La phtisie minait ce frêle corps. On suit pas à pas ce douloureux progrès dans les lettres de l'Arétin. On y lit combien il souffre

de voir souffrir la Périne, combien il est bon pour elle, combien il l'adore. Rien ne lui semble aussi beau qu'elle. Il n'a jamais rien connu d'aussi accompli. C'est un ange malade. Pour lui faire oublier son mal, il n'est rien qu'il ne fasse. Tout ce qu'elle désire, il le lui donne. Les belles robes, les bijoux, l'or, sont les hochets de cette enfant capricieuse. Qu'elle prenne tout, qu'elle casse tout si elle veut, pourvu qu'elle sourie et qu'elle semble un peu soulagée.

Mais le mal augmente toujours. Sur l'avis des médecins, il la conduit à la campagne. Va-t-il donc se séparer d'elle? Il ne veut pas. Mais elle, que tant de prévenances fatiguent, exige une séparation. Il viendra la voir, c'est bien assez.

Et l'hiver commence, l'hiver terrible aux poitrinaires. La maladie entre dans la période presque repoussante, celle qui défigure, qui d'un corps fait un spectre, qui amène sur des lèvres aimées des crachats répugnants. N'importe! il baise ces lèvres. Il ne voit pas l'horreur du mal, ou il ne la voit que pour chérir davantage la malade. Il passerait ses jours et ses nuits à la soigner, si elle voulait.

Mais elle est cruelle, elle ne veut pas, elle le renvoie chez lui.

Et quand il a soif de la voir, ce n'est pas seulement cette défense qui l'arrête. Souvent la mer est mauvaise, l'orage est menaçant, et pas un barcarol ne veut le conduire, quelque prix qu'il y mette. Eh bien ! il ira seul, il bravera tout, il a besoin d'aller passer quelques instants auprès d'elle, il a besoin de la soigner, de la consoler. Et lui, l'homme riche, l'épicurien, le jouisseur, le poltron, il s'expose aux intempéries et aux dangers plutôt que de rester sans nouvelles de la bien-aimée. Il oublie tout en la voyant.

« Souvent, raconte-t-il, par le plus cruel « décembre, le plus affreux janvier, le plus « triste février que l'on ait subis, je ne pouvais « trouver de barque disponible. Alors, sous la « pluie qui m'inondait, sous la neige qui me « glaçait, sous le vent qui me mordait, je me « mettais en route, et j'arrivais près du lit de la « Périna, seul et désespéré; et les gouttes « d'eau froide, et les flocons de neige, et les « morsures de la bise, me semblaient encens, « parfums et nuages de fleurs. »

Tant de soins devaient avoir leur récompense.

et le rétablissement de la Périne en fut le fruit. Après treize mois de cruelles souffrances, elle se reprit à vivre. Quelle joie au cœur d'Arétin, et comme il se remit à l'entourer de luxe, à la combler de faveurs, pour hâter sa convalescence! Ah! maintenant du moins elle ne pourrait s'empêcher de l'aimer. C'est lui qui l'avait arrachée à la mort. C'est à lui qu'elle devait de voir encore la lumière du soleil. Et cette fois, le pauvre amant toujours rebuté espérait bien qu'elle se laisserait toucher par une si vive tendresse. Hélas! espoir trompé. Certes la Périne était pénétrée de reconnaissance, et témoignait à son bienfaiteur toutes les grâces qu'elle pouvait. Elle lui disait avec un sourire qui le faisait pâmer :

— Vous êtes mon père et ma mère.

Mais de ce sentiment à l'amour il y avait encore un abîme; et cet abîme, quelque effort que fît l'Arétin pour arriver à le combler, la Périne semblait de moins en moins décidée à le franchir.

Les assiduités du pauvre homme eurent même un résultat auquel il était loin de s'attendre. Un beau matin, il apprit que la Périne s'était enfuie, et le lendemain il savait qu'elle

n'était pas partie seule. Sans doute elle était lasse de la situation où il la mettait par ses protestations d'amour, et elle y avait coupé court par un coup bien cruel, en se faisant enlever par un jeune homme qu'elle aimait.

On juge quelle fut la colère de l'Arétin, et comment il prit un tel acte, avec sa nature violente. Autant il avait aimé l'ingrate, autant il la détestait, ou du moins croyait la détester. Il s'emporte en invectives contre elle, dans ses lettres, et la maudit mille fois, et nonobstant ne peut s'en détacher, quoiqu'il prétende ne l'aimer plus.

« Oui, écrit-il, la voilà dissipée, cette illusion « qui, pendant cinq années, m'a contraint à « l'adorer! Est-il possible que je l'aie aimée, et « qu'elle n'ait pas cessé d'accroître sa haine « quand augmentait ma bienveillance? Je « voyais bien qu'elle était trompeuse ; mais je « savais qu'en essayant d'étouffer mon pen- « chant, je ne réussirais pas mieux que ceux « dont les mains imprudentes essaient de cour- « ber les branches des jeunes arbres, toujours « prêtes à se redresser vers leur cîme. Peut-on « aimer ou désaimer comme on veut? Aujour- « d'hui même, je le sens, mon âme, privée de

« la chose aimée, est comme une terre livrée « à la licence et à la cruauté des ennemis, « toute couverte de ruines, et où ne vivent « plus que les larmes. »

Le coup était rude, et quelque facile que lui fussent les remèdes, grâce à son opulence, aux plaisirs, aux Arétines, à ses amis, l'amant trompé ne put se guérir. Jamais il n'avait aimé ainsi; jamais non plus il n'avait autant souffert. Du seul amour sérieux et profond qu'il eût eu dans sa vie, il n'avait goûté aucune des joies, aucune des satisfactions, et il buvait à longs traits toutes les amertumes.

Il était dit qu'il souffrirait plus encore, qu'il passerait par toutes les tortures réservées aux amants malheureux, et qu'il viderait le calice jusqu'à la lie. Après la fuite de la Périne, sachant qu'elle s'était donnée à un autre, s'étant refusée à lui, après tant de cruelle ingratitude, il ne semblait pas possible qu'elle pût le faire souffrir encore. Malgré la force de son amour, il devait la détester, la mépriser même, et sans doute, avec l'aide du temps, il était en garde contre une nouvelle rechute. Que la Périne osât revenir, et il la chasserait, à tout le moins il refuserait de la voir. Eh

bien ! non. Elle revint, et il la reçut, et il fut trop heureux de la revoir.

Les malades ont un moyen si sûr de se faire pardonner : ils n'ont qu'à être plus malades. La pitié vous prend en face de leur figure amaigrie. En les voyant souffrir, on oublie qu'ils vous ont fait souffrir, eux aussi. Le plus petit désir de vengeance semblerait une lâcheté. On se rappelle seulement une chose, c'est qu'on les aime, et du coup on les aime davantage.

Et la Périne est de nouveau installée chez l'Arétin. Pauvre enfant! Comme elle est malade! Voilà trois ans qu'elle était partie! Qu'a-t-elle fait pendant ces trois ans? Elle a aimé un autre homme. Mais ne craignez rien : le grossier et obscène compagnon du Grand-Diable a trop de délicatesse de cœur pour parler de tels souvenirs à cette femme qui souffre. Il n'a pas un reproche pour elle, pas une parole amère. Comme un père dévoué, comme un amant fidèle, il la veille, il la soigne, il lui adoucit les derniers moments. Car ce sont bien ses derniers moments cette fois. Le peu de vie qui restait dans cette lampe fragile, ce peu de vie que l'Arétin avait rallumé jadis pendant treize mois

de soins, ce peu de vie vient de s'user à la flamme de l'amour pendant trois ans. Si elle va plus mal, si elle est plus bas qu'elle n'a jamais été, c'est à son ingratitude, à sa trahison, à elle-même enfin qu'elle le doit. Mais l'amant trahi, le bienfaiteur méconnu ne veut pas savoir cela. Elle a besoin d'être soignée, voilà tout ce qu'il sait, et il la soigne. Et il l'aime de plus en plus.

Quelle mort hideuse, que celle des poitrinaires! Si quelque chose semble fait pour inspirer le dégoût de la femme aimée, n'est-ce pas ce cortège des maladies de poitrine, cet amaigrissement qui alterne avec la tuméfaction, ces poumons crachés par lambeaux infects, ces symptômes de mort qui envahissent l'être encore vivant? Si la lente agonie des phtisiques a pu donner aux poètes des idées vaporeuses et doucement mélancoliques, l'agonie de la fin est horrible et répugnante. Il faut un amour bien trempé pour résister à ce spectacle. Celui de l'Arétin, qui avait déjà résisté à tant de choses, résista encore à celle-là.

« C'est une passion folle, écrit-il, mais je ne « puis m'empêcher d'aimer cette jeune femme « qui m'a si cruellement traité, qui n'a pas vingt

« ans, qui a perdu la voix, le pouls, l'odorat, qui « ne conserve que le sentiment de son martyre, « et qui, morte et vivante à la fois, est gisante « dans son lit comme un cadavre dans le « sépulcre. »

Elle mourut dans ses bras, et il la pleura de toutes ses larmes. Pendant de longues journées, de longs mois, cet homme si gai, si plein de verve, si cynique, fut triste, morne, silencieux, respectueux de son souvenir. Les plaisirs, aussi bien que les affaires, le laissaient froid. Il pensa mourir de douleur. Un an après, il écrit ceci :

« La mort n'a pu me l'arracher du cœur. Je « me crois fou. Je gémis sans cesse. Je sais « qu'elle était ingrate et que je devrais l'abhor- « rer. Je me reproche ma faiblesse. Mais je ne « peux me persuader qu'elle est morte. Je la « cherche toujours. »

A la longue, cet abattement se dissipa. Entraîné par le tourbillon de sa vie, voué par état aux agitations perpétuelles, pris dans l'engrenage de l'argent à gagner, des relations à entretenir, des commandes à satisfaire, des plaisirs à partager, il fallait bien qu'il se replongeât dans la lutte et dans l'orgie. Son

tempérament d'ailleurs n'était pas fait pour une prostration éternelle. Au contraire, il se sentait poussé, pour oublier, à se jeter plus que jamais à corps perdu dans les jouissances, et il s'y rejeta. Mais en dépit de tout, malgré le succès croissant de ses pamphlets, malgré ses comédies, malgré ses livres, malgré sa renommée de plus en plus grandissante, au milieu des voluptés ou des périls, parmi le bruit d'une maison sans cesse pleine et encombrée, dans l'opulence, dans la satisfaction, dans les débauches, toujours il fut poursuivi par le fantôme de la Périne. Rien ne put effacer dans son cœur le nom de cette enfant malade qui lui avait fait connaître les douleurs de l'amour trompé, et aussi, à son insu, les splendeurs d'une passion vraie. De tous les souvenirs heureux ou malheureux, vulgaires ou bizarres, de sa vie qui en fourmillait, celui-là fut le plus doux à la fois et le plus cruel, et en tout cas le plus tenace.

On sait à quelle infamie arriva ce maître de la littérature ordurière, ce professeur de calomnie. Par ses pamphlets odieux et par ses dialogues immoraux, il fut tout ensemble la honte et la gloire de l'Italie. Il vécut jusqu'à soixante-

cinq ans dans cette gloire et dans cette honte, courtisé des princes, choyé des rois, craint de tout le monde, et faillit devenir cardinal. Rien ne le corrigea jamais, et il semble au contraire s'être fait plus immonde à mesure qu'il vieillissait. Les Arétines finirent par être un harem, et pire encore. Les festins du goinfre se changèrent en bacchanales. Le vieillard fut surnommé « le Roi de la Débauche ».

La légende raconte qu'un jour, comme on lui racontait une ordure inventée par une de ses sœurs, courtisane à Arezzo, il fut pris d'un fou rire, et en mourut. C'est une fin digne de lui à coup sûr.

Eh bien! même au déclin de cette vie impure, même dans tout l'éclat de ses débauches séniles, l'Arétin se souvenait toujours de la Périne, et voici ce qu'il écrivit, quelques années avant sa mort, au professeur de philosophie Barbaro :

« Je ne sais si les années guériront jamais le « mal affreux que m'a laissé dans le cœur l'af- « fection que je portais à la Périne, je crois « que je suis mort du jour où elle est morte, « ou plutôt je crois que cette peste d'amour ne « me quittera pas même quand je mourrai.

« Le mal est au fond de mes entrailles, et mille
« siècles ne l'en arracheraient pas. Docteur
« célèbre en philosophie, si vous pouviez m'en-
« seigner l'oubli ! »

SOPHIE MONNIER

SOPHIE MONNIER

Peu de temps avant les fêtes du sacre de Louis XVI, M. de Saint-Mauris, gouverneur du château de Joux, reçut au nombre de ses prisonniers Gabriel-Honoré Riquetti, comte de Mirabeau.

C'était un jeune homme de vingt-six ans, renommé pour sa mauvaise tête, son esprit brouillon, ses galanteries, ses aventures de toutes sortes, et qui avait déjà tâté de la prison au fort de Ré et au château d'If. On l'enfermait sur l'ordre de son père, le marquis de Mirabeau.

Singulière famille, d'ailleurs, dont les membres laissaient de père en fils une réputation tapageuse. Depuis le XIII^e^ siècle, qu'ils s'étaient établis en Provence, venant d'Italie, ils fournissaient à l'histoire ou à la légende un original au moins par génération.

C'est un d'eux, Jean, premier consul de Marseille, qui répond, au XVI^e^ siècle, à un évêque :

— Je suis marchand de police comme monsieur est marchand d'eau bénite.

Honoré III, renommé pour sa sagesse, avait voulu chasser à coups de canne les robins d'une assemblée noble. Si les sages étaient aussi fous, songez à ce que pouvaient être les autres. L'aïeul de Gabriel, Jean-Antoine, fut tellement tailladé de blessures, qu'il semblait fait de pièces et de morceaux, ayant une sorte de carcan d'argent pour soutenir sa tête. En cet état, il trouve moyen de se faire aimer. C'est lui qui, présenté à la cour par Vendôme, comme le roi le félicitait de ses blessures, répondait :

— Oui, Sire, si, quittant les drapeaux, j'étais venu à la cour payer quelque catin, j'aurais eu plus d'avancement et moins de blessures.

De ce Jean-Antoine, surnommé le *brave Provençal*, étaient nés deux autres originaux, le marquis Victor, maniaque d'économie politique, et le bailli qui disait que la mauvaise tête était le signe de légitimité de la maison de Mirabeau. L'un était le père et l'autre l'oncle du jeune prisonnier qui entrait au château de Joux.

Celui-ci était bien un vrai Mirabeau, et il résumait toute la famille dès sa jeunesse.

Quelle histoire il a déjà, pour un homme de vingt-six ans !

Il vient au monde avec une tête énorme, et deux molaires formées. C'est presque une naissance monstrueuse. A trois ans, il a la petite vérole, et son visage en reste ravagé comme par un passage de foudre. Son enfance est bizarre. Précoce en tout, puissamment intelligent, travailleur à sa manière, curieux, fantasque, il ne ressemble à personne, et son père ne sait que penser de cette nature. Tantôt le marquis ne voit dans son fils qu'*une chenille raboteuse et crottée qui ne se déchenillera jamais*, et tantôt il écrit ceci :

« C'est un cœur haut sous la jaquette d'un « bambin. Cela a un étrange instinct d'or- « gueil, noble pourtant. »

En résumé, il ne trouve rien de mieux, pour le traduire au physique et au moral, que cette phrase :

« *C'est un embryon de matamore ébouriffé « qui veut avaler tout le monde avant d'avoir « douze ans.* »

Comment s'y prendre avec un tel écolier?

Une telle exubérance n'est-elle pas à craindre? Puis, que peut-on espérer d'un orgueil qui n'accepte aucune réprimande? Deux caractères de fer se heurtent là, et le père, ne voulant pas céder, se décide à employer la rigueur. On met le drôle en pension sous le nom de Pierre Buffière, le marquis craignant des sottises qui déshonorent son nom. Pierre Buffière ne change point. Toujours la même violence de nature, le même excès de vitalité. Certes, il apprend, il travaille; il sait le grec, le latin, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, les mathématiques, les sciences naturelles, le dessin, la musique; il monte à cheval et fait de l'escrime comme pas un; c'est à la fois un savant et un gentilhomme; oui, mais le caractère? Ah! le caractère reste le même, infernal. Et ce n'est pas sans raison que le bailli appelle son neveu le *comte de la Bourrasque.*

Mettons-le au régime militaire, nous verrons bien! A peine arrivé au régiment du marquis de Lambert, Buffière perd au jeu quarante louis. Il a dix-huit ans. Le marquis, avare, est furieux, et parle déjà de prison. Mais Buffière n'a pas fini. Soldat en temps de paix, voilà qui l'ennuie! Il prend la maîtresse de son colonel,

et file avec sa conquête. On le rattrape. Il résiste ; pour un peu il se battrait avec le maréchal de camp lui-même. Cette fois, le marquis n'hésite plus, et Buffière commence l'apprentissage de la prison au fort de l'île de Ré.

Mais ce fou a tant de qualités qu'on ne peut lui tenir longtemps rigueur. On le relâche donc. Du reste, cela doit l'avoir un peu morigéné. Ah bien ! oui. A peine libre, il a un duel. Mais le duel est vite oublié. Car voici notre héros en Corse, où il se bat avec l'ennemi pour le coup. Quoi, ce brouillon, ce joueur, ce libertin, il est bon officier ? Non pas bon ; mais excellent ; comme en tout, extraordinaire.

Et ne croyez pas qu'il s'amende pour cela. La guerre n'empêche pas l'amour. Au contraire ! Sa grosse tête boursouflée et couturée a je ne sais quoi qui plaît aux femmes. Cette laideur est belle. Ce n'est pas la tête du premier venu, cette caboche-là ! Et il y aura certainement sur ce visage plus de baisers que de trous de petite vérole. Comme dit son oncle :

« *Le romanesque parfume ce vaurien du haut*
« *en bas.* »

Vaurien, si l'on veut, toujours est-il qu'il faut compter avec lui. Le marquis se rend à

l'évidence. Il va essayer de reconquérir son gredin de fils. Il y a trop de tentations mauvaises dans le métier militaire. Faisons du remuant officier un agriculteur. Vous croyez peut-être que Buffière va refuser. Mais alors vous ne connaissez pas notre homme. Toute chose où il y a à apprendre l'intéresse. Il se met à l'agriculture, aux terres, à l'économie rurale.

« Je suis étonné et effrayé, dit son père, de « la quantité de besogne qu'il peut faire. »

Et voilà le marquis content.

« Continue, ajoute le bailli, continue à pren- « dre en gré M. le comte de la Bourrasque, « que tu appelles avec raison *rudis indiges-* « *taque moles* ; ainsi tu le déshousarderas. »

Enfin le marquis croit son fils digne de lui, et le mène à la cour. Quelle figure va-t-il y faire? Pourquoi le marquis, lui qui n'a jamais voulu *s'enversailler*, enversaille-t-il son fils?

« C'est, dit-il, qu'il est bâti d'une autre argile « que moi; que tant que je l'ai vu à gauche, « je l'ai caché ; sitôt que je le trouve à droite, « il a son droit ; qu'au reste, comme depuis « cinq cents ans on a toujours souffert des « Mirabeau qui n'ont jamais été faits comme « les autres, on souffrira encore celui-ci,

« qui, je le promets, ne descendra pas le « nom. »

Décidément, le père est bien revenu sur le compte de son fils. Les débuts de celui-ci à la cour répondent à cette bonne opinion. Le bailli demandant à son père des nouvelles de cette présentation, le marquis lui répond :

« Il étonne ceux-là même qui y ont rôti le « balai. Ils le trouvent, tous, fou comme un « jeune braque. Mme de Durfort dit qu'il dé- « monterait la dignité de toutes les cours « nées et à naître. *Mais ils trouvent qu'il a « plus d'esprit qu'eux tous, ce qui n'est pas « habile de sa part.* »

Hélas! le marquis ne devait pas être longtemps dans cet état satisfait, au sujet de son fils. Laissé seul à la cour, le jeune braque y fait des siennes ; il prend les maîtresses de ceux-ci, les femmes de ceux-là ; il s'arroge le droit du franc-parler ; il gêne. Et le père irrité retombe dans sa mauvaise opinion.

« C'est, dit-il, *un barbouilleur*, *un gaspilleur*, « *l'indécence et la garrulance habillées, qui « rebuteraient trente mentors.* »

Il manquait une bonne folie à tous ces excès de jeunesse. Le drôle ne la manqua pas. En-

voyé en mission par son père, il trouve chez le marquis de Marignan sa fille unique, Émilie de Lovet, âgée de dix-huit ans, et une des plus riches héritières du royaume. Toute une cour assiège la jeune fille. Ces gens-là sont beaux, sages, jouissant d'une bonne renommée. Ne serait-il pas amusant de leur souffler ce parti? Quelle bonne farce! Gabriel a vingt-trois ans. Aime-t-il Émilie? Oui et non. Il a déjà tant aimé de femmes qu'il n'est jamais bien sûr d'aimer encore. Mais il a si peu aimé celles qu'il a eues, qu'il a toujours une place vide dans le cœur. Le résultat de cette mission est consigné ainsi dans une lettre du marquis au bailli :

« L'incrusté museau de mon fils, avec toutes « ses grâces tant naturelles qu'acquises, a « trouvé à se faire accepter, désirer, et enfin « rechercher en mariage. »

Et le 29 juin 1772, le comte de la Bourrasque est marié.

Mariage manqué d'avance! Émilie est une petite fille, ce que le marquis appelle un *joli caractère*. Qu'a de commun ce joli caractère avec le rejeton des Mirabeau ? Pourra-t-il s'accoutumer des turbulences de ce gaspilleur ?

Un fils leur naît. C'est un bien ; mais n'est-ce

pas aussi une chaîne? Puis, l'argent leur manque. Les parents d'Émilie, irrités, ne donnent rien. L'économiste, devenu grand-père, économise. Le ménage n'a pas le sou. Dettes sur dettes. Tout le monde est furieux contre cet accapareur de femmes. Lui, s'en moque. Mais le père ne rit point. Il intrigue contre son fils. Les catastrophes pleuvent sur les deux jeunes époux, qu'on interdit d'abord, et qu'on exile ensuite, par ordre royal, à Manosque. Cependant le pendard est têtu, et les obstacles qu'on lui oppose l'auraient sans doute attaché à Émilie. Mais patatras! Voici qu'Émilie aussi fait obstacle. Regrettant peut-être son mariage de folie, elle reçoit des lettres d'un ancien soupirant. Le mari trouve ces lettres, s'emporte, rugit ; et il a beau pardonner ensuite. Tout charme est rompu. Mariage fini ! Mirabeau s'ennuie de souffrir pour une femme qui n'en vaut pas la peine, et la plante là pour tâcher de recommencer autre chose.

Du coup, le voilà seul contre tous. Gare la première prise qu'il donnera ! On en profitera. Il a quitté son lieu d'exil, il est en contravention. Mais sans doute il saura se cacher. Se cacher! Au lieu de cela, il arrive à Grasse, en-

tend un baron de Villeneuve de Mohans qui insulte sa sœur, provoque l'insolent, le bâtonne pour l'obliger à se battre, et ne réussit qu'à se faire mettre en prison sur la plainte de ce lâche.

Ah! ah! il est donc pris, le barbouilleur, le mauvais sujet, le larron de femmes, l'épouvantail de la cour! Eh bien! profitons-en, pense le marquis. Supplique au roi, demande de châtiment, lettre de cachet! Enfin tout le monde est satisfait : le comte Gabriel-Honoré Riquetti de Mirabeau est, sur l'ordre de son père, solidement interné au château d'If, le 23 décembre 1774.

Là, il se repose de tant d'aventures. Il oublie sa femme, son fils, son père, tous les liens qui l'entravent, et se met à travailler. Il sent qu'il est temps de s'armer contre ses ennemis, et il prépare la seconde période de sa vie, celle qui portera les fruits promis par toutes ces fleurs bizarres et prodigieuses, celle où le volcan qui bouillonne dans sa tête éclatera soudainement et fera du brouillon le grand tribun, celle où les amours passagères s'anéantiront dans sa puissante passion pour Sophie.

Tel est l'homme qui arrive en 1776 comme prisonnier au château de Joux.

Si dangereux qu'il fût cependant, c'était après tout un gentilhomme, et M. de Saint-Mauris le traita comme tel. Au moment des fêtes du sacre, le gouverneur du château de Joux pensa qu'il était bienséant d'inviter son prisonnier à manifester son enthousiasme pour le nouveau roi. C'était d'ailleurs une excellente recrue pour la pauvre et peu nombreuse noblesse des environs, qui se réunissait dans la petite ville de Pontarlier. Une seule maison tenait là quelque rang, et c'est chez ces gens, amis du gouverneur, que fut d'abord présenté Mirabeau. M. de Saint-Mauris ne se doutait guère qu'il fournissait ainsi l'occasion à Mirabeau d'être aimé et à son amante de devenir immortelle.

Cette maison était celle de Claude-François, marquis de Monnier, ancien premier président de la Chambre des comptes de Dôle. Ce septuagénaire, avare et dévot, avait épousé une jeune fille de dix-huit ans, Marie-Thérèse Richard de Ruffey, fille d'un président à la Chambre des comptes de Bourgogne. Voilà celle qui allait être la fameuse Sophie.

Certes, jamais deux êtres ne se trouvèrent aussi naturellement disposés à s'aimer.

Mirabeau, nous l'avons dit, bien qu'il fût dans toute la vigueur d'une robuste jeunesse, commençait à se sentir las des passions rapides, des aventures galantes. Il éprouvait ce besoin que tout homme un peu bien doué éprouve, au moins une fois dans sa vie, d'aimer absolument et de se donner corps et âme à une affection profonde. Puis les malheurs, l'étude, la prison, l'avaient singulièrement mûri. Il était maintenant capable de goûter ce charme puissant de l'amour complet, qui jusqu'alors lui avait échappé au milieu des ivresses faciles. Il était prêt pour une grande passion.

Quant à la marquise, elle était prête à n'importe quel amour, elle qui n'en avait encore jamais senti aucun. Enfant et fillette, elle avait vécu dans l'ennui, entre un père rigide, étroit, sec, et une mère mesquinement dévote. Ces deux vieillards n'avaient jamais eu qu'une idée, qui les peint : marier leur fille à un vieillard. Une première fois, elle avait été fiancée à M. de Buffon, le naturaliste, qui avait, il est vrai, beaucoup de gloire, mais qui avait encore plus d'années. Monsieur et madame de Ruffey ne s'étaient pas tenus pour battus. Un vieillard perdu, dix de retrouvés. Ils fixèrent leur choix

sur le marquis de Monnier, et se rattrapèrent du temps dépensé auprès du premier fiancé, en prenant le second un peu plus vieux encore.

Quelle vie pour la jeune marquise! Cet homme vieux, sermonnant à propos de tout, avare jusqu'au ridicule, se mêlant du ménage, aurait été désagréable comme père. A plus forte raison, l'était-il comme mari. Le soir, la seule distraction de la pauvre petite était la lecture à haute voix pour récréer Monsieur, ou bien une silencieuse partie de whist avec quelque hobereau du voisinage. D'amour, néant! Non qu'elle n'excitât pas des convoitises autour d'elle, dans la société du marquis! Mais quelles? Des envies de vieillards, car tout le monde était vieux dans cette maison. M. de Saint-Mauris était le plus galant, et Mirabeau dira de lui plus tard :

« Il n'avait guère que quarante-cinq ans de « plus que moi. »

Ainsi se passait le temps pour la jeune marquise : lettres édifiantes de sa mère, cours d'économie domestique au point de vue des bouts de chandelle, exercices de dévotion puérile, conversations ennuyeuses, lectures du même genre; pour tout horizon, le mort du

whist ; pour toute consolation, le papotage sénile d'un galant cacochyme.

Lâcher Mirabeau dans ce milieu, c'était fatalement pousser les deux jeunes gens dans les bras l'un de l'autre.

La marquise de Monnier était belle, douce et spirituelle. Son visage porte bien ces trois caractères. L'œil est grand, très ouvert, très franc et très bon. Peut-être même donnerait-il à la physionomie une expression presque bonasse, si le nez et la bouche ne rachetaient cette trop grande douceur, l'un par sa courbe à la roxelane, l'autre par ses coins légèrement retroussés. Il y a dans tout ce bas de la face une sorte d'ironie, de malice, qui heureusement ne va pas jusqu'à la méchanceté. Somme toute, c'est bien une beauté gauloise, française, avec ce je ne sais quoi mutin et railleur qui rend nos femmes si piquantes. Qu'une telle femme soit capable d'un amour violent et profond, c'est ce qui étonne bien des gens, mais c'est aussi ce qui fait le charme singulier de cet amour.

Il n'est pas besoin de dépeindre Mirabeau. Sa figure est devenue un type. Tout le monde connaît ce facies large, bouffi, à la bouche amère, aux yeux bizarrement tirés vers les

tempes, posé sur une encolure de taureau, encadré d'une crinière monstrueuse, et sillonné de coutures, grêlé de trous, balafré de raies livides sur un fond rouge. Est-ce un mufle de fauve? Est-ce un masque grotesque? C'est l'un et l'autre, et c'est aussi la tête d'un génie. Foudroyé, *incrusté*, mais sublime!

Du premier coup, Gabriel et Sophie s'aiment.

Sophie ignorait l'amour, et, malgré les retenues naturelles à sa jeune pudeur, elle s'y serait livrée aisément. Mais Mirabeau, expert en la chose, comprit que cette fois il ne s'agissait pas pour lui d'un caprice, d'une liaison amusante. Il sentit que c'était l'amour. A quoi? Et qui nous donne le droit de parler ainsi? Sa conduite. Mettez notre homme auprès de n'importe quelle autre femme, prête à se donner, que fera-t-il? Il la prendra. Et ici, la marquise l'aimant, que fait-il? Il se sauve. Il se sauve, par peur de lui-même. Il désire cette femme, il l'adore déjà. Eh bien! qu'il tombe à ses pieds! Elle n'attend que cela. Mais il craint l'amour, le vrai, et il s'évade de sa prison pour se réfugier en Suisse. Contre ses ennemis, son père? Non. Contre celle qu'il veut et qu'il n'ose pas prendre.

On sait quelle est la volonté de cette tête de

fer. Songez s'il aimait, puisque sa volonté fut vaincue. Il revint à sa prison, pour revenir près de Sophie.

Eh ! à quoi bon lutter contre soi-même ? Pourquoi se refuser au bonheur ? Quelle folie de fuir l'amour, quand il s'offre ! Les voilà donc réunis. Osera-t-il enfin ? Oui, et quand il ose, soyez sûr que celui-là sait parler. La marquise fut sienne ; et maintenant elle n'était plus la marquise de Monnier, elle n'était plus non plus Marie-Thérèse de Ruffey ; elle était Sophie.

Mais le mari septuagénaire ! mais les galants cacochymes ! mais les de Ruffey ! Toute cette gent provinciale, mesquine, dévote ! Ah ! le beau sabbat que cela fait ! Il y aura du bruit dans Pontarlier.

Voilà M. de Saint-Mauris qui refuse toute liberté au prisonnier. Doublez les gardes ! Plus de concessions ! Assez de prison pour rire ! La prison pour de bon. Et vous, madame la marquise, oyez les sermons du vieillard outragé, et les reproches et les insultes, et lisez les lettres de madame l'ex-présidente à la Chambre des comptes de Bourgogne. Ah ! vous aviez le cœur de vous ennuyer en compagnie de ce marquis si convenable ! Ah ! le whist ne vous

récréait pas suffisamment ! Ah ! les fadeurs de M. de Saint-Mauris ne satisfaisaient pas vos désirs amoureux ! Eh bien ! plus de whist, plus de galanteries, plus de société ! On vous fera la vie dure. Vous serez grillée. Bartholo vous surveille. Vous rentrerez dans le devoir, de gré ou de force. Quant à votre coquin d'amant, à ce mauvais sujet sans vergogne, au vaurien marié qui trompe sa femme pour vous et pour qui vous trompez votre cher époux, quant à cet aventurier, il n'est pas au bout de ses peines. On a écrit à monsieur son père, qui est outré d'une telle conduite, et il sera puni comme le mérite un double adultère.

Qui fit longue figure, quelques jours après? Ce fut le marquis de Monnier, et ce fut aussi M. de Saint-Mauris, quand ils apprirent que, malgré sermons, lettres et verrous, les deux amants étaient, l'une chez ses parents à Dijon, l'autre en Suisse.

Hélas ! ce répit n'était que momentané. Mirabeau le comprit. Certes il adorait Sophie. Mais fallait-il s'exposer à tant de chagrins, aux persécutions, aux procès scandaleux, aux châtiments peut-être ? Qui sait si, en cédant dès maintenant, on ne pourrait pas apaiser la

colère de tout ce monde furieux? Il l'essaya.

Sur ses instances la marquise consent à revenir chez son mari à Pontarlier. Il est entendu que tout sera oublié par celui-ci. De son côté, Mirabeau tente de rentrer dans la voie commune et de sortir de l'aventure. Il retournera avec sa femme et reprendra du service militaire. Il fera tout ce qui sera nécessaire pour satisfaire tout le monde et pour ramener la paix partout. Il est prêt à toutes les soumissions, pourvu que Sophie soit heureuse et qu'on étouffe l'affaire qui pourrait devenir fâcheuse pour elle. Quelle force avait cet amour, qui pouvait ainsi pousser Mirabeau l'audacieux à craindre, Mirabeau le volontaire à plier, Mirabeau l'orgueilleux à demander pardon!.

Mais il est trop tard maintenant, et tous ces sacrifices sont inutiles.

Le marquis de Monnier qui avait redemandé sa femme et qui avait promis de la bien traiter, abuse de la situation pour faire le maître et pour persécuter.

D'autre part, la femme de Mirabeau ne veut pas entendre parler de réconciliation, non plus que le marquis économiste, qui semble prendre à tâche de pousser son fils à bout, en lui refu-

sant tout secours pour rentrer dans la bonne voie. Sur l'ordre de ce père barbare, Mirabeau est traqué d'asile en asile. A Dijon, où il est allé retrouver Sophie avant le retour de celle-ci à Pontarlier, il a été signalé et n'a échappé que par une prompte fuite. Mme de Ruffey, la mère de Sophie, est en cela aussi cruelle que le père de Mirabeau ; elle ne voit qu'un remède à tout, c'est l'arrestation immédiate du séducteur. Elle le dénonce.

Que faire? N'y avait-il pas de quoi jeter le manche après la cognée? C'est ce que fait le malheureux poursuivi. Espérant par cette dernière démarche désarmer ses implacables ennemis, il se livre de lui-même au magistrat que Mme de Ruffey avait chargé de son arrestation, au comte de Changey.

Heureusement, ce comte de Changey n'est point un méchant homme. Les malheurs de son prisonnier, ses aventures, son éloquence, son amour, le touchent. Il le dissuade de se soumettre aussi bénévolement à ses persécuteurs, qui ne lui en sauront aucun gré. Il lui conseille la résistance. Et, chose merveilleuse, tandis que le marquis de Mirabeau et Mme de Ruffey se liguaient contre le pauvre amant, c'est

un étranger qui le sauve. Le comte de Changey prend hardiment sur lui de relâcher son prisonnier, et voilà encore une fois Mirabeau en Suisse.

Plus les obstacles s'accumulent, plus les deux jeunes gens s'aiment, c'est le résultat naturel du mal qu'on leur fait. Mais aussi, plus cet amour grandit, plus Mirabeau en a peur. Non pas peur pour lui ! Il a prouvé pour sa part qu'il ne craignait ni les hasards, ni les malheurs, et qu'il était prêt à tout souffrir. Mais il craint pour Sophie. L'enlever une fois pour toutes et filer à l'étranger avec elle, serait peut-être le moyen d'être heureux. Mais ne serait-ce pas aussi jeter définitivement la pauvre enfant dans l'aventure, dans la vie brisée, et l'exposer aux terribles représailles de la loi que son mari ne manquerait pas d'invoquer contre elle?

Pour fuir la tentation d'en arriver là, Mirabeau s'exile volontairement loin de celle qu'il adore, et il met cent lieues entre ses désirs et Sophie. Il se cache en Provence, dans le pays même de son père, tandis que celui-ci le fait chercher pour le punir. Prévenu à temps de la cachette de son fils, le père pense qu'enfin le

moment est propice pour se débarrasser du vaurien. Là, en Provence, il ne sera pas difficile de l'attraper. Huit limiers de police sont envoyés de Paris pour se mettre à ses trousses. Car le marquis a intrigué contre son fils et a obtenu cela. On ne saurait moins faire vraiment pour un père injuste qui persécute un fils malheureux !

Une fois pris, il est entendu qu'on coffrera le gueux dans une citadelle sûre cette fois, dans une prison dont on ne s'échappe point, au mont Saint-Michel. Certes, la prison est bonne ; certes les limiers mis en chasse sont bons aussi ; mais le gibier, dont on vend ainsi la peau avant de l'avoir pris, on a compté sans son habileté à dépister la chasse. Pendant cinq mois, comme s'il s'amusait à ce jeu, Mirabeau se cache et change de cachette, ainsi qu'un voleur, va, vient, laisse partout de ses traces, et les embrouille partout, passe et repasse entre les mains de la police, et tout cela sans sortir de Provence. Le marquis est dans un état de rage inconcevable.

« Cet homme, je te le dis, mon frère, rava-
« gera le monde avec ses détestables talents. »

Bientôt, il comprend que cette chasse est ridi-

cule, et que Mirabeau, aimé des paysans qui le protègent et qui déroutent la police, aura raison de lui et mettra les rieurs de son côté. Alors il se range à un parti plus machiavélique, qui est de le laisser tranquille, et de lui faire parvenir les lettres de Sophie. C'est une sorte de provocation au coup de tête. Qu'il fasse la dernière sottise, pense le père, et qu'on le prenne ensuite ; le châtiment n'en sera que plus mérité, par conséquent plus dur.

Les lettres de Sophie sont en effet des excitations à la fuite. Pauvre Sophie! Recloîtrée avec son vieil avare, plus méchant que jamais, elle ne demande qu'une chose : rompre sa chaîne et retrouver son Gabriel. Et lui, ne devait-il pas être poussé à tout risquer, quand il recevait d'elle des lettres comme celle-ci :

« Tiens, vois-tu, si tu ne m'écris pas, si je « ne reçois pas tes lettres, je ne réponds plus de « rien. Je lis tous les soirs tes serments. Ah ! « mon ami, je les répète après toi. Oui, je jure « d'être à toi, de n'être qu'à toi ; que rien n'al- « térera notre amour ; je te l'ai dit mille fois, je « ne survivrai ni à toi ni à ton amour... Je sais « qu'ils ne m'ont pas fait tout le mal qu'ils vou- « laient me faire, mais bien tout celui qu'ils ont

« pu. Il en est qui n'est pas en leur pouvoir; ils « ne m'ôteront pas ton cœur... *Ne recevrai-je « donc jamais le signal du départ?* Tu me disais « que nous ne manquerions pas dans notre « retraite, que tu te ferais maître de langues, « de musique, de peinture; tu penses sans « doute encore de même. Que ne ferais-je pas? « Que je travaille chez moi ou en boutique, « gouvernante d'enfants, oui, tout ce que tu « voudras, pourvu que nous soyons ensemble; « il n'est rien que je ne fasse pour me réunir à « toi. Aucun parti ne m'effrayerait, et je le suis « horriblement de mon état actuel. Je ne puis « plus le supporter. Il faut que cela finisse. Je « te le répète : *Gabriel ou mourir!* »

A de telles protestations d'amour, qui donc eût pu longtemps résister? Mirabeau, malgré toute sa volonté, n'eut pas le courage de le faire plus longtemps. Avec autant de résolution qu'il en avait mis jusqu'alors à fuir Sophie, il revient vers elle pour l'enlever. Il est décidé à tout. Le 23 août, il arrive hardiment à Verrières, près de Pontarlier, et fait prévenir Sophie. La nuit suivante, sans plus attendre, Sophie s'habille en homme, escalade le mur de son jardin, et le 24, les deux amants sont enfin réunis.

Des Verrières suisses, où ils sont, ils essaient encore de conjurer les malheurs qu'ils prévoient. Mirabeau demande à être jugé *coram populo*, se faisant fort de prouver que Sophie est innocente. Sophie de son côté tremble pour son Gabriel, et veut prendre toute la faute pour elle. Mais cet assaut de noble dévouement laisse froids leurs ennemis.

Alors, se jetant dans les bras l'un de l'autre, Gabriel et Sophie comprennent qu'ils n'ont plus à compter que sur eux-mêmes et à se lancer hardiment dans l'aventure. Et le 17 septembre, ils quittent la Suisse et filent sur la Hollande, où Mirabeau espère trouver des moyens de vivre. Leur devise est maintenant : Tout est perdu, fors l'amour!

Le 7 octobre seulement ils sont à Amsterdam, où nous les retrouvons logés assez misérablement chez un tailleur, Lequesne.

Ici commence une vie à la fois dure et douce, pleine d'ennuis et pleine de délices, et qui restera dans le cœur de tous les deux comme l'époque la plus heureuse et la plus calme de leur existence.

Mirabeau a changé de nom et s'appelle dorénavant le comte de Saint-Mathieu. Sous ce

pseudonyme, il travaille sans relâche, pour que Sophie ne manque de rien. Il donne des leçons, il fait des traductions. Deux libraires, Rey et Changuyon, l'exploitent indignement et l'accablent de besogne à vil prix. Mais qu'importe! Pourvu qu'il gagne de quoi vivre, pourvu que Sophie soit contente, Gabriel est satisfait. Et malgré tout, malgré le passé cruel, malgré le présent incertain, malgré l'avenir gros d'orages, ils sont heureux.

Neuf mois de joie intime, de volupté partagée, d'enivrement, se passèrent ainsi, et les deux amants ne demandaient qu'à continuer, quand le coup de foudre, qui les menaçait depuis longtemps, vint les frapper.

Pendant ces neuf mois, les ennemis ne s'étaient pas endormis, comme pouvaient le croire nos amoureux. Le marquis de Monnier et le comte de Saint-Mauris surtout s'étaient vivement occupés de leur vengeance. Le coup de tête de la fuite était entre leurs mains une arme terrible contre les deux fugitifs. Ils s'en servirent habilement, intriguèrent, et le 10 mai 1777, obtinrent du bailliage de Pontarlier un jugement terrible. Par ce jugement, Mirabeau est déclaré coupable de rapt et de séduction, et,

TAYLOR INST. OXFORD

comme tel, condamné à avoir la tête tranchée, ce qui sera exécuté en effigie sur un tableau, plus à cinq livres d'amende envers le roi, et quarante mille livres de dommages-intérêts envers le marquis de Monnier. Par le même jugement, Sophie est déclarée déchue de tous ses droits, contrats et domaines, condamnée à dix louis d'amende envers le roi, et devra être rasée et flétrie, pour être enfermée sa vie durant dans la maison de refuge de Besançon.

Un homme aurait dû protester contre cet arrêt odieux : c'est le père de Mirabeau. Il en fut au contraire réjoui, et se mit immédiatement en campagne pour empêcher son fils de s'y soustraire. Il envoya à ses trousses le roué de police Brugnières, renommé pour son adresse. Cette fois, malheureusement, la police fut à la hauteur de sa renommée, et le 14 mai 1777, le comte de Saint-Mathieu, vendu par la Hollande, était arrêté. Avec lui, on prenait Sophie. Quel beau coup de filet pour la police! Quel déchirement pour le ménage amoureux! Sophie veut s'empoisonner, Mirabeau l'en empêche.

« Il faut vivre, dit-il, il faut nous défendre. « La mort n'est point une bonne parade. »

Les voilà enfermés. Mirabeau est au donjon

de Vincennes, prison sûre. Quant à Sophie, sa propre mère, Mme de Ruffey, voulait la faire mettre à Sainte-Pélagie, avec les filles. M. Lenoir, lieutenant de police, n'osa le faire, et la mit simplement dans une sorte de maison disciplinaire située rue de Charonne. De là, elle allait bientôt passer à Gien au couvent de Sainte-Claire. Ils entraient en prison, sans savoir quand ils en sortiraient.

Trois longues et sombres années, de 1777 à 1780, devaient se passer dans la séparation et la captivité. C'est d'alors que date la fameuse correspondance connue sous le nom de *Lettres à Sophie*. M. Lenoir, le lieutenant de police lui-même, se fit le complice des deux amants malheureux, en leur permettant d'écrire et de recevoir leurs lettres.

Tout le monde connaît cette correspondance, devenue aussi célèbre, et à plus juste titre, que celle d'Héloïse et d'Abélard. Analyser une telle œuvre est impossible. On ne peut résumer en quelques lignes ce qui est la vie de tous les jours, l'expansion du cœur, l'expression des souvenirs d'un prisonnier. Que de choses, d'ailleurs, dans ces lettres! Quelle variété! Quelle fécondité ! Le fond est toujours sem-

blable, puisque c'est l'amour. Mais ce sujet lui-même, si monotone, comme il est traité de mille façons diverses! Tantôt c'est l'amour presque idéal, platonique, philosophique, tel qu'il est dépeint par Rousseau dans la *Nouvelle Héloïse* ; mais ici combien plus éloquent! Tantôt c'est l'amour enfantin, puéril, comme lorsqu'il appelle Sophie sa bonne mimi, sa toutou adorée, sa fanfan. Tantôt enfin c'est l'amour sensuel, avec toutes ses ardeurs, d'autant plus terribles qu'elles sont comprimées, avec toutes les crudités de la sensation, toutes les audaces du désir, toutes les voluptés du rêve. C'est à peine si on oserait citer aujourd'hui, dans notre temps de pruderie hypocrite, les brûlantes expressions qu'arrache à Mirabeau la soif inapaisée de ses sens. Puis, à côté de ces passages de flamme, combien de choses douces! Il faut l'entendre, quand il parle médecine à Sophie, à Sophie enceinte, qui est malade, qui souffre. Quelle attention il a pour elle! Il semble par moment qu'il est au chevet du lit, qu'il la soigne, qu'il fait le garde-malade auprès de cette chère santé. Et le petit enfant qui va naître, que de prévoyance pour lui! Et quand il est né, quelle joie d'être père!

Au milieu de ces choses purement intimes, comme pour faire un instant trêve à l'amour, on trouve aussi dans ces lettres des pages entières de discussion sur tel ou tel sujet philosophique. On sent que le grand homme avait besoin de savoir que Sophie pensait comme lui. Aussi explique-t-il, avec raisonnement, avec éloquence, ce qu'il croit devoir faire passer en elle d'idées et d'opinions. Il y a là des merveilles de discussion, de style, d'art oratoire. La religion, la morale, la politique, trouvent leur place dans cette effusion d'un prisonnier dont l'esprit est libre. Opprimé comme il l'est, n'ayant jamais senti de la famille que l'autorité paternelle injuste, il a horreur de tout ce qui est tyrannie, tyrannie divine et tyrannie humaine : Dieu, le prêtre, le pouvoir absolu. Et déjà vibre dans cette correspondance le formidable tonnerre qui ébranlera l'édifice absolutiste de la vieille société. De temps en temps, toute cette révolte éclate dans un sarcasme violent, dans une ironie amère ; et on se représente bien Mirabeau en colère, furieux d'être calomnié, las de n'être pas compris, disant cette phrase qu'il écrit dans une de ses lettres :

« Juste ciel ! quand serai-je donc assez bête

« pour qu'on veuille bien me croire hon-
« nête » ?

Il faut penser que ce moment vint pour le marquis de Mirabeau ; car il se lassa à la fin de sa cruauté, et consentit à faire relâcher son fils le 17 décembre 1780. Voici à ce propos ce qu'il écrit au bailli :

« Je dis à Honoré, en lui tendant la main,
« que j'avais pardonné à l'ennemi, que je la
« tendais à l'ami, et que j'espérais pouvoir un
« jour en bénir le fils. Au moyen de quoi le
« voilà dans la maison. Je l'ai trouvé grossi
« beaucoup, surtout des épaules, du col et de
« la tête. Il a de notre forme, construction et
« allure, sauf son vif argent ; ses cheveux sont
« fort beaux ; son front s'est ouvert, ses yeux
« aussi ; beaucoup moins d'apprêt qu'autrefois
« dans l'accent, mais il en reste ; d'air naturel
« d'ailleurs, et beaucoup moins rouge : à cela
« près, tel que tu l'as vu. »

Tel, certainement, car, malgré les instances de son père et de son oncle, Mirabeau ne veut entendre parler de rien, avant d'avoir délivré Sophie, qui est toujours à Gien. C'est pourquoi, le 8 février 1782, nous le retrouvons à Pontarlier, où il est venu se constituer prisonnier,

pour purger sa contumace et celle de son amante.

Nous avons déjà vu le grand orateur se révéler dans la correspondance. Ici, il éclate brusquement. Enfermé pendant six mois, il prépare et écrit dans son cachot ses fameux Mémoires Apologétiques. Le jour du jugement venu, Mirabeau le Grand est né. Au lieu de se défendre, il accuse. Sa voix de tonnerre terrifie ses ennemis. Son éloquence entraîne les juges. La salle enthousiaste croule sous les applaudissements. La France et l'Europe dévorent les Mémoires. Il s'agit bien des Monnier, des Saint-Mauris, des Ruffey! Personne ne pense à eux. Toutes leurs intrigues avortent aux pieds du colosse dévoilé. La cause est gagnée. Mirabeau absous rend la liberté à Sophie.

Ils pouvaient donc maintenant se réunir, être tout entiers à leur amour, et goûter le bonheur dans la paix. Hélas ! si vous pensez qu'il va en être ainsi, c'est que vous connaissez peu le cœur humain. D'abord, tout passe, surtout les sentiments extrêmement vifs. Puis, n'est-il pas dans la logique des choses que le bonheur énerve ceux que le malheur a soutenus? Tant qu'on l'a persécuté, traqué, emprisonné, cet

amour a lutté courageusement, et cette lutte seule suffisait à l'entretenir. Il augmentait sa force contre ses obstacles. Aujourd'hui qu'il est vainqueur, il devient sans charmes. Ensuite, il faut bien l'avouer, au moment du grand plaidoyer de Mirabeau, cet amour n'était déjà plus qu'un splendide souvenir. Les dernières lettres de sa correspondance témoignent d'un singulier refroidissement. Il convient d'en faire retomber la faute sur qui l'a faite. Or, la coupable, c'est incontestablement Sophie. Dès le commencement des lettres, il est facile de voir que Sophie aime moins que Mirabeau. Ses lettres sont plus sèches, plus courtes, et l'amant n'hésite pas à s'en plaindre plus d'une fois. La naissance de leur fille semble donner un nouvel aiguillon à leur amour. Mais la mort de la pauvre petite n'a pas peu contribué à faire mourir l'amour aussi. Si ce lien avait subsisté, et si la bien-aimée Sophie avait su aimer, comme Mirabeau, nul doute qu'après leur délivrance ils se fussent rattachés à leur amour. Mais sans doute que Sophie n'avait pas le cœur assez haut pour comprendre un tel homme. Mirabeau l'aventurier, Mirabeau le prisonnier pour folie, Mirabeau le jeune et vigoureux gentilhomme, avait

aisément séduit cette femme inoccupée, à peine sortie de l'adolescence, dégoûtée de son mari vieux, dévot et avare. Mais la même petite fille, quoique transfigurée par la passion, ne sut pas s'élever à la hauteur de Mirabeau grand homme.

La preuve en est simple. Il semble naturel qu'on aime davantage un homme, à mesure qu'il devient plus grand. Le contraire eut lieu pour Sophie. Elle assista aux premiers triomphes du grand tribun, à cette campagne électorale en Provence, où Mirabeau, quittant les rangs de la noblesse, se mit résolûment du côté du Tiers-État. A l'enthousiasme qu'il soulevait sur son passage, il était déjà facile de prévoir qu'il allait remuer la nation après avoir remué une province. En tout cas, il était singulièrement plus grand qu'à l'époque où il courait les aventures et n'employait son esprit qu'à fuir les persécutions de son père. Il était maintenant le grand orateur. Eh bien! Sophie n'y fit pas attention. Insensible à la gloire, comme elle l'était à la reconnaissance, elle oublia son Gabriel aussi complètement que s'il n'eût pas existé. Retirée à Gien, sous le nom de M^me^ de Malleroy, délivrée du marquis de Monnier et

des de Ruffey, elle aurait dû au moins, puisqu'elle n'aimait plus assez Mirabeau pour être sa maîtresse, respecter ce nom en n'aimant plus personne. Ainsi parlent ceux qui ignorent que l'amour est une fatalité, un jeu du hasard, et qu'il ne faut attendre de lui rien de logique ni de juste. Allez donc raisonner sur les choses de l'amour, après des exemples tels que celui de Sophie !

Sa mort est étrange, après la vie que nous venons de voir. Cette femme, que Mirabeau taxait souvent de froideur, cette femme qui cependant semblait avoir épuisé avec lui toutes les forces de son cœur, cette femme qui ne vivait plus pour lui, allait mourir pour un autre.

Quel autre? Quel est ce nouveau venu qui peut dans un cœur remplacer Mirabeau? Quel est le géant digne de succéder à ce colosse? Oh ! peu de chose. C'est un gentilhomme doux et bien élevé, ce que les littérateurs du temps appellent une *nature sensible*. Cela s'appelle M. de Poterat, un nom aussi inconnu que celui de Mirabeau est retentissant. Ce M. de Poterat aimait M^me^ de Malleroy ; M^me^ de Malleroy aimait M. de Poterat; et ils allaient se marier, quand

le fiancé mourut. Mme de Malleroy désespérée se jeta sur le cadavre, avec l'expression de la plus violente douleur. La nuit suivante, elle s'asphyxia (8 septembre 1789).

Soyez donc Mirabeau, aimez une femme, rendez-la immortelle, pour qu'elle meure sur le cadavre d'un autre !... Pauvre Sophie !

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 1

DALILA. 9
JUDITH 39
LA BELLE HÉLÈNE. 77
SAPPHÔ. 103
LAÏS. 125
PHRYNÉ 147
POPPÉE 173
BAUDVILDE 203
VITTORIA COLONNA 227
LA PÉRINE 253
SOPHIE MONNIER 283

Paris. — Imp. L. MARETHEUX, 1, r. Cassette. — 1554.

75760069

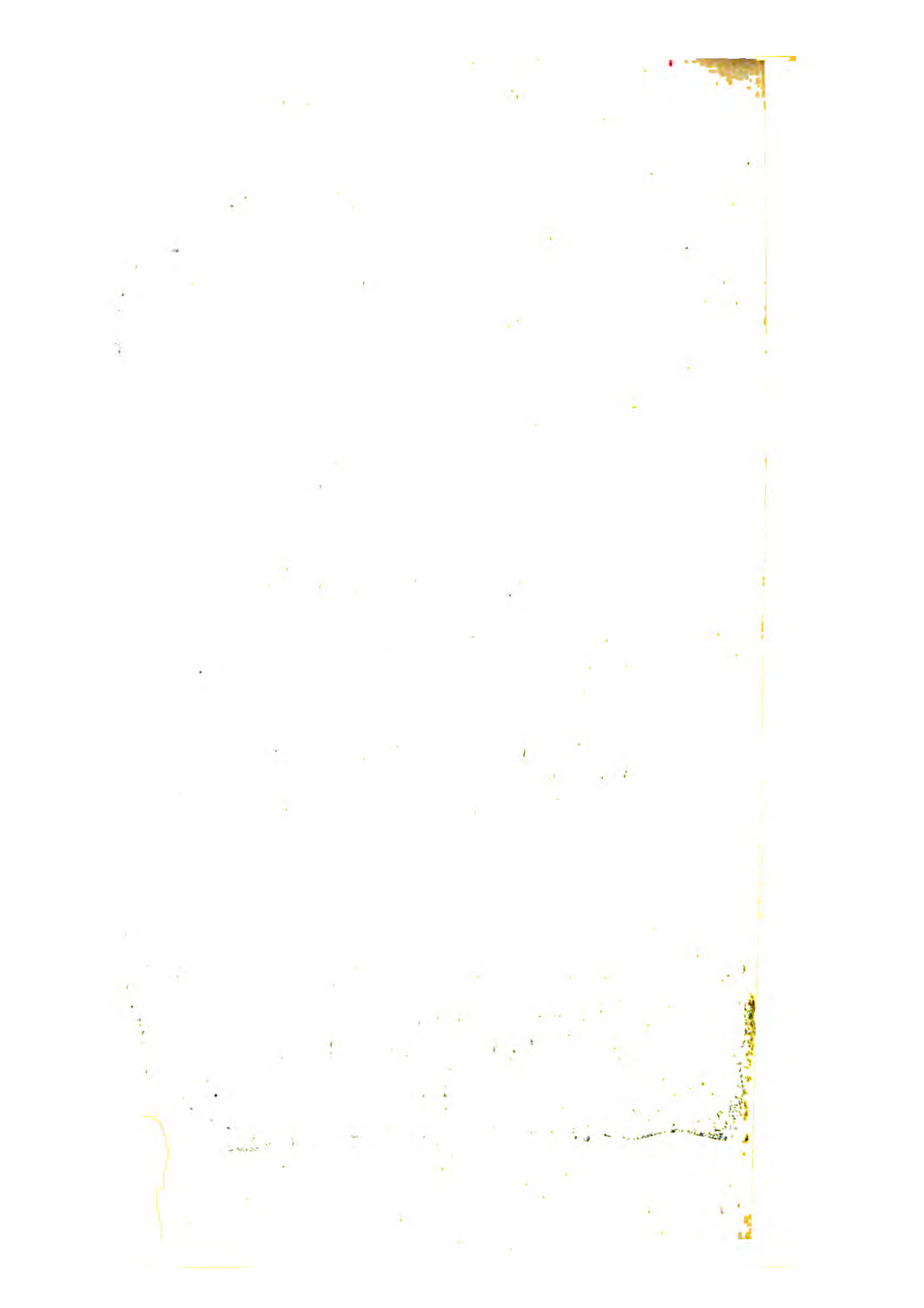
TE

JEAN RICHEPIN

GRANDES AMOUREUSES

DALILA — JUDITH — LA BELLE HÉLÈNE
SAPHO — LAÏS — PHRYNÉ — POPPÉE — BAUDVILDE
VITTORIA COLONNA — LA PÉRINE — SOPHIE MONNIER

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11
1896



G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, Rue de Grenelle, Paris
Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume

ŒUVRES DE JEAN RICHEPIN

POÉSIE

La Chanson des Gueux..... 1 vol.
Les Caresses..... 1 vol.
Les Blasphèmes..... 1 vol.
La Mer..... 1 vol.
Mes Paradis..... 1 vol.

ROMANS

La Glu..... 1 vol.
Quatre petits romans..... 1 vol.
Madame André..... 1 vol.
Les Morts bizarres..... 1 vol.
Miarka, la fille à l'Ourse..... 1 vol.
Le Pavé..... 1 vol.
Braves Gens..... 1 vol.
Césarine..... 1 vol.
Le Cadet..... 1 vol.
Truandailles..... 1 vol.
Cauchemars..... 1 vol.
La Miseloque..... 1 vol.
L'Aimé..... 1 vol.
Flamboche..... 1 vol.
Grandes Amoureuses..... 1 vol.

THEATRE

Par le Glaive, drame en vers en 5 actes et 8 tableaux.
— Édition in-8..... 4 fr. »
La Glu, drame en 5 actes et 6 tableaux. Edition in-12. 2 fr. »
— Edition in-8..... 4 fr. »
Nana-Sahib, drame en vers en 7 tableaux. Edit. in-8. 4 fr. »
— Même édition in-12..... 2 fr. »
Le Flibustier, comédie en vers en 3 actes. Édition
— in-12..... 2 fr. »
Monsieur Scapin, comédie en vers en 3 actes..... 4 fr. »
— Même édition in-12..... 2 fr. »
Le Mage, opéra en 5 actes et 6 tableaux. Musique de Massenet. Edition in-12..... 1 fr. »
Vers la Joie, conte bleu en 5 actes, en vers..... 4 fr. »

1776. — L.-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.